

HORS-SÉRIE POUR LA SCIENCE

POUR LA SCIENCE

HORS-SÉRIE



Août-Septembre 2017
N° 96



PERSE
**LES SECRETS
D'UNE CHUTE
INATTENDUE**

PÉRIPLÉ
**LE VRAI
TRAJET
D'ALEXANDRE**

ÉNIGME
**DE QUOI
A-T-IL PU
MOURIR ?**

POSTÉRITÉ
**UNE LÉGENDE
TOUJOURS
VIVANTE**

**GRAND
TÉMOIN
LAURENT
GAUDÉ**

**NOUVELLE
FORMULE**

Alexandre le Grand

QUAND
L'ARCHÉOLOGIE
BOUSCULE
LE MYTHE



BEL: 8,9 € - CAN: 12,5 CAD - DOM/S: 8,9 € - ESP: 8,5 € - GR: 8,5 € - LUX: 8,5 € - MAR: 100 MAD - TOM: 2290 XPF - TOM/S: 1260 XPF - PORT. CONT.: 8,5 € - CH: 16,2 CHF

**IMAGINÉE PAR LES ÉCRIVAINS,
RÉALISÉE PAR LES PLUS GRANDES NATIONS ...**

LA CONQUÊTE DE L'ESPACE FAIT TOUJOURS RÊVER

Jean-François Clervoy, astronaute, et **Frank Lehot**, médecin et instructeur des vols en apesanteur, racontent ici l'histoire fantastique de l'homme dans l'espace, ponctuée d'anecdotes originales et de témoignages inédits sur le quotidien des astronautes. Hôtels en orbite, conquête de Mars, exploitation des ressources extraterrestres, ascenseur spatial... L'aventure ne fait que commencer !



ISBN 9782807315105 - 2^e éd. 2017 - 224 pages - 25 €

Superbe iconographie tout en couleurs

En librairie et sur
www.deboecksuperieur.com

deboeck **B**
SUPÉRIEUR

www.pourlascience.fr

170 bis boulevard du Montparnasse – 75014 Paris
Tél. 01 55 42 84 00

GROUPE POUR LA SCIENCE

Directrice des rédactions: Cécile Lestienne

HORS-SÉRIE POUR LA SCIENCE

Rédacteur en chef adjoint: Loïc Mangin

Maquettiste: Céline Lapert

POUR LA SCIENCE

Rédacteur en chef: Maurice Mashaal

Rédactrice en chef adjointe: Marie-Neige Cordonnier

Rédacteurs: François Savatier, Sean Bailly

Développement numérique: Philippe Ribeau-Gésippe

Directrice artistique: Céline Lapert

Maquette: Pauline Bilbault, Raphaël Queruel,
Ingrid Leroy

Révisseuse: Anne-Rozenn Jouble

Marketing & diffusion: Laurence Hay et Arthur Peys,
assisté de William Armand

Direction financière et direction du personnel:
Marc Laumet

Fabrication: Marianne Sigogne et Olivier Lacam

Directrice de la publication et gérante: Sylvie Marcé

Anciens directeurs de la rédaction: Françoise Pétry
et Philippe Boulanger

Conseiller scientifique: Hervé This

Ont également participé à ce numéro:

Pierre Briant, Maud Bruguère et Aline Gerstner

PRESSE ET COMMUNICATION

Susan Mackie

susan.mackie@pourlascience.fr • Tél. 01 55 42 85 05

PUBLICITÉ France

Directeur de la Publicité: Jean-François Guillotin

(j.f.guillotin@pourlascience.fr)

Tél. 01 55 42 84 28

ABONNEMENTS

Abonnement en ligne: <http://boutique.pourlascience.fr>

Courriel: pourlascience@abopress.fr

Tél.: 03 67 07 98 17

Adresse postale: Service des abonnements

Pour la Science – 19 rue de l'Industrie – BP 90053

67402 Illkirch Cedex

Tarifs d'abonnement 1 an (16 numéros)

France métropolitaine: 79 euros – Europe: 95 euros

Reste du monde: 114 euros

DIFFUSION

Contact kiosques: À Juste Titres ; Benjamin Boutonnet

Tél. 04 88 15 12 41

Information/modification de service/réassort:

www.direct-editeurs.fr

SCIENTIFIC AMERICAN

Editor in chief: Mariette DiChristina

President: Dean Sanderson

Executive Vice President: Michael Florek

Toutes demandes d'autorisation de reproduire, pour le public français ou francophone, les textes, les photos, les dessins ou les documents contenus dans la revue « Pour la Science », dans la revue « Scientific American », dans les livres édités par « Pour la Science » doivent être adressés par écrit à « Pour la Science S.A.R.L. », 162 rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris.

© Pour la Science S.A.R.L. Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous les pays. La marque et le nom commercial « Scientific American » sont la propriété de Scientific American, Inc. Licence accordée à « Pour la Science S.A.R.L. ». En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente revue sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie (20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

Origine du papier : Italie

Taux de fibres recyclées : 0%

« Eutrophisation » ou « Impact sur l'eau » :

Prot 0.008kg/tonne

Ce produit est issu de forêts gérées durablement
et de sources contrôlées.



10-32-2813

/ Certifié PEFC / pefc-france.org

ÉDITORIAL



LOÏC MANGIN
Rédacteur
en chef adjoint

Alexandre, toujours en marche!

Alexandre le Grand sévit encore! Il est même au cœur d'une discorde tendue entre la Grèce et la Macédoine. Ce dernier État est issu de la dislocation de l'ex-Yougoslavie, alors que la région la plus au nord de la Grèce se nomme aussi Macédoine. Athènes et Skopje se disputent donc le personnage historique ainsi que le nom de Macédoine. Pour remporter la bataille médiatique, le pays éponyme a fait les choses en grand, comme il se doit pour un hommage au plus grand conquérant de l'Antiquité, en faisant ériger une gigantesque statue à son effigie et en renommant routes et aéroports. Au grand dam de la Grèce.

L'affaire illustre l'immense pouvoir de séduction d'Alexandre le Grand plus de 2 300 ans après sa disparition. Il a en effet bien marqué les esprits, ceux des auteurs classiques en tête, et son épopée et sa légende se sont diffusées jusqu'à notre époque. La preuve encore, lorsque le 12 avril 2017, François Bayrou compare Emmanuel Macron à Alexandre le Grand (soyons justes, avec aussi Napoléon Bonaparte, John Fitzgerald Kennedy, Matteo Renzi et Justin Trudeau).

Cependant, au gré des siècles, cette épopée a été enjolivée, déformée, remaniée, récupérée... au point que l'on a du mal à s'y retrouver. Heureusement, l'archéologie nous vient en aide et met au clair de nombreux épisodes de la geste alexandrine. Nuances et réinterprétations s'imposent, non pour faire tomber Alexandre le Grand de son piédestal, mais pour le rendre plus humain, avec toutes les contradictions qui vont de pair.

Dans ce *Hors-Série*, découvrez avec nous la véritable histoire de ce personnage qui, selon Laurent Gaudé est « à la fois beau et laid, terrifiant et séduisant, destructeur et bâtisseur, et même jeune et vieux ».

SOMMAIRE

POUR LA
SCIENCE
HORS-SÉRIE

N° 96
Août-septembre 2017

Alexandre le GRAND

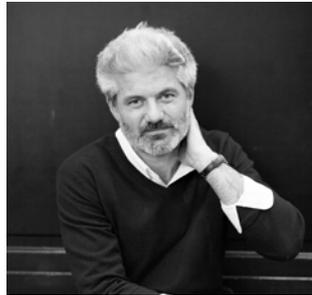
Constituez
votre collection
de *Hors-Séries*
Pour la science
Tous les numéros
depuis 1996

pouirlascience.fr



P. 6 Repères

Cartes, contexte, arbres généalogiques...
l'indispensable pour apprécier ce numéro.



P. 10 Avant-propos **LAURENT GAUDÉ** Alexandre, la somme de tous les contraires



À L'OMBRE DU GÉANT PERSE

P. 16 L'unité perse inscrite dans la pierre *Sébastien Gondet*

L'Empire achéménide était-il en déclin à l'arrivée d'Alexandre le Grand? Pas du tout!

P. 24 Portfolio Une montée des marches de prestige Sur les bas-reliefs d'un escalier, 23 peuples viennent faire allégeance aux Perses.

P. 26 L'Empire achéménide taillé pour être conquis *Wouter Henkelman* Une «paperasse administrative» en argile révèle l'efficacité de l'organisation achéménide.

P. 34 Entretien La Macédoine racontée par ses tombes *Caroline Huguenot* À partir du règne de Philippe II, la Macédoine était bien plus évoluée qu'on ne l'imaginait.



LA GESTE ALEXANDRINE REVISITÉE

P. 40

Le siège de Tyr, l'impossibilité d'une île

Pierre-Louis Gatier

Tyr était une île jusqu'à ce qu'Alexandre la relie au continent pour mieux la conquérir.

P. 46

Égypte, autopsie d'un malentendu

Damien Agut

Les liens entre Alexandre et l'Égypte furent surtout guidés par le pragmatisme politique.

P. 52

Babylone, la légende fabuleuse

Julien Monerie

Des épisodes babyloniens de la vie d'Alexandre sont réécrits par les sources cunéiformes.

P. 60

Une impériale monnaie d'échange

Julien Olivier

Alexandre a bouleversé le paysage monétaire en Méditerranée orientale et en Orient...

P. 66 Entretien

La mort d'Alexandre... le grand débauché

Philippe Charlier

Les causes de la mort d'Alexandre sont plus simples que toutes les maladies rares invoquées.



UN MONDE À JAMAIS TRANSFORMÉ

P. 72

Guerres fratricides pour un empire très convoité

Philippe Clancier

À la mort d'Alexandre, ses compagnons se sont déchirés et ont dépecé l'empire.

P. 80

L'histoire s'écrit parfois en araméen

Maria Gorea

Le meurtrier de Darius III est-il venu au-devant d'Alexandre, qui le poursuivait?

P. 88

Quand les Grecs colonisèrent l'Asie centrale

Claude Rapin

Alexandre débarque en Asie centrale, et toute la région est transformée pour les siècles à venir!

P. 96

Sarcophage, héritage et propagande

Jules Buffet

Qui est inhumé dans le sarcophage d'Alexandre, conservé à Istanbul?

P. 102

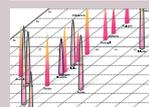
Héros ou voyou ?

Katharina Bolle

Alexandre le Grand a inspiré les poètes qui l'ont réinterprété jusqu'au Moyen Âge tardif.

P. 107

À lire en plus



RENDEZ-VOUS

par Loïc Mangin

P. 110

Rebondissements

Le microbiote dans la tête • L'enfant qui en avait plein le dos • Un record pour l'intrication quantique •

P. 114

Données à voir

La durée légale du temps de travail influe-t-elle sur la production de richesses?

P. 116

Les incontournables

Des livres, des expositions, des sites internet, des vidéos, des podcasts... à ne pas manquer.

P. 118

Spécimen

Le caracal caracole en tête.

P. 120

Art & Science

On se fait berner par les miroirs, même peints.

Heureux qui comme Alexandre...



En à peine dix ans, Alexandre le Grand, ses compagnons et ses troupes ont parcouru et conquis l'Empire achéménide de Darius III. Ce périple fut émaillé de batailles, essentiellement contre les Perses, et par la fondation de nombreuses villes. Le trajet plus tortueux en Asie centrale reflète les vagues hésitations du Macédonien, à la poursuite du meurtrier de Darius III. Le retour depuis Pattala, à l'embouchure de l'Indus, se fait en trois flux : par voie maritime avec la flotte emmenée par Néarque, par l'Arachosie avec les troupes guidées par Cratère et par la Gédrosie avec Alexandre lui-même. Le voyage du conquérant se termine à Babylone, où il meurt en 323 avant notre ère.



Pendant ce temps-là, ailleurs

À la fin du IV^e siècle, Alexandre, souverain d'un petit royaume du Nord de la Grèce part vers l'est et conquiert tout sur son passage. Cette épopée le mènera en Égypte, en Perse et jusqu'aux frontières de l'Inde. Que se passait-il alors dans les autres régions du monde ? Quels faits marquants l'aventure d'Alexandre a-t-elle éclipsés ? Petit tour d'horizon.

● Grèce

Au IV^e siècle avant notre ère, Sparte, Athènes et Thèbes ont tenté d'exercer une hégémonie sur les autres cités grecques : c'est l'époque dite classique. Viendra ensuite la période hellénistique où, à la suite d'Alexandre le Grand, l'influence des Grecs s'étendra à travers le monde de façon spectaculaire.

● Égypte

Avant l'arrivée d'Alexandre le Grand, c'est la basse époque en Égypte depuis 750 avant notre ère et l'unification du pays. Malgré l'alliance avec Athènes, Nectanébo II, le dernier pharaon autochtone (XXX^e dynastie), est battu par les Perses d'Artaxerxès III en 343. L'Égypte devient une province perse avant de tomber aux mains d'Alexandre, dont le père serait, selon une légende, Nectanébo II lui-même.

● Rome

Ce qui est aujourd'hui l'Italie est alors une mosaïque de peuples. Cependant, Rome commence à étendre son influence et mène une politique d'expansion, motivée notamment par le mauvais souvenir qu'ont laissé les raids venus de la Gaule cisalpine (la plaine du Pô), et en particulier le sac de Rome en 390 avant notre ère, avec le célèbre épisode des oies du Capitole.

● Carthage

Le IV^e siècle avant notre ère est marqué par les guerres avec les Grecs de Sicile : les victoires et les revers se succèdent. Simultanément, sous les règnes de Giscon, Hamilcar et Bomilcar, dernier roi de Carthage, la cité d'origine phénicienne étend son emprise sur l'Afrique du Nord. À cette époque, les relations avec Rome sont pacifiques, elles dégèneront le siècle suivant avec les premières guerres puniques.

● Gaule

Avant Jules César, la Gaule (le terme n'existe pas encore) correspond à ce que les Grecs nomment « Celtique ». Le territoire correspondant s'étend de l'Atlantique jusqu'au Danube. Au IV^e siècle avant notre ère, la civilisation dite de la Tène s'épanouit. Une ambassade celte aurait rencontré Alexandre le Grand sur les rives du Danube.

● Inde

Parmi les innombrables royaumes qui constituent l'Inde antique, celui de Chandragupta Maurya s'étend à partir de 321 avant notre ère. De la ville de Pataliputra, dans la plaine du Gange, cet État s'est par la suite étendu à la quasi-totalité du sous-continent et devient le premier grand empire de l'histoire indienne.

● Chine

Du V^e siècle jusqu'en 221 avant notre ère et l'unification du pays par la dynastie Qin, la Chine dite pré-impériale vit sous l'ère des royaumes combattants. Sept grands États émergent (Chu, Han, Qi, Qin, Wei, Yan et Zhao) et s'affranchissent de la tutelle symbolique des Zhou. Le confucianisme et le taoïsme sont nés à cette époque.

● Afrique

Au Nigéria s'épanouit la culture Nok. Au Soudan, ce sont les Nubiens, autour de leur nouvelle capitale Méroé, fondée après que Napata a été abandonnée. En Éthiopie, le royaume d'Aksoum se développe. Au Yémen, le royaume de Saba est un temps éclipsé par un concurrent, le Gataban. Les deux autres peuples locaux sont les Hadramoutes et les Minéens.

● Amérique

En Amérique du Nord, la période Sylvicole correspond à une sédentarisation des populations avant l'avènement de la culture mississippienne. En Mésoamérique, le préclassique tardif Maya bat son plein tandis que les Olmèques cèdent la place aux Zapotèques. En Amérique du Sud, la culture Chavin est à son apogée.

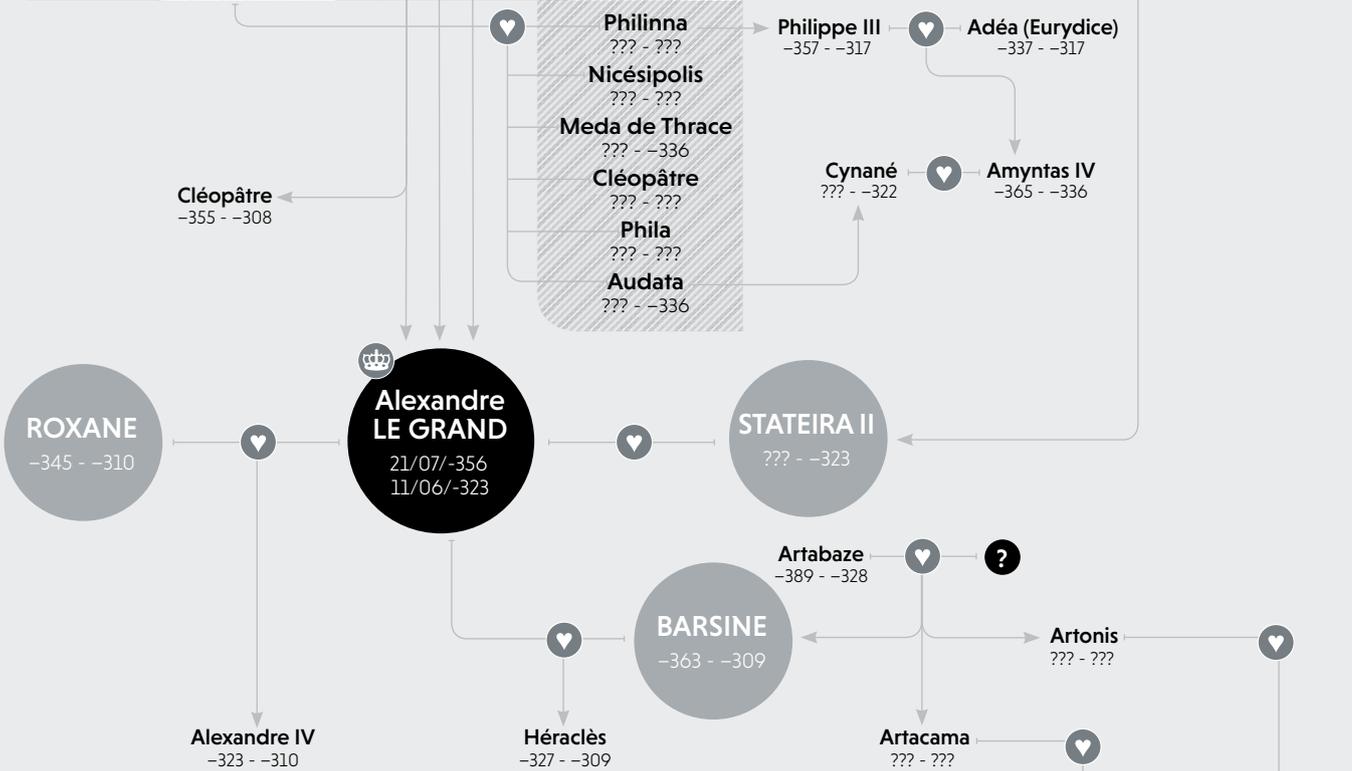
ILS ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

Alexandre le Grand est l'héritier de la dynastie macédonienne des Argéades ou des Téménides, du nom d'un prétendu ancêtre, Téménos d'Argos, descendant d'Héraclès et donc de Zeus. D'autres origines légendaires (*en marron*) sont invoquées. Cette dynastie s'est liée à celle des Achéménides, du nom du fondateur présumé Achéménès, (*en bleu*) lorsque Alexandre a épousé Stateira, la fille de Darius III. Les deux enfants d'Alexandre n'ont pas régné, et l'empire fut partagé entre les diadoques (les compagnons d'Alexandre), dont les dynasties respectives se sont partagé l'empire. Rome a mis fin à la plupart d'entre elles.

LA LÉGENDE



ACHÉMÉNIDES

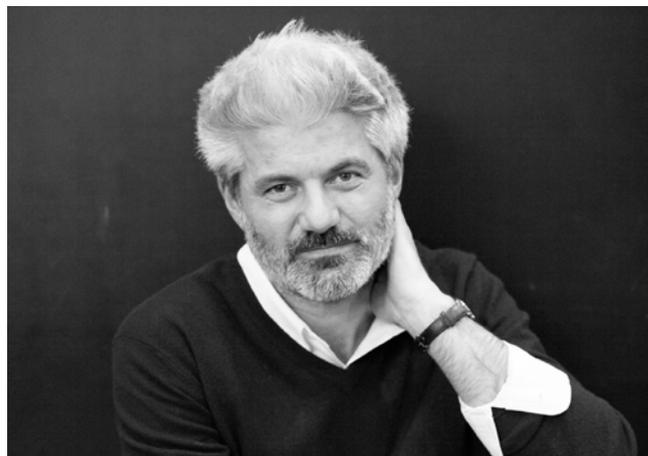


DIADOQUES



THE END

LAURENT GAUDÉ



Alexandre, la somme de tous les contraires

Sa vie en accéléré, son appétit insatiable et sa capacité d'associer en un seul être toutes les contradictions font d'Alexandre le Grand une source sans fin d'inspiration pour un romancier. La preuve avec Laurent Gaudé.

À quelle occasion avez-vous rencontré Alexandre le Grand ?

Laurent Gaudé : Nous sommes à la fin des années 1990 et je commençais à écrire ce qui allait devenir *Le Tigre bleu de l'Euphrate*, publié en 2002. Je ne me souviens pas très bien des circonstances particulières, mais j'avais été interpellé par ce personnage que pourtant je connaissais peu. J'en savais autant que tout le monde (Bucéphale, une conquête éclair de dix ans...), mais il m'a attiré. J'ai alors regardé d'un peu plus près, et là, tout de suite, son histoire m'est apparue immense. Et plus j'en lisais à son propos, plus j'étais happé. J'avais mis le doigt dans un engrenage...

Qu'est-ce qui vous a fasciné chez lui ?

Laurent Gaudé : À l'époque du *Tigre bleu*, et même encore maintenant, l'aspect qui m'a le plus spontanément fas-

BIO EXPRESS

6 JUILLET 1972
Naissance à Paris.

2000
Publication d'*Onyos le Furieux* chez Actes Sud, comme l'ensemble de son œuvre.

2002
Le Tigre bleu de l'Euphrate.

2002
Prix Goncourt des lycéens pour *La Mort du roi Tsongor*.

2004
Prix Goncourt pour *Le Soleil des Scorta*.

2012
Pour seul cortège.

2017
Dernier ouvrage paru, *De sang et de lumière*.

ciné, avant de rentrer dans le détail de son épopée, est la cohabitation de tous les contraires en lui. Le personnage est à la fois beau et laid, terrifiant et séduisant, destructeur et bâtisseur... D'une certaine manière, il est même jeune et vieux.

Je ne dis pas que toutes ces facettes sont harmonieusement liées, car sa personnalité est certainement chargée de tensions, mais en tout cas elles coexistent. Deux conséquences de cette ambivalence profonde me plaisent. D'abord, je trouve qu'il est extrêmement difficile de porter un jugement sur Alexandre. On ne peut pas le réduire à des questions du type: est-ce un type formidable ou bien un monstre? Il est les deux à la fois. Pour l'écriture fictionnelle, le cas est passionnant, car on peut explorer tous ses méandres, jamais simples, qui sont en permanence multifacettes.

De fait, Alexandre le Grand, oxymore vivant, associe les gestes les plus

brutaux, les plus sanguinaires avec une incarnation de la lumière, de la culture...

On s'empare d'un tel personnage pour notamment ses sautes d'humeur. Il peut un jour tuer de ses propres mains son meilleur ami, son frère de lait, lors d'un banquet parce qu'il est ivre et le lendemain le pleurer en toute sincérité. Cette espèce de beauté solaire qu'il a visiblement parfois, mêlée à cette sauvagerie absolument totale, révèle qu'il a éprouvé tous les recoins de l'âme humaine, les plus sombres comme les plus beaux.

Au moment d'écrire *Le Tigre bleu*, un autre élément, peut-être plus important encore, m'a tout de suite accroché. Pour moi, Alexandre le Grand est une figure du désir par sa façon de suivre cette espèce de ligne droite vers l'est, sans jamais s'arrêter, vers des mondes qui, à l'époque, étaient inconnus, voire vers le bout du monde. J'adore cette idée de course. Elle ne m'a pas quitté, car dans *Pour seul cortège*, je la mets au centre du personnage.

Aujourd'hui, maintenant que vous l'avez fréquenté, quelle image vous faites-vous d'Alexandre ?

Laurent Gaudé : Depuis, j'ai fait deux découvertes. Pour écrire *Le Tigre bleu*, un texte court, je n'avais pas besoin d'un énorme travail de documentation, même si j'y retrace toute l'épopée, mais sans entrer dans les détails. J'en étais resté à ce que je viens de dire, un mélange déjà très riche qui permet de faire beaucoup de choses, et qui me suffisait pour mettre en scène un personnage un peu solitaire, au moment de sa mort. Je n'avais pas du tout vu que c'est une aventure de groupe. Je l'ai perçu pour écrire plus tard *Pour seul cortège* et je trouve ça très beau.

C'est une génération de jeunes gens, 10 à 15 nobles macédoniens qui ont tous le même âge et ont reçu la même éducation. À 20 ans, ils partent à l'assaut du monde et vont vivre côte à côte au sens le plus concret du terme pendant dix ans. C'est très étonnant. Ils ont un appétit identique, même si Alexandre a probablement plus faim que les autres parce que c'est lui visiblement l'élément moteur, et ils partent tous ensemble contre l'avis des pères.

Pourtant après la mort d'Alexandre, ses compagnons se déchirent...

Laurent Gaudé : La dislocation du groupe après sa mort est aussi très intéressante, et c'est d'ailleurs l'autre grande découverte : la guerre des Dia-

doques. Je m'y suis plongé à l'occasion de *Pour seul cortège*.

Pour revenir à Alexandre, je le vois un peu comme un vieillard de 30 ans. Il meurt très jeune, mais on pourrait remplir plusieurs vies avec ce qu'il a accompli. Aucun d'entre nous ne vivra le quart de ce qu'il a vécu. Je sais bien qu'il n'y a pas de théorie définitive, mais j'ai toujours pensé qu'il était mort d'épuisement. Il a tellement vu, tellement fait... que cela a pu suffire à le tuer ! Il y a chez lui une manière de se brûler soi-même sans économie, sans souci de son confort ou si peu. Cet aspect de sa personnalité me le rend particulièrement aimable.

Je pense également qu'Alexandre devait avoir un charisme fou. Il était beau et sa blondeur l'a servi, particulièrement à l'est de l'empire où cette blondeur était étrange, inédite, exotique. D'ailleurs, dans ces régions, le personnage a été récupéré, raconté sous le nom d'Iskandar. C'est difficile à imaginer, mais son charisme a probablement changé le cours de l'histoire. Et tous ceux qui se sont réclamés d'Alexandre le Grand au cours des siècles suivants, Louis XIV, Napoléon... ont voulu que ce charisme rejaillisse sur eux.

Pour finir le portrait, je pense que c'était un génie militaire, les quelques témoignages dont on dispose vont dans ce sens. Ce don a beaucoup contribué à ce qu'il est devenu, tout en ayant été le disciple d'Aristote. Rien que ça, c'est déjà extraordinaire.

Pour satisfaire son appétit de nouveautés, il aurait pu partir en explorateur plutôt qu'en conquérant ?

Laurent Gaudé : Les deux sont liés. Alexandre est d'abord un conquérant, mais la conquête est un moyen de découverte. C'est la lecture que j'en fais aujourd'hui. Il aurait pu évidemment partir tout seul et aller au bout du monde, mais je vois dans la façon avec laquelle il a

« Je vois un peu Alexandre le Grand comme un vieillard de 30 ans »

avancé militairement une sorte de processus qui consiste à s'assurer de pouvoir continuer à aller un peu plus loin.

La discussion sur ce point central reste ouverte. Cependant, je n'ai jamais vu Alexandre comme Napoléon. Selon moi, le but du Macédonien n'était pas uniquement de conquérir le monde. Quelque chose de plus étrange, plus mystique le traversait et le poussait toujours plus.

Avec des motivations d'ordre seulement militaire, après Babylone et Persépolis, il se serait arrêté, parce que le reste est déraisonnable, il va trop vite. La conquête de la Perse est déjà un exploit immense, qu'il aurait fallu ensuite consolider, solidifier sur le long terme.

Mais non, il n'est pas dans cette logique-là, il veut continuer. Cet entêtement le met d'ailleurs en difficulté vis-à-vis de ses propres troupes, qui en ont assez de passer leur vie sur les routes. Il y a donc chez Alexandre quelque chose de plus pulsionnel, obsessionnel et, je le crois, mystique, qui le pousse à aller vers le monde inconnu.

Que vous apporte-t-il en tant que romancier ?

Laurent Gaudé : L'exploration de l'humanité me passionne dans l'écriture. Or toutes les contradictions qu'Alexandre porte en lui en font un être exceptionnel. Se mettre dans ses pas est une manière d'explorer soi-même les tréfonds de l'âme. Chez Alexandre, tout est exacerbé, intense, à 200%, et toujours porté par un souffle épique. Je m'y retrouve bien.

Il est un personnage historique et en même temps il est devenu un mythe depuis déjà bien longtemps. Cette évolution offre beaucoup de libertés. Un personnage historique plus récent qui n'aurait pas encore été comme lui avalé et recréé par la mythologie, me laisserait moins d'espace, je serai un peu plus bordé et cadré par la véracité. >

> Et puis comme nous le disions, chaque époque a voulu recréer son propre Alexandre. Les figures innombrables qui ont ainsi été inventées en disent d'ailleurs plus sur les époques que sur Alexandre lui-même. Chacun fait ce qu'il veut de son mythe. Au final, où est-il? Et bien il est un peu à inventer.

Que pensez-vous des Perses, les grands adversaires d'Alexandre ?

Laurent Gaudé : Leur défaite est une aberration théorique. Visiblement, Darius III a été le miroir inversé d'Alexandre, c'est-à-dire un personnage très assis sur son empire, sûr de la longue lignée dont il descendait, sûr de l'immutabilité de l'histoire. Il s'est trompé...

Darius n'était assurément pas non plus un génie militaire. Il était trop confiant dans sa supériorité numérique et incapable d'apporter sa propre énergie sur le champ bataille au moment décisif : l'exact inverse d'Alexandre. Selon les récits, Darius serait resté un peu en retrait, à regarder la débâcle de ses troupes. Et il a fui par deux fois.

Cependant, la civilisation perse reste fascinante. Elle m'a toujours fait rêver et a été l'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit *Le Tigre bleu de l'Euphrate* et avant, mon premier texte, *Onyos le Furieux*, où déjà il est question de Babylone, de Nabuchodonosor. J'ai passé des heures dans les salles du Louvre consacrées à la Mésopotamie.

Quand l'empire achéménide tombe, Alexandre révèle toute son ambivalence ?

Laurent Gaudé : C'est là qu'il devient très perturbant... Il a beaucoup de sang sur les mains, et il fut aussi un grand bâtisseur. On compte une trentaine d'Alexandrie, mais la moitié d'entre elles se sont édifiées sur les ruines des villes précédentes. Dans ces cités, tous les bâtiments ont été anéantis, tous les habitants réduits en esclavage. Donc oui, je pense que là encore, Alexandre est un personnage inconfortable, parce que ce serait trop simple d'en faire simplement un héros, fascinant et beau.

Quant aux Perses, je pense que la beauté d'Alexandre est à chercher dans son désir d'atténuer leur défaite. Elle aurait pu être plus flagrante avec un autre que lui. Dans la logique de l'époque, un Macédonien « normal » qui aurait eu la chance de vaincre Darius aurait simplement asservi l'empire perse. Il aurait de façon plus brutale et

violente tenté d'imprimer sa propre marque, d'imposer des lois macédonniennes et grecques, etc.

À l'inverse, le premier geste d'Alexandre est de se laisser imprégner par la culture perse, de revêtir les habits perses et d'aller vivre dans le palais de Babylone.

Et puis il y a ce fameux mariage de Suse...

Laurent Gaudé : C'est un épisode fou que j'adore et qui, à mes yeux de non-historien, résume assez bien Alexandre. Cet acte insensé que jamais personne n'avait tenté avant lui a consisté à dire : non seulement je vais me marier avec la fille de mon ennemi, ce qui se faisait souvent à l'époque pour sceller une alliance politique, mais je vais aussi imposer à dix mille des miens d'épouser dix mille des leurs !

Les noces de Suse cristallisent beaucoup de ce que j'aime chez Alexandre. D'abord, sur le fond, elles racontent

du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre, au Collège de France.

D'autres sources, qui me font aussi aimer Alexandre, sont les traces qu'a laissées son passage en termes d'art. Je pense à la statuaire du Gandhara, qui témoigne du bouddhisme hellénique. Ce sont ces statues de bouddha au visage extrêmement proche de notre manière à nous, occidentaux, de les représenter. Il y en a deux au musée Guimet, à Paris.

L'art hellénico-bouddhique naît de la rencontre de deux mondes, la civilisation grecque et celle qui s'est développée du côté du Gange, dans ce qui est aujourd'hui l'Afghanistan, le Pakistan...

Ce sont des sources au même titre que le fut mon voyage, à l'occasion de *Pour seul cortège*, à Vergina pour visiter les tombeaux des rois de Macédoine, dont celui de Philippe II, le père d'Alexandre. Les lieux, les objets, les statues, pas nécessairement contemporaines d'Alexandre, mais qui gardent la

« Dix mille couples se mariant la même nuit, c'est du pain bénit pour un écrivain ! »

quelque chose de très intéressant sur la notion de victoire avec le souci de ne pas humilier l'ennemi. Ensuite, ces mariages marquent une volonté de donner naissance à une civilisation mêlée. Je pense qu'il était un peu fou avec cette idée un peu mystique et utopique.

Enfin d'un point de vue strictement littéraire, c'est du pain bénit pour un écrivain que d'imaginer dix mille couples se mariant la même nuit. Le nombre de tables, la fête, les chants, la nourriture pour tous ces gens... il n'y a plus qu'à se mettre à écrire !

D'un point de vue plus pratique, comment vous êtes-vous documenté ?

Laurent Gaudé : J'ai bien sûr lu les ouvrages du spécialiste Pierre Briant, l'ancien titulaire de la chaire Histoire et civilisation

de son passage sont pour moi des sources incontournables.

En avez-vous fini avec Alexandre ?

Laurent Gaudé : Je crois que non. C'est un personnage qui m'attire comme un aimant. À chaque fois, j'ai l'impression d'en avoir terminé parce que j'ai fait une pièce de théâtre, un roman et puis le temps passe. Rien que d'en parler ici, je sais qu'il continue de me hanter avec intensité.

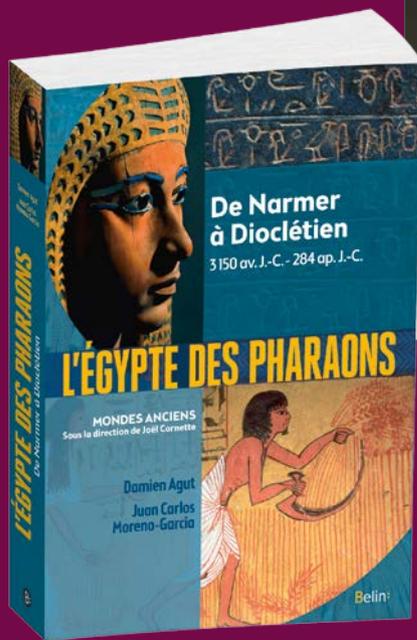
Sa vie, même brève, est si dense ! Il y a tellement de choses dont je n'ai pas encore parlé, par exemple son voyage de retour, pendant lequel il se mue en roi philosophe. Je pense donc que j'y reviendrai, mais sous une forme que j'ignore encore. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR LOÏC MANGIN

MONDES ANCIENS

Sous la direction de Joël Cornette

La collection consacrée aux grandes civilisations, racines multiples du monde contemporain

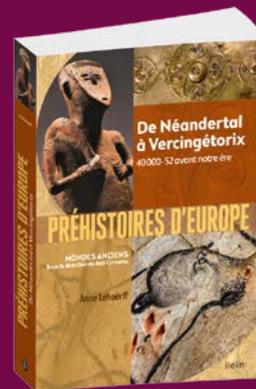


848 p - 49 €

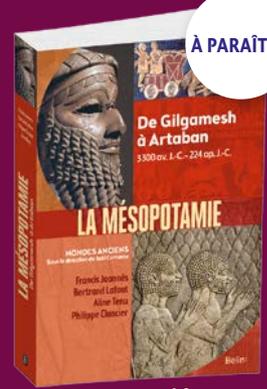


UNE COLLECTION EN 15 VOLUMES

- ▶ 25 historiens parmi les meilleurs spécialistes
- ▶ 9 000 pages
- ▶ 3 000 illustrations
- ▶ 500 cartes



608 p - 43 €



704 p - 46 €

À PARAÎTRE

- PRÉHISTOIRES D'EUROPE
- L'ÉGYPTE
- LA MÉSOPOTAMIE
- LA GRÈCE
- ROME
- BYZANCE
- LE PROCHE-ORIENT ROMAIN
- TERRES D'ISLAM
- L'OCCIDENT MÉDIÉVAL
- AFRIQUES

Belin:
ÉDITEUR

Notre catalogue
www.belin-editeur.com
Suivez-nous
f EditionsBelin t editions_belin



Un soldat achéménide, en briques émaillées, décorait les murs d'un palais perse.



À L'OMBRE DU GÉANT PERSE

C'est l'histoire de David contre Goliath. D'un côté, la Macédoine est un « petit » royaume grec, finissant tout juste sa mue en un État structuré et s'affirmant face aux puissantes cités grecques : Athènes, Thèbes, Sparte... De l'autre, l'immense Empire achéménide, vieux de deux siècles, s'étend de l'Égypte à l'Inde. Sa formidable organisation administrative, ses peuples soumis en font une citadelle imprenable, une civilisation immortelle... en théorie. Car l'histoire est là : Alexandre, jeune roi tout frais émoulu de Macédoine défie la Perse de Darius III, et devient le plus grand conquérant de l'histoire.



Le palais de Darius, l'une des résidences royales de l'Empire achéménide, domine du haut de la terrasse les ruines de Persépolis...

L'UNITÉ PERSE inscrite dans la pierre

L'Empire achéménide était-il en déclin à l'arrivée d'Alexandre le Grand ? Pas du tout, suggèrent les recherches archéologiques actuelles dans les résidences royales et les palais provinciaux. Visite guidée.



L'ESSENTIEL

● On a longtemps cru que l'Empire achéménide, sous Darius III, se délitait à l'époque de la conquête d'Alexandre le Grand.

● Ce n'était pas le cas, à en croire les nombreuses fouilles encore en cours qui révèlent le passé des grandes résidences royales et des palais de provinces, parfois éloignés.

● On découvre de grandes capitales, où les palais impériaux sont au cœur de vraies villes-jardins, ouvertes sur le monde.

● Dans les provinces, le pouvoir perse imprime sa marque, sans exclure les cultures locales.

● Se dessine alors un empire solide dont la gestion était bien adaptée à son immense étendue.

L'AUTEUR



SÉBASTIEN GONDET est chercheur CNRS à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (UMR 5133 Archéorient, univ. Lyon), à l'université Lyon 2.

L'

Empire perse était-il sur le déclin quand Alexandre le Grand y a posé le sabot de son cheval en 333 avant notre ère ? Naguère cette vision des choses était solidement ancrée dans les esprits. De fait, l'archéologie de l'Empire achéménide a longtemps été prisonnière d'un récit historique figé dans une interprétation littérale des textes antiques écrits par les vainqueurs, les Grecs, où les Perses n'avaient assurément pas le beau rôle ! Qui plus est, dans la plupart des provinces de l'empire, l'absence constatée de vestiges archéologiques d'époque achéménide, ou plutôt dont la construction pourrait être attribuée directement aux Perses, a alimenté le discours sur la faiblesse politique de l'empire voire sa déliquescence sous le règne de Darius III.

Ce n'est plus l'idée qui prévaut aujourd'hui. Le discours décliniste a été largement déconstruit par des récents travaux d'historiens avec la prise en compte de sources achéménides et la réinterprétation des textes grecs expurgés de la propagande contre l'ennemi perse. Mieux, depuis une vingtaine d'années, de nouveaux programmes de recherches archéologiques ont, d'une part, précisé l'organisation des grandes résidences royales et, d'autre part, mis au jour plusieurs résidences

provinciales. Ce réseau de résidences constitue un des marqueurs archéologiques le plus évidents de l'empreinte perse à travers l'empire. Car ces palais sont la partie visible d'implantations plus vastes, de véritables villes qui abritaient les activités administratives et économiques de ces centres de pouvoir.

DIVERSITÉ ET UNITÉ

Ces découvertes illustrent un schéma général d'organisation de l'administration impériale achéménide qui était tout à fait original et surtout parfaitement adapté à la gestion d'un aussi vaste empire. Parcourons-le en visitant quelques-unes de ces résidences.

Auparavant, rappelons que jusqu'à récemment l'archéologie n'avait pris qu'une part mineure dans le renouvellement en cours des problématiques historiques concernant l'Empire achéménide. À la lumière des données archéologiques disponibles, mis à part une circulation de biens de prestige, il était difficile de détecter les preuves matérielles de l'influence achéménide sur les territoires. Dans la plupart des régions, on constatait le plus souvent une grande continuité avec les traditions matérielles et des modes de vie préexistants. L'écart entre la richesse des textes et la pauvreté de la documentation archéologique paraissait impossible à combler.

Nuançons. L'archéologie de l'Empire achéménide souffre certes de nombreuses lacunes : désintérêt des archéologues pour cette période, problèmes géopolitiques récents freinant les recherches de terrain... Il reste toutefois une réalité, celle des preuves matérielles des évolutions culturelles et géopolitiques à l'œuvre au cours de la période achéménide qui ne se laissent que difficilement saisir.

Mais à mesure que les recherches progressent, une géopolitique complexe de l'Empire perse se dessine, où la grande diversité ethnique et culturelle semble avoir été gérée

GRAND ROI, ROIS DES ROIS

Au début de la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère, les Perses, sous la conduite de Cyrus II le Grand, partent à la conquête des royaumes voisins, à commencer par celui des Mèdes sous la tutelle desquels ils vivaient. Babylone tombe ensuite. Dès lors, les souverains perses s'octroient le titre de « Grand Roi, roi des rois, roi en Perse, roi des Pays ». Ils sont rois de chaque pays : par exemple Darius III est roi d'Égypte sur une statue découverte à Suse et provenant d'Égypte.

Aucun des territoires de l'immense Empire achéménide ne semble avoir été délaissé

de façon adaptée selon les régions et les évolutions politiques afin de construire et surtout de préserver au mieux l'unité de l'empire. Les structures administratives et productives préexistantes ont été le plus souvent maintenues, transformées voire améliorées, tandis que de nouvelles ont été mises en place là où elles étaient absentes. En d'autres termes, le contrôle achéménide sur les pays ne repose ni sur la colonisation ni sur le développement uniforme d'un modèle d'organisation des territoires.

Dès lors, la quête de marqueurs uniformes de la domination perse est illusoire. Seule la prise en compte de données archéologiques de nature très variées, liées à la diversité des peuples et des territoires aussi bien qu'aux hasards des découvertes, peut mettre en évidence les diverses solutions employées par le pouvoir pour assurer l'unité de l'empire. Alors on peut voir que ces organisations, mises en place dès les premières conquêtes perses des royaumes voisins (sous le règne de Cyrus II le Grand à partir de 550), sont si efficaces qu'Alexandre en conservera l'essentiel lorsqu'il aura conquis l'Empire achéménide.

UN ÉTAT ITINÉRANT

À quoi ressemble donc l'administration achéménide? Au sommet de la pyramide: le Grand Roi, qui ne réside pas en permanence dans une seule capitale contrairement à ses prédécesseurs de l'Orient ancien. Le monarque et sa cour, composée de plusieurs milliers de personnes, forment un État itinérant qui sillonne l'espace impérial, *via* un réseau routier géré par l'administration. Ce réseau est aussi parcouru par des messagers royaux qui maintiennent le contact entre le souverain et l'ensemble de ses pays.

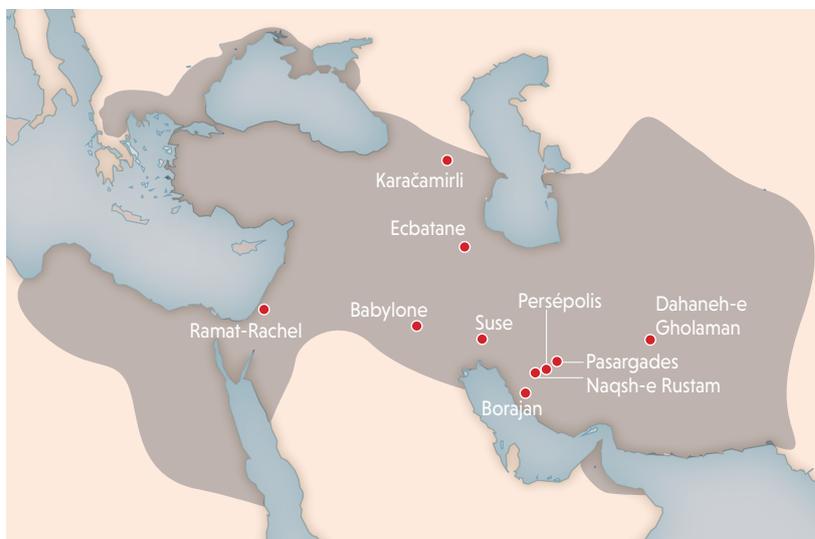
Un mode de gouvernance bien adapté à l'ampleur de l'empire (*voir la carte ci-contre*): en se déplaçant ainsi en personne pour régler

les grandes affaires du royaume au plus près des régions concernées, le Grand Roi se montre et se fait connaître de l'ensemble de ses peuples et de ses vassaux (*voir Une montée des marches de prestige, page 24*). Au fil de ces déplacements, le monarque fréquente de façon plus régulière certains des grands centres économiques ou symboliques de l'empire dans lesquels il se fait construire de somptueux palais et des résidences royales. Parmi lesquelles: Pasargades et Persépolis, situées en Perse (la région d'origine des Achéménides), ainsi que Suse, Ecbatane et Babylone, les anciennes capitales respectives des grands royaumes d'Élam, de Médie et de Babylonie (*voir les Repères, page 6*), que les Perses ont conquis très tôt, dès le début de l'Empire.

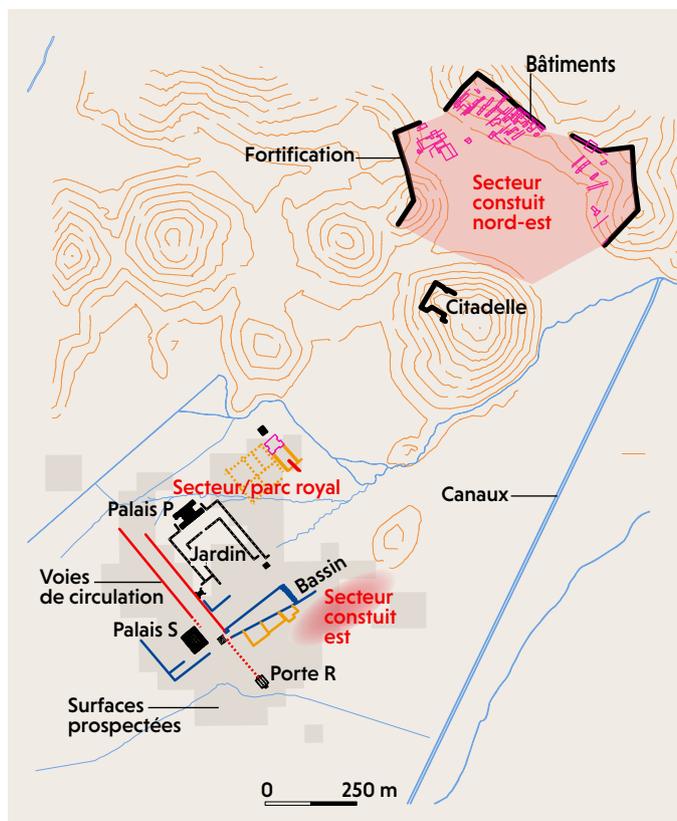
Le contrôle au quotidien de l'espace impérial s'appuie sur un découpage en provinces (les satrapies) dont la gestion est assurée par des gouverneurs, des satrapes, issus souvent de l'élite perse. Les satrapes et leur cour s'implantent dans les capitales en prenant le contrôle des structures de gouvernance préexistantes. Dans ces cités, les nouveaux souverains se font construire des résidences luxueuses ou bien réaménagent des constructions déjà présentes comme à Babylone, tout en s'inspirant des modèles royaux. Notons que les grandes résidences royales citées sont aussi le siège des administrations provinciales des régions correspondantes. Commençons notre visite par Pasargades et Persépolis, capitales du pays perse et centres de pouvoir, symboles de l'unité de l'empire.

Situées au centre de l'ancienne province de Perse, il s'agit de deux fondations totalement nouvelles voulues par les Grands Rois perses: Cyrus II le Grand décide de la construction de Pasargades aux alentours de 550; Darius I^{er} le Grand déplace la capitale à Persépolis, à une

Sélection de sites importants qui offrent un nouveau visage de l'empire.



DEUX CAPITALES OUVERTES



Pasargades était une ville peu construite et ouverte vers l'extérieur, son plan en atteste (à gauche). La cité fut un « paradis » participant à illustrer la puissance de Cyrus II le grand. La grande terrasse de Persépolis (à droite), une des capitales de l'Empire achéménide, regroupait une douzaine de palais majestueux répartis sur une surface formant le cœur d'un plus vaste quartier royal.

> cinquante de kilomètres plus au sud, vers 520. Ces deux capitales constituent tout d'abord des hauts lieux symboliques de l'unité de l'empire et de la puissance royale, ainsi que de la légitimité dynastique, car elles abritent les tombes royales.

Mais il ne faudrait pas pour autant réduire ces deux sites à leur seule fonction symbolique : la traduction toujours en cours des archives administratives retrouvées à Persépolis (voir *L'Empire achéménide taillé pour être conquis*, par W. Henkelman, page 26) ainsi que les résultats de recherches archéologiques récentes ont désormais démontré que ces sites abritaient aussi des capitales provinciales et accueillait une population nombreuse et active. La construction de ces deux villes témoigne aussi d'une plus vaste réorganisation du territoire de la province de Perse à l'époque achéménide.

BIENVENUE AU PARADIS

Pasargades est un site très vaste et peu construit. Les différents palais et monuments voulus par Cyrus II le Grand, dont sa tombe, construite en pierre et s'inspirant de modèles anatoliens, sont répartis sur plus de 200 hectares. Les deux grands palais de Pasargades sont également construits en partie en pierre, leurs murs restant toutefois majoritairement en brique crue, le principal matériau de

construction de l'Orient ancien. L'usage important de la pierre pour les colonnes, les pavements ou les piliers d'angle, inédit pour l'époque, résulte de l'emploi de techniques de construction héritées du monde grec. Des artisans d'Anatolie, région tombée très tôt sous domination achéménide, ont certainement œuvré à leur édification. Pasargades abrite donc les premiers exemples d'une architecture originale, achéménide, à haute valeur symbolique, car fusionnant des techniques et des styles venant de plusieurs régions de l'empire.

Il en est de même pour l'iconographie. Plusieurs bas-reliefs mis au jour réunissent des thèmes issus des traditions mésopotamiennes, mais aussi élamites et donc venant de l'Ouest de la Perse. Enfin les plans de ces palais, qui sont de grandes salles à colonnes entourées de portiques, puisent leurs origines dans les anciens royaumes mède et d'Urartu, situés eux dans le Nord-Ouest de la Perse.

Les recherches récentes à Pasargades se sont concentrées sur des travaux de prospection et de cartographie à large échelle (voir la figure ci-dessus). Les résultats obtenus ont montré que les monuments visibles étaient intégrés à un très grand parc qui s'étirait au moins depuis la tombe de Cyrus jusqu'à une grande plateforme en pierre (les vestiges d'une citadelle?) construite au sommet d'une colline

D'OÙ VIENT LE PARADIS ?

Les auteurs grecs décrivent sous le terme de *paradis* les vastes parcs qui entouraient les palais perses. Dans ces parcs, on trouvait probablement des animaux, mais aussi des vergers, des champs, des jardins... Ils abritaient aussi le camp royal lors de ses haltes. Le paradis devait aussi jouer un rôle de production ou de stockage des denrées provenant des terres alentours.



située deux kilomètres plus au nord-est. Élément central de ce parc, le jardin royal était défini par des canaux en pierre et sur ses côtés se dressaient les deux palais ainsi que deux pavillons de taille plus modeste.

Ce secteur royal était délimité du reste de la ville par une porte monumentale, symbolique car non-associée à des remparts, et par un très vaste bassin, une pièce d'eau de plus de un hectare. Le plan de Pasargades témoigne ainsi d'une ouverture de l'espace de la ville: elle n'est pas délimitée par des remparts et le parc structure le paysage urbain. Cyrus a ici souhaité démontrer son pouvoir par la construction de grands monuments et surtout par sa capacité à transformer un paysage rude et montagneux en un «paradis», du type de ceux vantés par ailleurs par les auteurs grecs.

Pasargades constituait donc un projet nouveau au sein de l'Orient ancien où se retrouvaient associées nouvelles architectures et nouvelles façons de concevoir la ville. La fusion des traditions architecturales préexistantes et l'ouverture des espaces urbains constituent deux caractéristiques reproduites à des degrés divers dans plusieurs résidences dans l'empire. Et en premier lieu à Persépolis.

PERSÉPOLIS, VILLE OUVERTE

À Persépolis (voir la figure page ci-contre), le plan du quartier royal est très différent de celui de Pasargades. Les plus majestueux des palais sont ici regroupés sur une terrasse de 12 hectares construite au pied d'une montagne. Au sud, une seconde terrasse, plus basse, accueille un ensemble de grands édifices, peut-être des résidences luxueuses. Vers l'est, des remparts protègent la terrasse et deux grandes tombes royales rupestres qui accueillent les dépouilles des deux avant-derniers souverains achéménides. Les autres tombes royales, dont celle de Darius I^{er}, ont été creusées dans les falaises de Naqsh-e Rostam, à plus de six kilomètres au nord de la grande terrasse. Cette distance montre que Persépolis a été conçue sur une échelle beaucoup plus vaste qu'à Pasargades. Ici, ce sont plusieurs kilomètres carrés qui ont été réaménagés par la volonté de Darius.

Sur la grande terrasse, le programme architectural est un sommet de l'art achéménide, tout entier destiné à magnifier la puissance des Grands Rois et surtout à symboliser l'unité des peuples de l'empire. La fusion de styles venant de l'ensemble de l'empire s'amplifie à Persépolis par l'ajout d'éléments d'architecture égyptiens. On atteignait la terrasse par une entrée monumentale qui portait le nom symbolique de Porte de toutes les nations protégée par d'immenses taureaux ailés à tête humaine taillés dans la pierre, empruntant ainsi aux traditions palatiales mésopotamiennes.

La pièce maîtresse de cet ensemble monumental, constituée de l'immense salle à colonnes de l'apadana de plan carré de 60 mètres de côté, abritait certainement les audiences royales. L'ensemble repose sur une terrasse aux parements en pierre décorés de bas-reliefs représentant des délégations de tous les peuples de l'empire apportant des présents au souverain (voir *Une montée des marches de prestige*, page 24). La diversité des peuples de l'empire et leur unité autour de la figure royale, sensible dans l'architecture, sont ici directement mises en scène. Plusieurs rois, dont Darius, ont ajouté à la terrasse des palais plus petits dont la fonction reste discutée. Enfin la terrasse abrite aussi une trésorerie royale, ce qui illustre la fonction administrative de ces grandes résidences.

Entre la terrasse et la nécropole de Naqsh-e Rostam s'étendait la ville qui, d'après des travaux récents, était peu densément construite. Des groupes de constructions, rassemblant des habitations, des ateliers, des bâtiments administratifs, étaient séparés les uns des autres par de vastes espaces laissés délibérément libres, mais parcourus de canaux.

Comme à Pasargades, ces espaces non-bâties ont certainement abrité jardins et parcs, vergers et champs. D'autres ont également pu accueillir le campement royal lors de ses séjours à Persépolis. On constate également une certaine division de l'espace entre des secteurs de la ville abritant les activités quotidiennes et d'autres réservés à l'aristocratie. Ainsi à 3 kilomètres de la terrasse, près d'une quinzaine de bâtiments richement construits se répartissent sur plusieurs dizaines d'hectares. Sur le site de Tol-e Ajori, actuellement en cours de fouilles, les résultats des premières campagnes sont étonnants: elles ont mis au jour les restes d'une construction ressemblant à la porte d'Ishtar, une des huit portes emblématiques de Babylone, construite en 580 sous le règne de Nabuchodonosor II.

Les palais de Pasargades et de Persépolis sont les éléments visibles du développement de la Perse par les souverains achéménides et de la consolidation de l'empire. Cette réorganisation se manifeste par plusieurs autres palais ou résidences connus dans la province. Ces bâtiments ont été en partie fouillés, mais ils restent mal connus. Ainsi, on ignore encore si, à l'image des grandes cités royales, ces bâtiments sont la partie émergée d'aménagements plus vastes des territoires qui les entourent.

Parmi ces sites, citons celui de Borazjan, situé non loin de la côte du golfe Persique. Les archéologues y ont mis au jour trois bâtiments à colonnes, séparés de plusieurs kilomètres. Ils témoignent d'un aménagement à large échelle de la Perse jusqu'aux zones côtières du Sud, le golfe Persique jouant un rôle majeur dans les >

➤ circulations au sein de l'empire et dans les échanges avec l'extérieur.

Par ailleurs, un regain d'intérêt des archéologues pour la période achéménide explique la découverte de plusieurs résidences destinées à l'élite dirigeante chargée de veiller sur la bonne marche de l'empire. Sur ces sites, les souverains locaux, souvent issus de l'ethnoclasse dirigeante perse ou mède, ont parfois cherché à réaménager les centres de pouvoir régionaux à l'image de ceux de la Perse. Il ne s'agissait pas de copier en tout point les modèles de Pasargades ou de Persépolis, mais d'intégrer, à des degrés divers, certains de leurs éléments caractéristiques dans les traditions architecturales et urbaines locales.

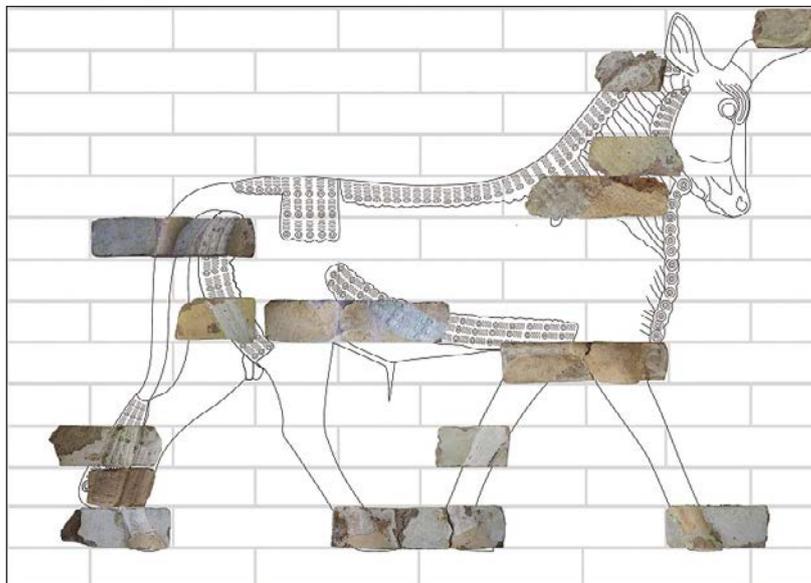
UN POUVOIR MULTIFORME

Plus précisément, quel a été l'impact des Grands Rois sur l'organisation des nouveaux centres politiques de l'empire à mesure des conquêtes ? Les cités de Suse et de Babylone, abritant toutes les deux des résidences royales, illustrent différentes stratégies de réaménagement. Suse a été profondément remodelée : l'ancienne cité du royaume d'Élam, probablement en partie délaissée à cette époque, a été profondément nivelée pour établir le grand palais de Darius, construit selon un plan qui mêle traditions mésopotamiennes et nouveaux modèles achéménides. De la ville qui devait exister autour, on ne sait presque rien.

À Babylone, l'empreinte achéménide est moins visible : un petit palais achéménide accolé au grand palais néobabylonien, remanié et rénové, constitue la seule preuve attestée, dans l'ensemble de la cité, d'une intervention directe du pouvoir perse. Comment expliquer cette différence de traitement réservée à ces deux cités ?

Suse ayant entretenu de longue date des relations avec les régions du plateau iranien, les souverains achéménides auraient cherché à démontrer par ces grands travaux une certaine filiation avec l'Élam. Ce n'était pas le cas avec Babylone qui était le centre symbolique et économique de la Mésopotamie et le restera sans que les nouveaux souverains n'interviennent sur son organisation. Ces deux stratégies distinctes d'aménagement des lieux de pouvoir illustreraient une adaptation, en fonction des pays et des cultures, des relations qui unissaient le pouvoir achéménide et les différents peuples de l'empire.

Autre exemple des influences achéménides : récemment, sur le site de Ramat-Rachel, situé près de Jérusalem, les traces d'un jardin luxuriant d'époque perse ont été mises en évidence par des analyses de pollens anciens piégés dans les couches archéologiques. Le grand bâtiment situé à côté, peut-être le siège d'une administration locale, ne présente en revanche aucun caractère achéménide.



Arrêtons-nous aussi un instant de l'autre côté de l'empire, dans l'actuelle région iranienne du Sistan, dans l'Est du pays. Le site de Dahaneh-e Gholaman est essentiel pour comprendre la conception des centres de pouvoir achéménides provinciaux. Il correspond à l'une des rares cités connues par l'archéologie qui ait été fondée à l'époque achéménide. La ville, certainement capitale de satrapie, présente un plan très ouvert, comme en Perse, mais les constructions qu'elle abrite sont toutes édifiées selon des techniques et des modèles locaux. Toutefois, des travaux de cartographie géophysique récents ont permis de mettre au jour, 1,5 kilomètre plus au sud, les restes d'un palais achéménide de plan tout à fait comparable à ceux de Pasargades, le bâtiment étant entouré d'une enceinte délimitant peut-être un petit jardin.

AUX CONFINS DE L'EMPIRE

Enfin dans le Nord de l'empire, dans les régions au sud du Caucase, des recherches récentes ont mis en évidence le développement d'un réseau de centres administratifs locaux au cours de la période achéménide. Les preuves archéologiques correspondent surtout à la présence, sur plusieurs sites, d'éléments d'architecture monumentale achéménide. Parmi ces sites, le plus spectaculaire est celui de Karaçamirli, en République d'Azerbaïdjan. Des études archéologiques encore en cours ont mis au jour des grands édifices à colonnes, entre autres un grand palais de plan persépolitain entouré d'un jardin auquel on accédait par une entrée monumentale. Ces découvertes montrent, d'une part, la pénétration d'un style et d'un art de vivre de cour jusqu'aux confins nord de l'empire, d'autre part, que dans cette région, probablement par nécessité, le pouvoir



À Tol-e Ajori, près de Persépolis, les archéologues ont mis au jour les restes de ce qui serait une copie de la porte d'Ishtar construite plus de deux siècles plus tôt à Babylone : à gauche, les vestiges se calquent sur la représentation originale d'un taureau babylonien.

a mis en place un dense réseau administratif pour en assurer la gestion.

Ce survol des données archéologiques concernant les résidences de l'empire permet de dresser un tableau, encore bien incomplet, de l'organisation territoriale de l'empire au moment de l'irruption des armées macédonniennes. Aucun des territoires de l'empire ne semble avoir été délaissé et l'empreinte achéménide se fait sentir, plus ou moins fortement, jusque dans des régions très éloignées.

Les souverains achéménides ont assuré la bonne marche de l'empire en adoptant des stratégies adaptées. L'empreinte achéménide sur les lieux de pouvoir, sur l'architecture et leur organisation spatiale, démontre de plus une certaine unité des élites dirigeantes autour de manières communes de symboliser le pouvoir et d'un style de vie partagé. Le palais et le jardin, l'ouverture des espaces urbains, semblent en être les marqueurs principaux. Leur intégration aux pratiques et traditions locales antérieures démontrerait également une volonté de ne pas bouleverser les coutumes existantes et de s'assurer ainsi la coopération de l'aristocratie en place.

Finalement, l'hellénisation de l'Orient, avec l'invasion d'Alexandre, se place dans la continuité des processus d'acculturation déjà à l'œuvre au sein de l'Empire achéménide. ■

BIBLIOGRAPHIE

A. CHAVERDI ET AL.,
Tol-e Ajori: A monumental gate of the early achaemenian period in the Persépolis area. The 2014 excavation season of the Iranian-Italian project 'From Palace to Town', *Archäologische Mitteilungen aus Iran und Turan*, pp. 223-254, 2014.

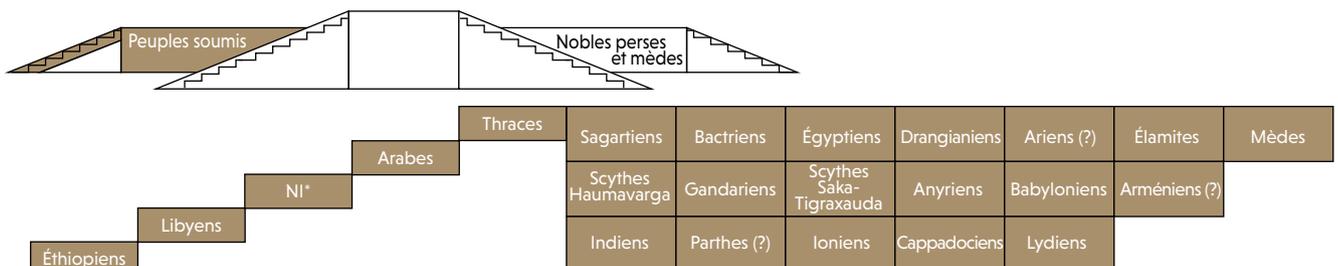
F. KNAUSS ET AL.,
Karaçamirli: Ein persisches Paradies, *Arta, Achemenet*, 2013.004.

K. MOHAMMADKHANI,
Une nouvelle construction monumentale achéménide à Dahaneh-e Gholaman, Sistan, Iran, *Arta, Achemenet*, 2012.001.

F. KNAUSS ET AL.,
Ein Perserbau auf dem Ideal Tepe bei Karaçamirli (Aserbaïdschan), *Arta, Achemenet*, 2007.002.

Une MONTÉE DES MARCHES de prestige

Sur les murs de l'escalier qui mène à la salle de réception de l'apadana, à Persépolis, des bas-reliefs montrent 23 délégations (de 3 à 8 membres) de peuples venus remettre au souverain des cadeaux en signe d'allégeance. Leur ordre correspond à une hiérarchie des peuples.



* Non identifiable

LES ASSYRIENS

On distingue ici le conifère qui sépare à chaque fois les délégations.



© A.Davey

LES ÉTHIopiENS

Derniers de la procession, ils ferment la marche avec pour présents un okapi et des défenses d'éléphants.



© Mostafameraji

LES LYDIENS

On voit ici que chaque délégation est emmenée par un huissier perse ou mède, qui tient la main du premier délégué. On peut interpréter ce geste comme une volonté de montrer des liens d'amitié entre les peuples plutôt que de soumission.

LES SCYTHES

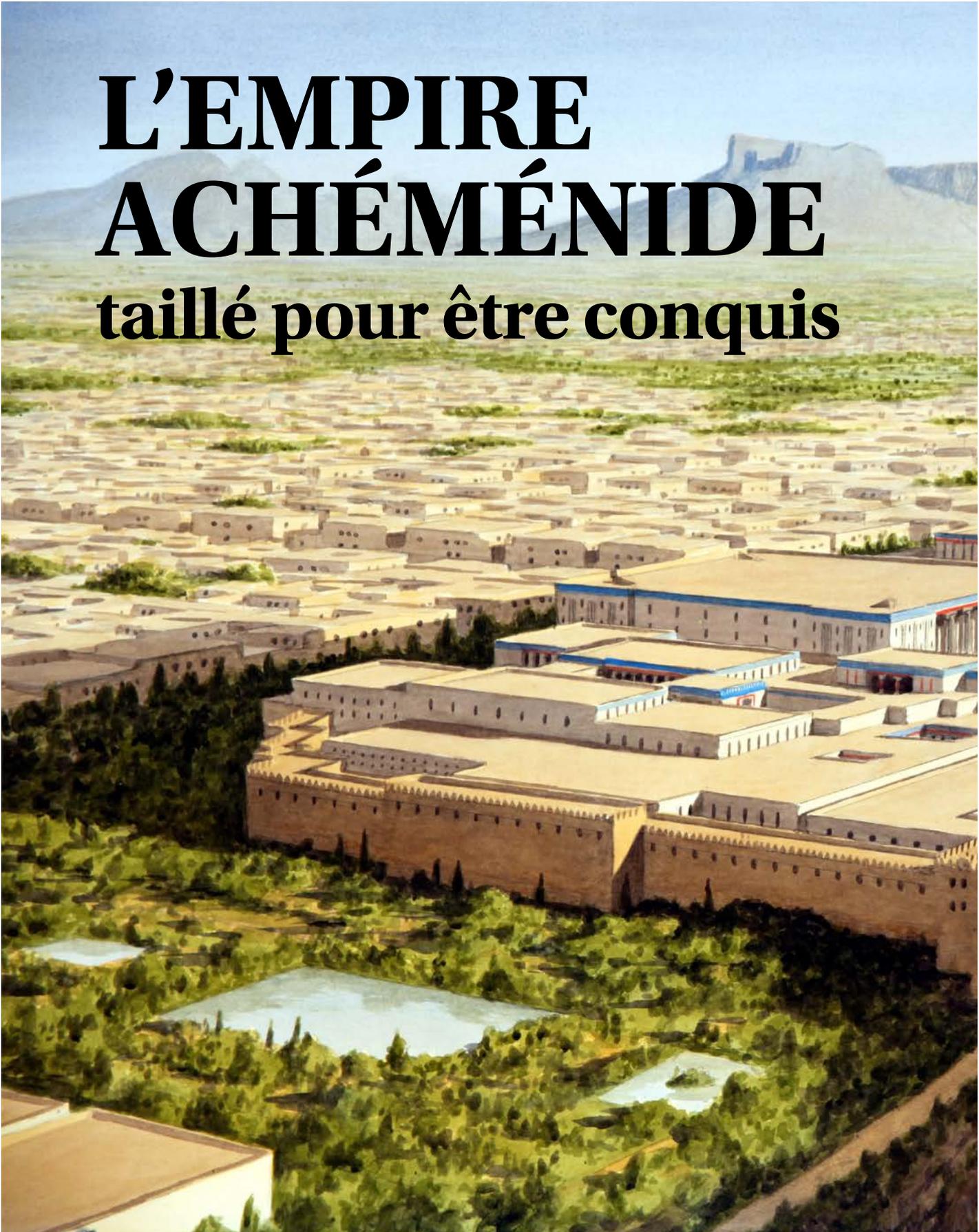
Les Scythes (ici les Saka Tigraxaudas, c'est-à-dire ceux à « coiffe pointue »), sont les seuls à être autorisés à garder leur arme.



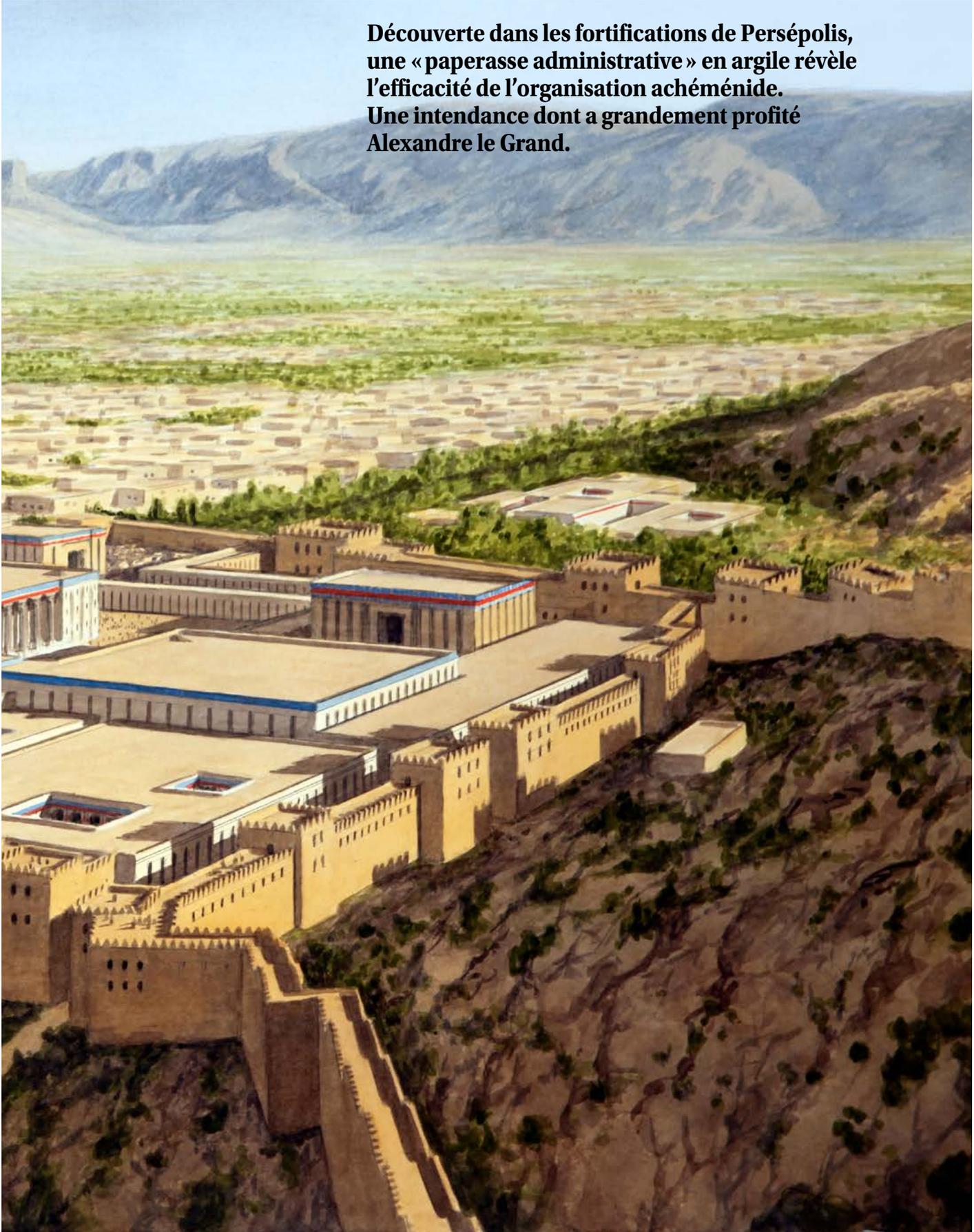
© A.Davey

L'EMPIRE ACHÉMÉNIDE

taillé pour être conquis



Découverte dans les fortifications de Persépolis, une « paperasse administrative » en argile révèle l'efficacité de l'organisation achéménide. Une intendance dont a grandement profité Alexandre le Grand.



L'ESSENTIEL

- Un trésor de tablettes d'argile découvert dans une fortification de Persépolis nous livre le détail de l'organisation impériale achéménide.
- Un réseau de greniers et d'entrepôts, de troupeaux de bétail, ainsi que des systèmes de distribution efficaces étaient déployés dans tout l'empire.

- Le système institutionnel de Persépolis constituait un « paradigme impérial » : il a été copié dans de nombreuses satrapies.
- Pour conquérir cet empire, Alexandre le Grand s'est appuyé sur l'infrastructure logistique performante mise en place par les Achéménides.

L'AUTEUR



WOUTER HENKELMAN enseigne à l'École pratique des hautes études, à Paris, (UMR 7528) et est chercheur associé à l'université de Chicago.

L'ANABASE D'ARRIEN

Arrivé en un lieu de la Gédrosie [au sud du Baloutchistan] où les vivres étaient plus abondants, Alexandre fit répartir tout ce qu'on trouvait en paquets qui furent chargés sur les bêtes de somme, après avoir été clos de son propre sceau, et acheminés sur le littoral. Mais, pendant qu'il se dirigeait vers l'étape la plus proche de la mer, les soldats et les gardes eux-mêmes, faisant fi du sceau d'Alexandre, consommèrent les vivres et en distribuèrent à ceux qui étaient le plus cruellement pressés par la faim. Ils étaient à ce point vaincus par la souffrance qu'il leur sembla raisonnable de faire passer la crainte d'une mort certaine et déjà là avant le danger invisible et lointain que représentait le roi.

D'ailleurs, quand Alexandre sut sous l'empire de quelle nécessité ils avaient agi, il leur accorda son pardon. Pour lui, parcourant le pays dans tous les sens, il faisait rassembler tout ce qu'il pouvait pour le ravitaillement de l'armée qui devait naviguer le long de la côte avec la flotte; il chargea Crétheus, fils de Callantianos, d'acheminer ces provisions. Les indigènes reçurent l'ordre d'apporter de l'intérieur tout le blé moulu qu'ils pourraient, des dattes de palmier, et des moutons pour le ravitaillement de l'armée. Et, de nouveau, il envoya Téléphe, un des Compagnons, sur un autre point de la côte, avec une petite quantité de blé moulu.

P. Savinel, *Arrien, Histoire d'Alexandre : L'anabase d'Alexandre le Grand*, p. 211, Paris, 1984.



heure du retour a sonné. En cette fin d'année 325 avant notre ère, les rivages de l'Inde ont été atteints, et Alexandre doit rentrer à Babylone, au cœur de l'Empire. Ses troupes se divisent en trois flots, et lui-même prend la tête de celui qui empruntera le chemin le plus difficile, à travers les terres stériles et brûlantes du Baloutchistan (soit l'extrême Ouest du Pakistan, le Sud de l'Afghanistan et le Sud-Est de l'Iran). Les sources disponibles montrent l'image d'un roi peinant à trouver sa route, dépourvu des provisions suffisantes pour nourrir une armée affamée. L'historien grec Arrien (II^e siècle de notre ère), dont l'*Anabase d'Alexandre* est la source principale

pour cet épisode, souligne à plusieurs reprises la pauvreté de cette région alors encore largement inexplorée. C'est donc avec étonnement qu'au milieu de descriptions peu engageantes, l'auteur relate, avec un ton presque désinvolte, la découverte en Gédrosie d'une quantité abondante de céréales, de dattes et de bétail (*voir ci-contre*). Une manne qu'on n'attendait pas dans ces contrées reculées. Comment l'expliquer?

UN TRÉSOR DANS UNE CASEMATE

La réponse est dissimulée dans une fantastique découverte archéologique, l'archive dite des fortifications de Persépolis (*voir l'encadré, page 31*). Mis au jour en 1933 dans une casemate des fortifications de la terrasse de Persépolis, ce trésor consiste en 7 000 à 8 000 tablettes et fragments utiles gravés en cunéiforme. Depuis 2005, avec une équipe internationale, nous avons entrepris l'édition, la traduction et le commentaire de ce corpus unique, qui déjà révolutionne notre perception de l'Empire achéménide (*voir les repères, page 6*) et aussi bouscule ce que l'on pensait savoir de la vie d'Alexandre. Et qui promet de devenir une source centrale de la discipline.

Revenons à ce bon Arrien. Son rapport anodin ne parvient pas à cacher certaines vérités fondamentales. D'abord, l'armée d'Alexandre



La troupe d'Alexandre avait besoin chaque jour d'au moins 50 tonnes de céréales

devenait alors compter au moins 30 000 hommes, sans compter les femmes, les enfants, les chevaux et les bêtes de somme. Les hommes seulement auraient eu besoin de 28 à 38 tonnes d'orge (sous forme de farine) : le besoin quotidien total en céréales de cette troupe devait facilement dépasser les 50 tonnes, voire 175 selon certaines estimations. De telles quantités ne pouvaient pas se trouver dans n'importe quel village de cette région pauvre, stockées dans les granges des malheureux habitants, comme le fait supposer Arrien.

Contrairement à ce qu'il veut nous faire croire, moudre de tels volumes de céréales requiert une infrastructure, ainsi qu'une main-d'œuvre expérimentée et bien dirigée, disposant des outils nécessaires. La taxe de farine attestée à Babylone à l'époque achéménide montre que l'administration perse était bien consciente de cet enjeu : elle imposait la corvée obligatoire de meulage du grain pour la cour royale, elle-même de la taille d'une petite armée.

De même, pour les dattes et le bétail récupérés par les hommes d'Alexandre : si les quantités rapportées par Arrien suffisaient à combler les besoins des troupes, elles impliquaient une fois de plus l'existence de plantations de dattiers avec une pollinisation organisée, une moisson et des entrepôts, ainsi qu'un élevage de bétail bien supérieur au

Ce document trouvé dans l'archive des fortifications évoque un grand groupe de voyageurs, avec leurs chameaux et mules, venant du Gandhāra et se dirigeant vers Suse. Il décrit par le menu ce que chacun, homme et animal, a reçu. Il renseigne aussi sur les détails du voyage, autorisation, trajet, date...



niveau de subsistance d'une communauté de simples bergers-agriculteurs.

En lisant entre les lignes, l'épisode gédro-sien évoque le «paysage institutionnel» développé par les Achéménides en Iran et ailleurs, un réseau de greniers et d'entrepôts gérés par l'État ainsi que de grands troupeaux de bétail, une main-d'œuvre structurée et des systèmes de distribution sophistiqués, comme le montre bien l'archive des fortifications de Persépolis.

UNE PAPERASSE POLYGLOTTE

La majorité de ces documents sont en élamite, la langue des autochtones écrite en cunéiforme. Les Élamites habitaient l'Iran du Sud-Ouest depuis au moins le troisième millénaire avant notre ère et ont profondément influencé l'émergence de la culture et de la société perses. L'économie institutionnelle centrée sur Persépolis était en réalité l'héritière de structures comparables et bien antérieures en Élam. En endossant ces traditions, les Perses ont aussi adopté la langue élamite pour leurs systèmes administratifs émergents.

En outre, l'archive des fortifications comprend quelque 850 documents écrits en araméen, une langue empruntée par les Achéménides à la Babylonie et utilisée pour la correspondance à travers l'empire, mais aussi, comme c'est le cas à Persépolis, à des fins administratives locales. Pourtant la langue maternelle de la plupart des scribes rédacteurs de ces tablettes, était le perse ancien, ce que trahissent leurs versions en élamite et en araméen. L'archive reflète ainsi un environnement linguistique complexe, une impression renforcée par la présence de textes uniques rédigés en perse ancien, phrygien et grec.

Enfin, les impressions de sceaux y jouaient aussi un rôle essentiel. Ces empreintes servaient à identifier les concessionnaires de céréales, un prêtre, le responsable d'une équipe de travailleurs, une princesse... Les sceaux expriment également des hiérarchies et des juridictions complexes dont l'importance est illustrée par les 5000 tablettes qui ne sont pas inscrites, mais uniquement marquées d'un sceau.

La plupart des textes élamites sont datés d'entre 509 et 493 avant notre ère, c'est-à-dire sous le règne de Darius I^{er}, le grand fondateur et organisateur de l'Empire achéménide. Ils représentent la «paperasse» d'un système administratif régional, en l'occurrence l'ancienne Pārsa (l'actuelle province du Fārs, aussi nommée Perside, la Perse originelle), le cœur de l'Empire achéménide à partir duquel il s'est étendu (*voir les Repères, page 6*). L'archive des fortifications n'est certainement qu'une partie d'une bureaucratie bien plus vaste. Par exemple, elle ne recense pas la production de laine ou de textiles élaborés à partir des centaines de milliers d'animaux qui composaient les richesses de l'empire. Néanmoins, elle est >

> suffisante pour révéler les arcanes du monde achéménide tel que le rencontra et l'utilisa à ses fins Alexandre le Grand.

Tout d'abord parce que l'archive traite de la répartition des ressources au sens large, notamment le fourrage pour les animaux, les rations alimentaires pour les dizaines de milliers d'ouvriers salariés venus des quatre coins de l'empire, les provisions pour les voyageurs empruntant les routes royales, les allocations pour la table du roi et celle des reines, les offrandes aux dieux... Les principaux produits concernés comprennent diverses sortes de céréales, la bière, le vin, les fruits, le bétail. Tous étaient produits localement; leur stockage, inventaire et transport sont également recensés dans l'archive.

Mais aussi parce que ces tablettes reflètent en quelque sorte l'«économie institutionnelle de Persépolis». Ce n'est pas une archive d'État, mais par son ampleur et sa complexité, elle offre un aperçu privilégié sur de nombreux aspects de la culture et de la société achéménides, notamment le rôle économique de la maison royale, les relations entre les différentes ethnies au sein de l'empire, les classes sociales, la religion, le statut et le rôle des femmes...

Les systèmes administratifs que l'on observe à Persépolis existaient aussi à Suse, Ecbatane et même dans la lointaine Bactriane ou encore en Arachosie. En d'autres termes, l'archive des fortifications offre un modèle pour interpréter les autres archives dispersées dans tout l'empire. En cela, elle offre un point de vue achéménide corrigeant les sources classiques concernant la marche d'Alexandre. On voit en particulier que les stocks de céréales et les troupeaux de bétail trouvés dans une localité anonyme (peut-être s'agit-il de l'oasis de Turbat) en Gédrosie, devaient en réalité faire partie d'une infrastructure plus large dont Alexandre a fait un usage calculé.

UNE RÉGION STRATÉGIQUE

L'antique Perside était délimitée à l'est par la province de Carmanie (qui la sépare de la Gédrosie) dont le satrape, à l'époque de Darius I^{er}, était un certain Karkish. L'archive des fortifications montre qu'il se déplaçait régulièrement dans le pays, souvent accompagné d'importantes troupes armées. Sa fonction est directement associée à une localité nommée Paishiyāvādā, vraisemblablement dans le Sud-Ouest de la Perside et qui doit sans doute correspondre à l'imposant site achéménide de Tal-e Zohāk/Pasā. Ce site contrôlait une des routes principales de l'Est, ce qui peut expliquer l'activité militaire de Karkish.

D'autres sites achéménides identifiés en Carmanie montrent l'importance et le développement stratégiques de la région. Cependant, plus important encore est le lien établi, toujours dans les tablettes élamites de Persépolis, entre Karkish et une ville du nom de Purush. Le

contexte indique clairement que la ville était le siège d'une sous-division administrative de la satrapie de Carmanie: c'est sans doute la ville de Poura (voir la carte page 32), mentionnée par Arrien comme le centre officiel de Gédrosie, où sont arrivés Alexandre et son armée épuisée après leur longue traversée du Baloutchistan.

Poura était située dans la région de Bampur, ce qui suggérerait que le satrape Karkish gouvernait un vaste territoire, s'étalant depuis les confins de la Perside jusqu'au Sud-Est de l'Iran actuel. Les grandes routes royales qui traversaient la région, et en particulier l'axe qui reliait le cœur de l'Empire achéménide aux satrapies orientales de l'Arachosie, du Gandhāra et de l'Hindush (dans le Nord-Ouest de l'Inde), expliquent sans doute la création d'une unité administrative si vaste. Des voyageurs venant des régions orientales de l'empire apparaissent souvent dans l'archive des fortifications de Persépolis. Leur sécurité, orientation et alimentation quotidienne relevaient de l'autorité de Karkish. L'intérêt particulier des Achéménides pour les rapports avec l'Orient est reflété en outre par la désignation d'un satrape séparé, Bagaios, spécialement chargé de commander les îles du Golfe persique. Les obligations liées à sa fonction devaient notamment comprendre le contrôle des routes maritimes vers le sous-continent indien.



Arrien en dit davantage au sujet du passage d'Alexandre en Gédrosie. Il rapporte que Stasanor et Phrataphernes, les satrapes des provinces d'Arie et de Parthie, anticipant les difficultés qu'encourrait l'armée macédonienne, envoyèrent à leurs frais un nombre important de chameaux ainsi que d'autres animaux de transport. De même, Quinte-Curce, un autre biographe d'Alexandre, relate que le satrape de Parthie fit promptement charger des chameaux avec

Ce pilon en pierre venue d'Afghanistan (peut-être du jaspé) et noté en araméen (l'inscription stipule l'atelier, l'auteur...) faisait partie du trésor de Persépolis. Il prouve l'universalité de l'araméen dans l'Empire achéménide.

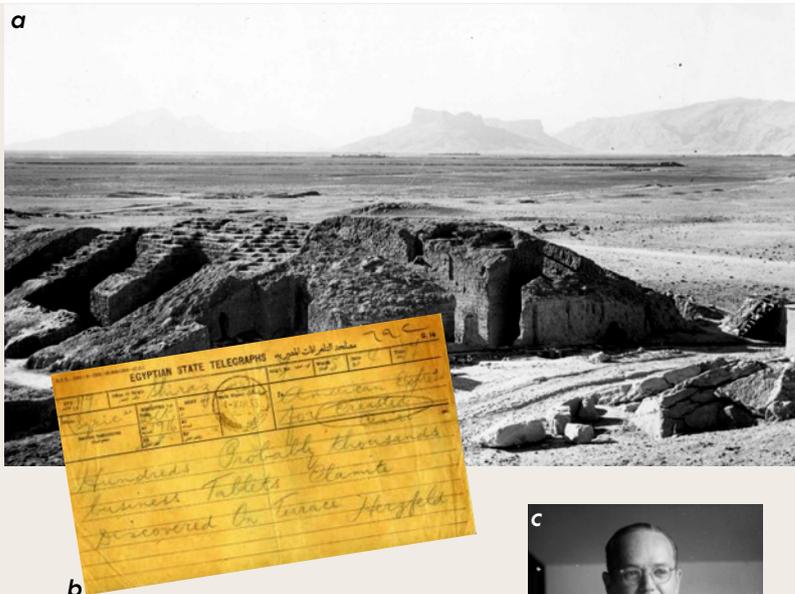
SAUVÉES PAR LE FEU

En 1933-1934, l'Institut oriental de l'université de Chicago, aux États-Unis, mène des fouilles à Persépolis sous la direction d'Ernest Herzfeld. Dans la partie nord-est de la terrasse de la cité (a), dans les fortifications, les archéologues décident d'édifier une passerelle destinée à faciliter l'élimination des débris des ruines des palais de la terrasse. Par précaution, ils creusent auparavant la zone.

Bien leur en a pris. Là, dans deux abris dissimulés derrière un mur, les chercheurs mettent au jour un lot important d'archives, celles dites des fortifications de Persépolis (b). Comment ces tablettes en argile ont-elles été préservées? « Grâce » à l'incendie de la cité qui a entraîné la chute d'un pan de mur qui les a ensevelies, mais aussi mises à l'abri.

Selon les estimations, il s'agirait de 7 000 à 8 000 tablettes et fragments exploitables, pour un total de 30 000 morceaux.

Cette incomparable « paperasserie » fut rapatriée à Chicago pour y être étudiée par l'assyriologue américain Richard Hallock (c), qui, entre 1937 et sa mort en 1980, s'est attelé à cette tâche énorme quasiment seul et en a publié la première traduction en 1969.



b

Depuis, une équipe internationale a pris le relais. Nous espérons que l'archive sera bientôt de retour en Iran, le pays auquel elle appartient et où une nouvelle génération de chercheurs attend d'en explorer toute la richesse.



de la nourriture préparée pour secourir l'armée macédonienne.

Une fois de plus, ces bribes d'information, anodines à première vue, révèlent un réseau impérial très structuré. D'abord la nourriture préparée, plus adaptée que des produits frais au transport dans le climat chaud et humide de l'Iran du Sud, montre une planification étudiée de la part des satrapes. Ensuite, les chameaux sont le meilleur moyen de transport pour les régions traversées par Alexandre. Le nombre manifestement élevé d'animaux et la rapidité de l'intervention indiquent un système très développé non seulement au niveau de la logistique, mais encore en ce qui concerne l'élevage à grande échelle qu'elle implique.

DU CHAMEAU AU DROMADAIRE

Pas étonnant donc que les chameaux soient fréquemment mentionnés dans l'archive des fortifications. Comme le sont par exemple le groupe de 200 chameaux de pâturage documenté par une série de textes élamites, ou encore l'inventaire d'un établissement d'élevage recensant 435 chameaux élevés localement! En outre, les textes attestent de chameaux « de route » (probablement des dromadaires rapides), c'est-à-dire déployés par le service royal de courrier express.

Or l'introduction du dromadaire domestique en Babylonie et en Élam a dû avoir un impact majeur, sinon décisif, sur les modèles commerciaux, puisqu'elle a permis l'ouverture d'une nouvelle route de commerce entre l'Égypte et la Méditerranée, la péninsule arabe, la Mésopotamie du Sud, l'Iran et l'Inde. Au sein du monde achéménide, le chameau de Bactriane et le dromadaire ont probablement tous deux joué un rôle central, garantissant la « connexité » interne de l'empire.

Autre preuve dans ce sens: une lettre en araméen d'Akhvamazdā, le satrape de Bactriane vers le milieu du IV^e siècle avant notre ère tout aussi éloquente. Le document traite d'une surtaxe imposée à un groupe de chameliers royaux et révèle que ces chameliers pouvaient posséder également des bovins, du bétail et des terres. On en déduit qu'une structure économique organisée est à l'époque spécialement conçue pour garantir la continuité de l'élevage et du pâturage des chameaux afin de fournir régulièrement les caravanes. Cette lettre s'accorde bien avec ce que l'on connaît du contexte institutionnel de Persépolis. Tous ces témoignages révèlent l'arrière-plan logistique qui a permis aux satrapes de Parthie et d'Arie de répondre rapidement aux importants besoins d'Alexandre en chameaux. Là encore, Alexandre a profité de l'infrastructure achéménide.

► La lettre du satrape Akhvamazdâ fait partie d'un corpus de textes en araméen inscrits sur du cuir et des bâtons de taille. Ils traitent de l'économie institutionnelle locale pendant la deuxième moitié du IV^e siècle avant notre ère et nous éclairent sur l'état de l'empire à cette époque. De plus, les textes révèlent des structures, des hiérarchies, des protocoles ainsi qu'une terminologie qui ont de multiples points communs avec la documentation contenue dans l'archive des fortifications datant des premières décennies de l'empire.

DES ÉCOLES DE SCRIBES

Par ailleurs, le ton formel des lettres, la manière particulière de plier les documents et de les sceller, ainsi que certaines spécificités de l'araméen employé par les scribes de Bactriane, permettent de rattacher cet ensemble à un groupe de documents provenant de l'autre côté de l'empire: la correspondance en araméen d'Arshâma, satrape d'Égypte pendant la deuxième moitié du V^e siècle avant notre ère. Ce conformisme, ou «signature impériale», suggère l'existence d'écoles de scribes centralisées ainsi que l'utilisation consciente de certains modèles administratifs. C'est le cas au

moins dans les satrapies orientales, où le système institutionnel de Persépolis aurait été utilisé comme modèle. Dans ce contexte nous pouvons parler de «paradigme impérial».

Terminons ce bref survol de l'archive des fortifications avec le cas de l'Arachosie achéménide, au nord de la Gédrosie, dans le Sud de l'actuel Afghanistan. L'utilisation de l'araméen dans cette satrapie est bien établie par un grand nombre d'objets extraits des fouilles du Trésor à Persépolis, dont beaucoup sont en une pierre dure verte trouvée en Afghanistan, peut-être du jaspe (voir la photo page 30). La plupart de ces objets portent des formules en araméen inscrites à l'encre. L'analyse de ces textes met en évidence un réseau de centres de production fortifiés entre les différentes satrapies à travers l'empire, chacun doté d'un préfet ou gouverneur local ainsi qu'un sous-trésorier.

Tous ces personnages étaient placés sous l'autorité du «trésorier d'Arachosie», principal responsable de la production d'objets façonnés en pierre locale ainsi que de leur exportation vers le cœur de l'empire, dans le cadre du paiement tributaire dû par la satrapie de l'Arachosie.



Sur cette carte du XIX^e siècle, on distingue les satrapies occidentales achéménides qu'Alexandre a traversées à son retour d'Inde.



Une tablette des archives de Persépolis ? Non, ce fragment en a bien toutes les caractéristiques, mais il a été trouvé en Afghanistan, dans ce qui était pour les Achéménides l'Arachosie. C'est le signe d'un empire étendu mais unifié, où la structure administrative de Persépolis servait de modèle ailleurs.

Le transport de tributs comparables depuis d'autres satrapies est documenté dans l'archive des fortifications, indiquant une fois de plus un réseau impérial reliant les systèmes administratifs locaux au siège central. Or au niveau local, la configuration de ces différentes structures suit un modèle analogue : la hiérarchie des ateliers régionaux est presque exactement parallèle au réseau des trésors impériaux, comme ils sont appelés (en réalité des ateliers), au sein de l'économie de Persépolis, dirigé par un « trésorier central de la Perside ».

Le témoignage en araméen provenant de l'Arachosie achéménide n'est qu'une partie d'un dossier bien plus important. L'archive des fortifications comprend près de soixante textes concernant les déplacements depuis et vers cette satrapie. Les documents montrent, à l'instar des textes en araméen, que la satrapie comptait plusieurs sous-divisions administratives. Le satrape à l'époque de Darius I^{er}, Bakabadush, exerçait une autorité suprême dans cette partie de l'empire, ce qui suggère l'existence de hiérarchies interrégionales. Les messagers du courrier express, les inspecteurs et les assesseurs de la capacité des forces de travail, ainsi que les groupes d'ouvriers salariés et les artisans individuels, voyageaient tous entre l'Arachosie et le centre de l'empire. Ces divers aspects suggèrent l'existence de structures institutionnelles multiples et intriquées au sein même de la satrapie.

Sur le site connu sous le nom de Vieux Kandahâr, le siège de l'Arachosie achéménide, les Perses ont construit une haute citadelle pour représenter le pouvoir royal et servir de base militaire, politique et administrative. À cet endroit, sous les murailles de la forteresse, les archéologues ont trouvé deux fragments de tablettes, porteurs d'inscriptions en cunéiforme élamite. L'un de ces deux documents a été récemment redécouvert dans les réserves du Musée national d'Afghanistan dont on connaît le triste sort.

Malgré sa petite taille, les retombées scientifiques de ce fragment sont vastes (voir la figure ci-contre). De fait, le format de la tablette, la graphie cunéiforme ainsi que les quelques termes administratifs conservés correspondent exactement aux textes de l'archive des fortifications. Si ce morceau de tablette n'avait pas été extrait des fouilles du Vieux Kandahâr, il aurait probablement été considéré comme provenant de Persépolis. L'unité de l'empire est manifeste !

Pris ensemble, les témoignages araméens, élamites et autres concernant l'Arachosie achéménide indiquent un contexte institutionnel local et un schéma administratif qu'un voyageur venant de la Perside aurait reconnu sans peine. De même qu'à Persépolis, cette infrastructure régionale utilisait l'élamite et l'araméen comme langues administratives. Elle gérait la production, le traitement et la gestion des denrées de base et semble avoir disposé de ses propres groupes d'ouvriers salariés, une classe sociale pilier de l'économie institutionnelle au cœur de l'empire. Aussi, les témoignages à notre disposition suggèrent l'existence d'ateliers locaux, d'entrepôts et d'autres éléments d'un réseau soigneusement configuré. Le cas de l'Arachosie est un exemple parfait du paradigme impérial.

LE SECRET D'ALEXANDRE

Les structures administratives des différentes régions de l'Empire achéménide que nous avons décrites permettent de mieux concevoir le monde où est entré Alexandre. Plus encore, ils éclairent une des énigmes les plus tenaces de l'histoire achéménide, à savoir pourquoi le Macédonien a pu vaincre si rapidement et avec tant de succès un empire mondial qui avait existé de façon relativement stable pendant plus de deux siècles.

Plutarque rapporte une histoire qui décrit le jeune Alexandre interrogeant les ambassadeurs perses arrivés à la cour de son père sur la longueur de leurs routes et sur leur voyage à l'intérieur des terres. Bien qu'anecdotique, le passage révèle un point important et qui a été relevé dans plusieurs publications de Pierre Briant. Dans son *Histoire de l'Empire Perse*, l'historien affirme ainsi : « On pourrait donc dire que, pour avoir quelques chances de succès, les ennemis du Grand roi doivent s'approprié l'espace stratégique achéménide ou, en d'autres termes, reprendre à leur profit les mesures logistiques que le pouvoir perse a mises en place pour assurer sa pérennité. »

En effet, le flux constant de nouveaux éléments qui découlent de l'archive des fortifications de Persépolis, ainsi que d'autres sources primaires, souligne de plus en plus clairement la pertinence de cette conclusion paradoxale : pour conquérir l'Empire achéménide, Alexandre avait besoin de l'Empire achéménide. ■

BIBLIOGRAPHIE

W. HENKELMAN, *Imperial Signature and Imperial Paradigm Achaemenid administrative structure and system across and beyond the Iranian plateau*, in B. JACOBS, W. HENKELMAN & M. STOLPER (éd.), *Administration in the Achaemenid Empire – Tracing the Imperial Signature*, *Classica et Orientalia* 17, pp. 45-256, 2017.

P. BRIANT, *The Empire of Darius III in perspective*, in W. HECKEL et L. TRITTLE (éd.), *Alexander the Great: A new history*, pp. 141-70, Wiley-Blackwell, 2009.

A. KUHRT, *The Persian Empire: A corpus of sources from the Achaemenid period*, 2 vol., Routledge, 2007.

CAROLINE HUGUENOT



La Macédoine racontée par ses tombes

Les sépultures macédoniennes, à partir du règne de Philippe II, montrent un royaume bien plus évolué et prospère qu'on ne l'imaginait auparavant.

À quoi ressemble la Macédoine avant Philippe II, le père d'Alexandre ?

Caroline Huguenot : Philippe II (382-336 avant notre ère) est issu de la dynastie des Téménides, qui régnait sur la Macédoine depuis la fin du VIII^e siècle. Il s'agissait d'une terre grecque, plutôt riche grâce notamment aux gisements d'or et d'argent du Pangée, un massif montagneux de Macédoine orientale. On y parlait un dialecte grec et elle battait sa propre monnaie depuis le dernier quart du VI^e siècle.

Sa population était depuis longtemps en contact avec la Grèce du Sud, mais déjà très exposée à d'autres influences, notamment d'Asie Mineure et de Perse, qui ont favorisé l'existence de structures sociales et politiques que l'on ne retrouvait pas dans le reste de la Grèce. Les recherches archéologiques récentes ont montré à quel point ce royaume était florissant, bien plus que ne le laissaient

BIO EXPRESS

1974
Naissance
à Lausanne (Suisse)

2005
Doctorat
à l'université
de Lausanne.

DE 2006 À 2011
enseigne aux
universités de
Montpellier,
Toulouse, à l'École
du Louvre ainsi qu'à
l'université libre
de Berlin.

2013
Chercheuse
à l'Institut
archéologique
allemand.

AUJOURD'HUI
Rattachée
à l'université
Humboldt de Berlin.

supposer les sources littéraires, comme en témoigne le développement urbain de certaines cités. Le domaine artistique le montre également, par exemple à travers des sculptures de tradition grecque, mais influencées par l'art ionien venu de la côte égéenne de l'actuelle Turquie.

Néanmoins, peu avant l'avènement de Philippe II en 359, la Macédoine a connu une série de luttes intestines et de menaces d'invasions, sans oublier les velléités athéniennes pour le contrôle du Nord de la Grèce. Ces événements l'avaient passablement affaiblie.

Quels changements apparaissent à partir des règnes de Philippe II et de son fils Alexandre ?

Caroline Huguenot : À partir de l'accession au pouvoir de Philippe II, la Macédoine se transforme progressivement en un empire, dont les frontières atteindront sous le règne de son fils Alexandre le Grand (336-323) les limites de l'Occident

et de l'Orient connu alors. Philippe II est parvenu à unifier le pays, à travers la mise en place d'un certain nombre de réformes, d'abord militaires, puis politiques et économiques. Ces transformations lui ont permis de conquérir l'ensemble de la Macédoine d'abord, puis d'étendre son territoire jusqu'à l'Hellespont (de part et d'autre du détroit des Dardanelles) et d'intervenir ensuite en Grèce septentrionale, dont il devint rapidement le maître.

Surtout, il a fait prendre conscience de l'importance d'une paix générale entre les Grecs, afin de contrer les ambitions perses et de servir un but commun, la conquête de l'Orient, qui sera en réalité menée par son fils, grâce à un appareil militaire puissant désormais rodé qui emmènera ce dernier jusqu'à l'Indus. La Macédoine entre ainsi dans une nouvelle ère qui lui donnera un rayonnement exceptionnel perceptible de l'Adriatique jusqu'en Asie centrale.

Quelles traces révèlent ce rayonnement exceptionnel ?

Caroline Huguenot : Des traces sont perceptibles dans de nombreux domaines artistiques, en premier lieu dans les arts mineurs qui voyagent facilement, tels la vaisselle en métal ou en terre cuite, mais aussi les bijoux. Ce sont avant tout les produits de luxe caractéristiques de cette civilisation fastueuse, et donc des symboles de prestige, qui sont appréciés par les élites des régions périphériques. L'institution du banquet, très répandue, a largement favorisé la circulation de la vaisselle destinée à la conservation et à la consommation du vin.

L'armée macédonienne constitue également un important « vecteur » culturel, par exemple à travers la construction sur des lieux de garnisons, d'édifices militaires, funéraires ou domestiques présentant des caractéristiques typiquement macédoniennes. On pense surtout aux tombes à chambre monumentales, dites macédoniennes, mais aussi à l'habitat privé, dont le décor du sol s'enrichit de splendides mosaïques à galets, par exemple.

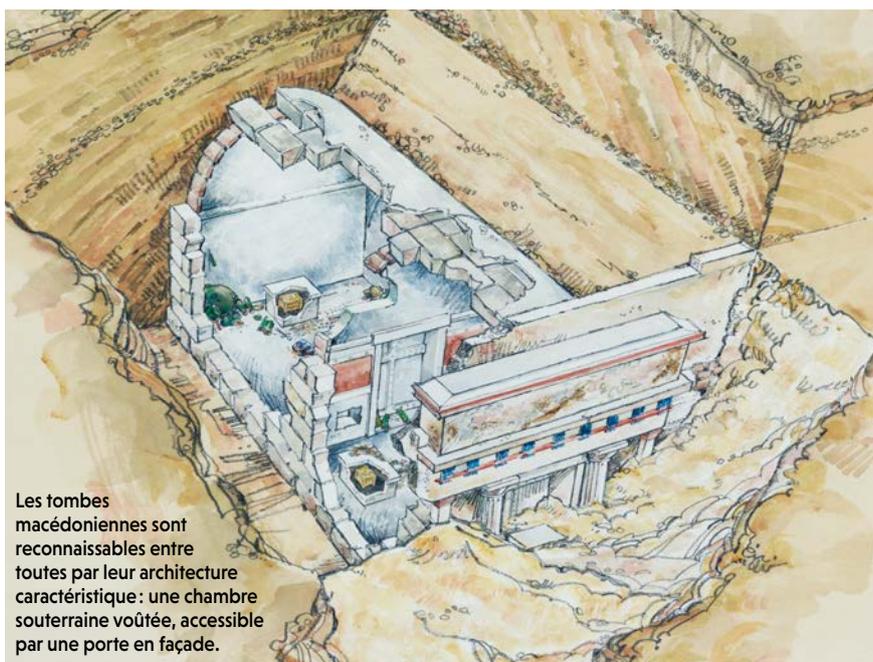
L'influence macédonienne s'est aussi ressentie à travers la diffusion d'un certain idéal classique, transmis par la littérature et la philosophie, dans lequel les armées d'Alexandre ont également joué un rôle. En effet, loin de n'être que de simples exploits de conquêtes militaires, les expéditions d'Alexandre constituaient de véritables missions d'exploration scientifique, chargées de rapporter toutes sortes de phénomènes naturels, et comprenaient donc bon nombre de savants

de tous ordres, hommes de lettres, historiens, géographes, mais aussi des représentants des sciences exactes. Ces savants ont certainement participé au rayonnement de la culture grecque jusqu'aux confins du monde connu.

Cependant, le rayonnement exceptionnel de la Macédoine a laissé des traces dont l'importance dépasse le cadre purement culturel et revêt une portée mondiale : à travers ses expéditions, Alexandre a cherché à construire un empire multinational

Nord pour l'époque classique tardive ou le début de l'époque hellénistique, soit de la deuxième moitié du IV^e siècle jusqu'au début du III^e siècle avant notre ère.

S'étendant sur 12 500 mètres carrés, il faisait partie d'un même programme architectural que le théâtre, qui le jouxte au nord, et le sanctuaire dédié à Eukleia (la divinité de la gloire et de la bonne réputation), un peu plus bas. Érigé sur une sorte de terrasse belvédère artificielle, le palais royal d'Aigai se compose de deux



Les tombes macédoniennes sont reconnaissables entre toutes par leur architecture caractéristique : une chambre souterraine voûtée, accessible par une porte en façade.

aux dimensions du monde connu, fusionnant en quelque sorte l'Orient et l'Occident. Cet empire s'est disloqué à sa mort, mais la Macédoine n'en a pas moins connu un siècle d'or par la suite, tout comme le reste de la Grèce. L'expansion de la civilisation grecque dans les royaumes conquis par Alexandre ouvre une ère nouvelle, dont héritera l'empire romain à travers l'annexion de ces royaumes. Ainsi, l'impact de la Macédoine hellénistique se ressent jusqu'aux confins de l'empire romain.

Que nous disent les découvertes archéologiques dans les palais, tels ceux de Vergina et de Pella ?

Caroline Huguenot : L'architecture des palais de Macédoine est encore peu connue. Les données lacunaires dont on dispose ne permettent pas d'établir une chronologie absolue. Le palais royal d'Aigai (le nom actuel de l'ancienne Vergina), l'ancienne capitale du royaume de Macédoine, constitue l'édifice le plus monumental de Grèce du

grandes cours encadrées de portiques à colonnade (des péristyles) et de diverses pièces, dont plusieurs servaient indubitablement à des réceptions du type banquet. La façade se présentait comme un portique à deux étages.

Si le palais de Vergina est souvent considéré comme un « palais d'été », servant surtout aux fêtes et aux célébrations saisonnières, celui de Pella, promue capitale de Macédoine depuis Archélaos, roi de 413 à 399, faisait lui office de siège de l'autorité royale. Composé de cinq corps de bâtiments, partiellement construits en terrasses et consistant ici aussi en une cour centrale à péristyle, il jouissait lui aussi d'un emplacement exceptionnel.

Les tombes sont-elles plus riches d'enseignement ?

Caroline Huguenot : Assurément, le domaine funéraire est celui qui révèle le mieux la vitalité et la richesse de la création macédonienne et l'intensité des relations >

► avec les peuples en contact avec cet empire, les offrandes funéraires témoignent en effet de diverses influences culturelles.

Nombre de tombes non pillées offrent un aperçu des rites funéraires de cette population et de son aisance matérielle, en particulier entre le milieu du IV^e siècle et le début du III^e siècle. Mais cela vaut aussi pour l'époque archaïque, surtout pour le VI^e siècle, comme en attestent les découvertes des nécropoles de Sindos et de Vergina, entre autres: elles recélaient de nombreux bijoux et parures en or ainsi que de la luxueuse vaisselle en métal.

L'une des innovations les plus marquantes, qui remonte vraisemblablement au règne de Philippe II, réside dans la création d'un type de tombe dit macédonien qui consiste en une chambre souterraine voûtée, accessible par une porte en façade (voir la figure page précédente). C'est sans doute dans une tombe de ce type que fut enseveli Philippe II, et plus précisément, selon l'archéologue grec Manólis Andrónikos, dans l'une des deux tombes non pillées qu'il a eu la chance de mettre au jour à Vergina en 1977.

Il s'agit là d'une découverte exceptionnelle qui a donné un élan considérable aux recherches archéologiques en Macédoine. Depuis, d'autres tombes de ce type ont été découvertes, dont quelques-unes également non pillées. Ce n'est pas le cas de celle récemment découverte à Amphipolis, qui n'en demeure pas moins spectaculaire.

En quoi se distinguent plus précisément les tombes macédoniennes ?

Caroline Huguenot : Les tombes macédoniennes ont ceci de particulier qu'étant souterraines, ou protégées par un monticule de terre, un tumulus, elles ont bénéficié d'une certaine protection vis-à-vis des pilliers. Par ailleurs, leur système de couverture, une voûte en berceau composée de voussoirs tenant en place selon un système dynamique – une innovation pour l'époque –, a permis à ces tombeaux de résister à la pression des terres.

D'ordinaire, nous avons affaire à des ruines, mais dans le cas des tombes macédoniennes, tout est souvent encore intact, du moins du point de vue architectural. Il a été ainsi plus facile d'interpréter correctement la fonction et la signification de ces édifices. En effet, au-delà de la question des destinataires des deux tombeaux non pillés de Vergina, il demeure indéniable que ce type de caveau, souvent familial, était destiné aux membres de la

famille royale et de l'élite macédonienne. Les rares témoignages écrits le suggèrent, et le luxe extrême dont témoignent certains tombeaux le confirme. Comportant souvent un décor peint, en façade et sur les parois internes, qui constitue un précieux témoignage de la grande peinture de l'époque, jusque-là inconnue, elles renfermaient de véritables trésors destinés à accompagner les défunts dans leur vie dans l'au-delà: mobilier incrusté de verre, d'ivoire et de pierres précieuses, vases en bronze, en argent, en or, bijoux rehaussés de pierres précieuses et dont le travail relève d'une finesse exquise, armes et parures militaires, monnaies, figurines et vaisselle en terre cuite, étoffes luxueuses, aliments et boissons...

Ces richissimes offrandes rendent compte de l'opulence qui fait suite aux

pour de longues périodes, de sorte que l'élite de ces garnisons devait s'y être installée de façon définitive.

Que nous apprennent ces tombeaux sur les dirigeants et l'élite ? Et sur la Macédoine en général ?

Caroline Huguenot : Un concept ou un modèle initial de tombeau devait vraisemblablement exister, sans doute sous la forme d'un plan, élaboré par l'élite royale macédonienne et qui lui était donc réservé. Le soin apporté à ces tombeaux, ainsi que les rites dont ils témoignent, révèlent l'importance des funérailles et de la sépulture sur le plan social. Tous les gestes et objets accompagnant la mort d'un souverain ou des membres de la famille royale pouvaient être exploités dans un but de propagande, destinés à véhiculer

« Les riches offrandes funéraires illustrent l'opulence qui fait suite aux conquêtes d'Alexandre »

conquêtes d'Alexandre, dont une partie provient de la solde de soldats, de récompenses ou de butins rapportés par des militaires de retour au pays.

Où trouve-t-on ces tombes ?

Caroline Huguenot : Elles sont principalement situées dans le cœur du royaume de Macédoine, c'est-à-dire en Basse Macédoine, dans les régions de la Piérie à la Mygdonie, où plus d'une centaine ont été mises au jour. On en trouve à ce jour la plus grande concentration dans les nécropoles de Vergina (11 tombeaux), d'Amphipolis (12), de Lefkadia (7), de Thessalonique (6), de Dion (6) et de Pella (5). Cependant, on en rencontre aussi quelques exemplaires en Grèce centrale et méridionale, et bien au-delà, vers le nord et les Balkans, ainsi que vers l'est, en Asie Mineure.

En fait, leur diffusion semble suivre les traces de l'expansion politique du royaume macédonien. Hors de la Grèce du Nord, elles se rencontrent essentiellement sur des sites où étaient installées des garnisons macédoniennes, souvent

pour véhiculer une certaine image du défunt et de la classe sociale qu'il représentait.

La construction de bûchers monumentaux, l'organisation de funérailles spectaculaires ainsi que l'étalage de richesse ne devaient pas manquer de frapper les esprits, diffusant ainsi une image de grandeur et de prestige destinée à impressionner le plus grand nombre, et tout cela devait clairement revêtir un aspect politique en terres «étrangères». N'oublions pas que si ces tombeaux étaient souterrains, ils sont pour la plupart restés accessibles pendant un certain temps, du moins jusqu'à leur façade, parfois richement peinte et décorée.

Qu'a-t-on en particulier découvert dans les deux célèbres tombes non pillées de Vergina ?

Caroline Huguenot : Ces tombes découvertes sous le grand tumulus de Vergina étaient bien préservées. Notamment leur architecture, leur décor peint et leur contenu étaient intacts. On peut donc imaginer l'émotion ressentie par les archéologues au

moment de la découverte de la grande façade, ornée d'une frise peinte aux couleurs vives représentant une scène de chasse royale, au sein d'un paysage montagneux. On y distingue dix chasseurs, s'attaquant à quatre animaux (un lion, un sanglier, un ours et un cerf). Les deux cavaliers centraux, peut-être Philippe II et Alexandre, s'apprentent à porter un coup fatal à un lion, gibier royal par excellence.

Cette scène, sans aucun doute l'œuvre d'un peintre renommé, illustre la bravoure de la dynastie royale. Mais la découverte ne s'arrête pas là, puisque à peine ouverte la porte d'entrée en marbre du tombeau, on pénètre dans une «caverne d'Ali-Baba» : dans le vestibule, se trouvait un coffret en or contenant les restes osseux d'une femme, et dans la chambre, un autre coffret contenant les cendres d'un homme (voir la photo ci-contre). Les archéologues ont aussi mis au jour de nombreux bijoux et objets précieux en métal, des armes (casque, épée, cuirasse...), de la vaisselle en argent et en bronze, mais aussi en albâtre et en terre cuite, des couronnes de feuilles en or, un diadème, des figurines d'ivoire... Ces trésors accompagnaient les défunts dans l'au-delà.

L'autre tombe, dite du Prince, renfermait une hydrie (vase à verser) en argent ornée d'une couronne en or et contenant les restes d'un jeune homme, ainsi que des armes et de la vaisselle d'argent en grand nombre. Ses parois intérieures étaient décorées d'une frise peinte représentant une course de chars très bien conservée.

Dans une autre tombe, on a même trouvé du mobilier de style achéménide ?

Caroline Huguenot : Cette fois, il s'agit d'une tombe découverte en Grèce centrale, à Éréttrie, sur l'île d'Eubée. Le site abritait au moins cinq tombes de ce type. Une garnison macédonienne y a certainement séjourné, contrôlant à plusieurs reprises cette cité entre le dernier tiers du IV^e siècle et 250-225. Des membres de cette garnison, sans doute de hauts officiers originaires de Macédoine, ont été ensevelis dans ces caveaux, parfois avec des membres de leur famille.

Et en effet, l'un de ces tombeaux comprenait des lits en marbre sculpté, une rareté en Grèce centrale. Ces meubles trahissent une influence de l'art achéménide. La création de tels meubles correspondrait à une commande macédonienne, sans doute émise par un ou plusieurs individus bien au fait du caractère perse de ce type de lit, et cherchant peut-être à témoigner



Dans la tombe que l'on suppose être celle de Philippe II, à Vergina, les archéologues ont découvert un larnax (un coffret funéraire renfermant des cendres ou des restes).

de leur participation aux campagnes orientales d'Alexandre, ou tout au moins de leur affinité avec l'élite gouvernante macédonienne et ses préférences stylistiques.

Qu'en est-il de la tombe récemment découverte à Amphipolis ?

Caroline Huguenot : Cette trouvaille spectaculaire date de 2012. Bien que pillée, elle est comparable aux deux tombes de Vergina que l'on a décrites. Elle s'en distingue toutefois par de plus grandes dimensions ainsi que par son plan, une série de trois pièces en enfilade. Dissimulée sous un gigantesque tumulus entouré d'une enceinte d'environ 500 mètres de circonférence, elle comporte, en bas d'un escalier en marbre, une façade peinte surmontée de deux sphinx sculptés.

Deux caryatides (statues de femme tenant lieu de colonne ou de pilastre) sculptées encadrent l'entrée menant à la deuxième pièce, dont le sol est orné d'une mosaïque à galets multicolores représentant le dieu Hermès accompagnant un char tiré par deux chevaux et conduit par Hadès, le dieu des Enfers, qui emmène Perséphone dans son royaume.

Dans la troisième salle, dont les murs sont couverts de placages en marbre, on a découvert les restes humains d'un personnage sans aucun doute très important lié à la famille royale. Héphaestion, Cassandre, Antigone, Olympias Néarque, Roxane ? On l'ignore, mais ce n'est pas Alexandre le Grand...■

**PROPOS RECUEILLIS
PAR LOÏC MANGIN**

BIBLIOGRAPHIE

C. HUGUENOT, *L'architecture funéraire macédonienne, Dossiers d'archéologie*, vol. 342, pp. 40-47, 2010.

Heracles to Alexander the Great. Treasures from the Royal Capital of Macedon, a Hellenic Kingdom in the Age of Democracy, catalogue d'exposition à l'Ashmolean Museum, Oxford, 2011.

C. HUGUENOT, *La Tombe aux Érotés et la Tombe d'Amarnthos*, Eretria 19, Gollion, 2008.



Alexandre le Grand mène son armée à l'assaut de l'Empire achéménide.



LA GESTE ALEXANDRINE REVISITÉE

Plutarque, Arrien, Xénophon, Quinte-Curce...
Qu'ils soient Romains ou Grecs, beaucoup d'auteurs de l'Antiquité ont entrepris de raconter l'épopée d'Alexandre le Grand. Mais ils s'y sont pris très tard, souvent plusieurs siècles après les faits, et ont sans doute succombé à un travers répandu : le vainqueur est forcément exceptionnel et son parcours exemplaire. Heureusement, les traces archéologiques et les textes inscrits dans les tablettes en argile restaurent un équilibre et rétablissent un minimum de vérité. De nombreux épisodes de la vie du Macédonien, y compris sa mort, sont alors à réécrire.

LE SIÈGE DE TYR

l'impossibilité d'une île

Tyr, cité phénicienne, était une île jusqu'à ce qu'Alexandre la relie au continent pour mieux la conquérir. Récit d'une disparition.

S

andy à l'est de l'Australie, Juan de Lisboa au sud de la Réunion, Bermeja au large du Mexique, Tuanaki dans le Pacifique... Toutes ces îles ont en commun d'avoir été rayées de la carte pour des raisons diverses. Il en est une autre qui est souvent oubliée dans cette liste: il s'agit de Tyr, une ville-île phénicienne qui a disparu au IV^e siècle avant notre ère. Cataclysme? Éruption volcanique? Non, Alexandre le Grand.

À l'occasion du siège de la cité, le Macédonien, en surhomme qui soumet les éléments à sa volonté, relie l'île de Tyr à la terre ferme par un môle ou une jetée, exploit que glorifient les auteurs anciens et qui constitue le cœur de l'affrontement. Les sept mois du siège de Tyr par Alexandre le Grand, en 332 avant notre ère, sont considérés comme l'un des grands événements de l'histoire militaire de l'Antiquité, un affrontement spectaculaire >



L'ESSENTIEL

● La cité phénicienne de Tyr refuse de se soumettre à Alexandre le Grand. Commence alors un long siège éprouvant pour les deux camps.

● Ils rivalisent d'inventivité pour parvenir à leurs fins, Alexandre allant jusqu'à construire une jetée reliant l'île qu'occupe Tyr au continent.

● Outre le rattachement au continent, Tyr a connu d'autres bouleversements : la cité s'est affaissée et sa longueur a été réduite de 60 % !

● Après la mort d'Alexandre, Tyr a été ballottée entre Antigonides, Lagides et Séleucides avant de tomber aux mains des Romains qui ont investi la jetée d'Alexandre.

L'AUTEUR



PIERRE-LOUIS GATIER
directeur de recherche CNRS à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, à Lyon, dirige la Mission archéologique de Tyr



Tyr (ici une interprétation d'artiste, car les remparts atteignaient partout le rivage) est restée une île jusqu'à ce qu'Alexandre le Grand arrive...

> marqué par des faits d'armes mémorables et par l'acharnement des deux parties. Connu essentiellement par les récits des historiens antiques (voir l'encadré ci-contre), il est depuis peu revivifié par les découvertes des archéologues.

La cité phénicienne de Tyr, l'actuelle Sour au sud du Liban, appartient à l'empire perse depuis que Cyrus, le fondateur de la dynastie achéménide, a conquis la région, au milieu du VI^e siècle avant notre ère. Tyr, dont le nom phénicien *Sr* signifie le « rocher », était construite sur une île que les Anciens situaient à quatre stades de la côte, soit environ 720 mètres.

Une agglomération secondaire nommée Palaetyr, c'est-à-dire la Vieille-Tyr, se trouvait sur le continent. De nombreux spécialistes l'ont placée sur la côte sud à Rachidiyeh, un site désormais recouvert par un camp palestinien, où des vestiges antiques avaient été repérés jadis. D'autres plaident pour Tell Machouk directement à l'est de la ville actuelle.

Depuis le passage d'Alexandre, l'île de Tyr a disparu, reliée à la côte par un isthme, et elle s'est métamorphosée au fil des siècles en une presqu'île aux contours assez différents. L'autre cité phénicienne érigée sur une île, Arados, l'actuelle Rouad sur la côte syrienne, a conservé son caractère insulaire parce qu'elle était plus éloignée de la terre ferme.

L'ORGUEIL DE TYR

À la fin de l'année 333 avant notre ère, Alexandre, après avoir battu Darius III dans la plaine d'Issos qui contrôle l'entrée nord de la Syrie, descend le long de la côte en direction de l'Égypte. Malgré la fuite de Darius vers Babylone, la flotte perse, composée essentiellement de navires et d'équipages des cités et des petits royaumes phéniciens et chypriotes sous la conduite de leurs rois, conserve la maîtrise des mers.

Cette armada pourrait constituer une grave menace sur les arrières de l'armée macédonienne en permettant à la Grèce de se soulever et en faisant obstacle aux objectifs égyptiens du conquérant. Aussi Alexandre cherche-t-il à neutraliser les capacités maritimes des villes côtières phéniciennes sujettes du Grand Roi perse. Parmi elles, Arados, Byblos et Sidon, rivale de Tyr, se soumettent rapidement. Mais Tyr résiste...

Les Tyriens, après avoir envoyé à la rencontre des Macédoniens une ambassade de notables, menée par le fils d'Azémilkos, leur roi parti en mer dans la flotte perse, interdisent à Alexandre de sacrifier dans le sanctuaire insulaire d'Héraclès. Melqart, le grand dieu de Tyr (voir la figure page ci-contre), est en effet assimilé depuis longtemps à Héraclès, l'ancêtre mythique de la dynastie macédonienne. Les Tyriens proposent certes en contrepartie d'accueillir Alexandre dans leur autre sanctuaire d'Héraclès, celui du continent, mais le premier refus est compris comme un soutien aux

Perses. La guerre est donc déclarée; le siège débute en février 332.

Tyr ne manque pas d'atouts, même si le IV^e siècle avant notre ère est une période de déclin relatif de son commerce et d'affaiblissement de ses liens avec ses colonies méditerranéennes. Du fait de son isolement et de la valeur de sa flotte, elle avait déjà résisté à plusieurs longs blocus dont elle a conservé le souvenir et qui se sont terminés par des compromis plus ou moins favorables. Le plus notable de ces sièges fut conduit par le souverain néobabylonien Nabuchodonosor II à la fin du VI^e siècle avant notre ère: il a duré treize ans...

Le plus souvent, les assiégeants occupent ou saccagent la Vieille-Tyr et l'arrière-pays en s'efforçant d'affamer et surtout d'assoiffer les Tyriens en empêchant les ravitaillements par bateau. Pour quel résultat? Peu probant, car des études récentes ont montré que les nombreux puits de l'île autorisaient un approvisionnement en eau douce à partir de la nappe phréatique.

Les remparts de Tyr sont décrits par les Anciens comme très élevés et larges, établis sur le rivage de façon à ne pas laisser le moyen d'en faire le tour à pied sec. L'île est bordée par une mer profonde, mais, là où les navires pourraient s'approcher facilement, des blocs de pierre jetés dans l'eau interdisent tout accès. De plus, la marine tyrienne constitue une force de premier ordre, avec environ 80 navires de guerre.

HISTORIOGRAPHIE D'UNE ÎLE

L'étude des sources de l'histoire d'Alexandre constitue un cas d'école de l'historiographie de l'Antiquité, puisque les écrits des compagnons d'Alexandre et de ses contemporains ont disparu et qu'on n'en trouve les échos que dans les textes d'auteurs grecs ou latins très postérieurs. Pour ce qui concerne le siège de Tyr, deux des trois historiens dits de la Vulgate, qui utilisent globalement les mêmes sources, Diodore de Sicile (milieu du I^{er} siècle avant notre ère) en grec et Quinte-Curce (I^{er} siècle) en latin, fournissent des

informations détaillées, alors que le troisième, Justin, s'intéresse assez peu à cet épisode.

Appartenant à une autre tradition, Arrien de Nicomédie (II^e siècle), auteur grec, dispose de sources souvent considérées comme plus précises et plus riches, tandis que Plutarque (II^e siècle) ne s'attarde guère sur le siège de Tyr. Par ailleurs, on ne dispose d'aucune source phénicienne ou perse sur cet événement. La parole des vaincus a disparu.

UN PEU DE GÉOGRAPHIE

Môle/jetée : Une construction humaine, de type mur ou chaussée, qui repose sur le fond de la mer.

Tombolo : Un cordon de sédiments qui s'installe et relie deux terres, souvent des îles. Il est parfois la conséquence des activités humaines.

Proto-tombolo : Une ébauche de tombolo qui se met en place sous la mer.

Isthme : Un territoire, plus solide et établi qu'un tombolo, reliant deux territoires.

Enfin, dernier avantage, Tyr compte sur l'aide de la flotte de Carthage, sa principale colonie africaine, que des ambassadeurs venus participer à une fête dans la cité-mère ont promise.

Face aux avantages maritimes certains de Tyr, Alexandre décide de relier l'île à la terre ferme par un môle ou une jetée. Pour ce faire, les Macédoniens coupent les arbres de la montagne libanaise, prennent les pierres de la Vieille-Tyr avec d'autres matériaux et ils avancent, en dépit des assauts destructeurs de la mer déchaînée et du vent du sud-ouest, l'Africus.

Les techniciens phéniciens sont réputés et l'on en rencontre dans les deux camps. Les Macédoniens disposent en outre des services de Diadès de Pella, concepteur de machines et ingénieur de grand talent. Face aux attaques venues des navires tyriens, deux tours mobiles en bois sont installées pour protéger les soldats et les milliers d'ouvriers réquisitionnés, mais elles sont bientôt incendiées.

Les insulaires envoient des troupes sur la côte pour interrompre le transport des pierres ainsi que des plongeurs pour saper la jetée ou couper les câbles des ancres des navires ennemis. Grâce à plusieurs machines, ils envoient

des projectiles inusités, notamment des perches hérissées de harpons et de faux ou bien des boucliers de bronze remplis de sable brûlant. Non moins ingénieuses et étonnantes, de grandes roues de pierre en mouvement servent aux Tyriens à briser les projectiles des catapultes. Des sacs d'algues amortissent les boulets, tandis que le rempart est renforcé par une seconde muraille et par des remblais, qui réunis ont une épaisseur de sept mètres! Les Macédoniens ne sont pas en reste. Ils utilisent des ponts volants pour passer sur les remparts et des navires couplés réunis par des passerelles pour porter hommes et machines.

Malgré toute cette inventivité déployée, le sort du conflit reste lié à l'état des forces navales. Au début, les Tyriens ont la supériorité numérique, mais Alexandre réunit une escadre composée de 190 à 230 navires, venus de Rhodes, de Cilicie, mais surtout de Chypre et des autres cités de Phénicie. Les affrontements en mer tournent à l'avantage des assaillants qui détruisent la flotte tyrienne et peuvent rapprocher leurs propres bateaux du rempart pour l'attaquer à coups de béliers et de projectiles.

À L'ASSAUT !

Après un premier assaut qui échoue, les Macédoniens en lancent un second, conduit avec bravoure et témérité par Alexandre en personne à l'été 332. Dans le secteur des *néoria* (les hangars des navires de guerre de Tyr), le roi entraîne ses soldats sur le rempart à partir d'une tour montée sur l'un de ses bateaux, tandis que d'un autre côté le reste de l'armée pénètre dans la ville par une brèche pratiquée par les béliers. L'entrée des deux ports, nord et sud, est forcée par les assaillants. Les auteurs gréco-romains soulignent le courage des défenseurs, mais rien n'y fait, la ville tombe.

La violence du vainqueur qui s'ensuit n'est pas dissimulée par les historiens antiques. Le roi ordonne de tuer tout le monde, à l'exception de ceux qui se réfugiaient dans les temples, et d'incendier les maisons. Six à sept mille Tyriens en âge de se battre sont massacrés dans l'assaut et deux mille autres crucifiés sur la plage. Auraient été épargnés le roi Azémilkos, avec les magistrats de Tyr et les délégués carthaginois réfugiés dans le sanctuaire d'Héraclès.

Le reste de la population encore présente, femmes et enfants, est vendu en esclavage, ce qui représente de treize mille à trente mille personnes, selon les auteurs, en comptant ou non les étrangers présents et les quinze mille Tyriens qui auraient été sauvés par les auxiliaires sidoniens d'Alexandre. Les Macédoniens n'auraient eu à déplorer que quatre cents morts selon Arrien, chiffre qui suscite le scepticisme.

Les restes précis de la jetée n'ont pas encore été identifiés. Ils ont disparu sous les sédiments que les courants et les vents ont accumulés >



Melqart, le grand dieu de Tyr, est assimilé depuis longtemps à Héraclès, l'ancêtre mythique de la dynastie macédonienne.

> autour d'elle après sa construction. Ainsi s'est constitué un isthme, ou tombolo, qui a transformé l'île de Tyr en une presqu'île solidement attachée au continent. Des géoarchéologues de l'université d'Aix-Marseille ont montré que la jetée construite par Alexandre s'était appuyée sur un tombolo naissant, une sorte de proto-tombolo qui s'était constitué naturellement à l'âge du fer et qui avait permis d'asseoir les fondations du môle. L'emplacement de la jetée, qui était essentiellement une chaussée, correspondrait à peu près à la route pavée romaine et protobyzantine qui, d'est en ouest, traverse la nécropole de cette période.

En effet, la large bande de terre gagnée sur la mer est demeurée hors les murs de la ville romaine. Elle a servi de lieu d'inhumation, en prolongeant vers l'ouest la nécropole phénicienne de l'âge du fer installée sur le continent qu'une mission archéologique de l'université Pompeu-Fabra de Barcelone a mise au jour récemment. Cet espace libre a aussi été mis à profit pour bâtir un aqueduc romain et d'autres bâtiments, comme une porte monumentale (*voir la photo page ci-contre*), un grand hippodrome et des bains, ainsi que des ateliers artisanaux, tout cela entre le I^{er} et le VII^e siècle. Cependant, on ignore tout de l'occupation de cet espace dans les trois siècles qui ont suivi le siège d'Alexandre.

LA FIN D'UNE ÎLE

Le bouleversement du paysage induit par la jetée s'est accompagné d'un autre phénomène étudié par les géoarchéologues, celui de la subsidence, c'est-à-dire l'affaissement long et progressif d'une partie de l'île, puis de la presqu'île, sous l'eau. La largeur de l'île, environ 750 mètres d'est en ouest avant d'être reliée au continent, n'a que peu diminué. En revanche, la longueur du nord au sud est passée de 2,5 kilomètres au moment de l'arrivée d'Alexandre à seulement un kilomètre aujourd'hui.

Précisons que les évolutions ne sont ni régulières ni constantes. L'étude des modifications de la ligne de rivage n'en est qu'à ses débuts. Ainsi, des fondations complexes appartenant à l'âge du fer et que l'on peut attribuer à un rempart phénicien ont été découvertes au sud-ouest de l'actuelle presqu'île, dans une zone désormais proche du rivage, mais en bordure d'un quartier antique aujourd'hui submergé. De même, au nord, l'actuel vieux port de Tyr, que les Anciens connaissaient sous le nom de port sidonien et dont un môle de l'âge du fer a été retrouvé sous les eaux, a été partiellement comblé au fil des siècles alors qu'il avait une superficie bien supérieure dans l'Antiquité.

Les récits des historiens antiques mentionnent un second port, le port égyptien, situé au sud, qui est décrit par Strabon, au début du I^{er} siècle, comme un port ouvert, mais qui était un port fermé par une barrière à l'époque du

siège, plus de trois siècles auparavant. Il semble que les *néoria* aient été situés dans ce port fermé, du moins jusqu'à la chute de Tyr en 332 avant notre ère. Quoi qu'il en soit, la zone submergée que les travaux pionniers de photographie aérienne et d'archéologie sous-marine conduits par le père jésuite Antoine Poidebard dans les années 1930 avaient reconnue comme le port égyptien est désormais considérée par les géoarchéologues comme un quartier construit, une sorte de polder. Les recherches continuent...

Le temple d'Héraclès-Melqart n'a pas plus été identifié, que ce soit lors des fouilles menées de 1946 à 1975 au sud de l'actuelle ville de Tyr par Maurice Chéhab, alors directeur général des Antiquités du Liban, ou celles conduites depuis par d'autres équipes. Un temple phénicien de dimensions moyennes, mis au jour avant 1975 puis récemment étudié par l'université américaine de Beyrouth, n'est vraisemblablement pas ce sanctuaire majeur de la ville ancienne depuis l'époque phénicienne jusqu'à la fin de l'époque romaine.

De même, on ne sait encore rien de l'Agénoreion, le sanctuaire d'Agénor, mythique fondateur de Tyr et père d'Europe et de Cadmos, où se sont regroupés les derniers résistants tyriens, ni du palais royal qui paraît avoir été proche du port sud. Néanmoins, et en dépit de l'omniprésence des vestiges plus récents, notamment romains, les recherches

PRÉSAGES ET JEUX DE MOTS

Pendant le siège, de nombreux présages aux interprétations contradictoires se manifestent dans les deux camps. Du sang prémonitoire s'écoule, soit chez les Tyriens, dans les forges qui fabriquent des armes, soit chez les Macédoniens, depuis les pains que consomme la troupe. Héraclès apparaît à Alexandre au cours de son sommeil et lui tend la main droite. Un autre des songes du roi, où il saisit un satyre (*satyros* en grec) qui fuit, est décrypté par ses devins : « Tyr sera tienne » (*sa Tyros*). Un Tyrien rêve qu'Apollon quitte la cité.

En conséquence, ses compatriotes attachent à l'autel d'Héraclès par une chaîne d'or une statue du dieu que les Carthaginois avaient offerte à la mère-patrie après l'avoir prise aux Grecs de Sicile. Les Tyriens l'appellent « Alexandriste », mais le roi la libéra après sa victoire et la renomma Apollon philalexandros (ami d'Alexandre). L'apparition d'un énorme cétacé entre le môle et l'île semble favorable à chacun des deux camps. Enfin, juste avant l'offensive finale, Alexandre manipule le présage d'un devin pour pouvoir déclencher l'attaque au jour qu'il a choisi.

de la Mission franco-libanaise de Tyr (2008-2017) ont commencé à préciser l'urbanisme monumental de ce secteur: elles ont notamment mis au jour les vestiges d'un grand bâtiment public d'époque phénicienne.

Signalons, pour l'anecdote, la découverte de quelques boulets de pierre près du rempart phénicien et celle, sans provenance précise, de balles de fronde en plomb inscrites au nom du dieu Melqart. Sans garantie, ces objets pourraient bien témoigner du siège de 332 avant notre ère.

DES LENDEMAINS DIFFICILES

Le siège s'achève à l'été 332 dans un grand bain de sang qui a marqué les esprits. Cependant Alexandre, fier de sa victoire, procède selon les usages aux honneurs funèbres pour ses morts et récompense les soldats valeureux. Il magnifie également Héraclès dans le sanctuaire insulaire qu'il a épargné. Il y offre des sacrifices et y dédie même une machine de guerre ainsi que le bateau sacré du dieu pris aux Tyriens. Il organise une procession de ses troupes en armes et une revue navale. Il donne également dans le sanctuaire des jeux gymniques à la manière grecque et une course aux flambeaux.

Un rare document contemporain de ces événements a été retrouvé à Amphipolis, en Macédoine: une épigramme gravée à la base d'une statue célèbre d'un soldat nommé Antigone, fils de Kallas. Ce compagnon d'Alexandre avait remporté dans ces jeux deux couronnes de vainqueur, à la course en armes et au stade. Dès 332 avant notre ère, un atelier monétaire, qui frappe des statères d'or aux types de la Victoire et d'Athéna, est ouvert à Tyr pour financer la suite de la guerre (*voir Une impériale monnaie d'échange, par J. Olivier, page 60*).

Selon des spécialistes, le roi Azémilkos avait été maintenu sur son trône par Alexandre après le siège. Cette hypothèse reste toutefois fragile, puisqu'elle est principalement fondée sur des monnaies qui comportent des lettres phéniciennes comprises comme la forme abrégée du nom du roi. Quoi qu'il en soit, on ne dispose pas d'information précise sur la survie de l'institution royale à Tyr après 332 avant notre ère.

Par ailleurs, la vaste zone au sud de la ville, qui a été fouillée de 1946 à 1975 puis de nouveau depuis 2008, est très pauvre en vestiges de l'époque hellénistique, ce qui pourrait montrer un abandon partiel du quartier, même si les importantes transformations de l'urbanisme aux siècles suivants ont pu occulter les restes de cette période.

Dès les lendemains du siège, la ville a certainement reçu une garnison macédonienne. Elle joua un important rôle militaire dans la période de guerres internes qui suivit la mort d'Alexandre en 323 avant notre ère, ce qui prouve que ses remparts ont été restaurés ou conservés.



Cette porte monumentale et d'autres bâtiments d'époques romaine et protobyzantine, ainsi qu'une nécropole, ont été construits sur la bande de terre créée à partir de la jetée d'Alexandre le Grand.

En 320 avant notre ère par exemple, le régent Perdicas en route vers l'Égypte confie son trésor à son gouverneur, un certain Archélaos. Un siège presque aussi célèbre que celui d'Alexandre est conduit par Antigone le Borgne qui, pendant quinze mois, de 315 à 314 avant notre ère, tente de prendre Tyr tenue par les troupes de son rival, Ptolémée, le futur roi d'Égypte.

TYR CONVOITÉE

Finalement, la faim fait tomber la ville, victime d'un blocus à l'ancienne très différent de l'assaut d'Alexandre, comme si la présence de la jetée n'avait pas grande importance. Après divers avatars, en 301 avant notre ère, Tyr est de nouveau aux mains d'un Antigonide, Démétrios Poliorkète, le fils d'Antigone le Borgne, et elle reste, avec Sidon, sa possession pendant de nombreuses années alors que tout le reste de la Phénicie est passé sous la domination des Ptolémées. Ce n'est qu'entre 297 et 288 avant notre ère que Tyr et Sidon changent de maître et sont intégrées dans les possessions ptolémaïques.

Tyr, qui n'a pas disparu malgré les destructions du siège d'Alexandre, paraît s'être relevée au cours du III^e siècle avant notre ère. La documentation montre que la ville n'a repris son ancienne importance qu'un peu plus tard, à l'époque séleucide, à partir du début du II^e siècle avant notre ère. Sidon, la grande rivale de toujours, a probablement bénéficié de cet effacement relatif en profitant des faveurs de la dynastie ptolémaïque. Tyr s'en sort moins bien dans un premier temps. ■

BIBLIOGRAPHIE

P.-L. GATIER, J. ALIQUOT et L. NORDIGUIAN (éds.), *Sources de l'histoire de Tyr. Textes de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Presses de l'USJ et Ifpo, 2011.

M. SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique*, Fayard, 2003.

N. MARRINER, *Géographie archéologique des ports antiques du Liban*, L'Harmattan, 2009.

N. CARAYON, *Les ports phéniciens du Liban. Milieux naturels, organisation spatiale et infrastructures*, *Archaeology and History in the Lebanon*, vol. 36-37, pp. 1-137, 2012-2013.

L'ESSENTIEL

● Les auteurs antiques font d'Alexandre le libérateur de l'Égypte. L'archéologie et l'épigraphie montrent que le tableau est plus contrasté.

● D'abord, les Perses n'étaient pas aussi violents et répressifs qu'on a bien voulu le croire. Alexandre s'est inscrit dans leur continuité, notamment dans son soutien aux cultes.

● L'expédition dans l'oasis de Siwa n'avait pas que des motivations religieuses. Il s'agissait également de prendre le contrôle des routes du Sahara.

● La stabilité de l'Égypte ne survécut pas à Alexandre. Après sa mort, le pays déchiré échut finalement aux mains de Ptolémée, fondateur des Lagides.

L'AUTEUR



DAMIEN AGUT est chargé de recherches au CNRS (ArScAn-HAROC) à l'université de Nanterre.

ÉGYPTE autopsie d'un malentendu

Les liens entre Alexandre et l'Égypte ne furent pas aussi idylliques que le laissent penser les auteurs antiques. C'est surtout le pragmatisme politique qui guida les pas du Macédonien.



H

asard du calendrier ou volonté de peser sur la campagne présidentielle américaine qui battait alors son plein, le film *Alexander* d'Oliver Stone parut sur les écrans quelques semaines avant le scrutin du 2 novembre 2004 qui offrit à Georges W. Bush un second mandat. Une partie de la presse accusa le réalisateur de *Platoon* d'avoir, à travers ce sujet, soutenu la troisième guerre du Golfe (2003-2011). Ulcéré par ces accusations, Oliver Stone répliqua en opposant la figure du conquérant à celle du président fraîchement réélu: «Là où Alexandre

passait, quoi qu'en disent ses détracteurs, il apportait la paix, il ne semait pas la discorde. Il allait toujours plus loin, ne se contentait pas d'exploiter...» Ces propos s'inscrivent dans le droit fil du courant historiographique qui, depuis l'Antiquité, fait d'Alexandre le Grand le libérateur des peuples opprimés. Dans *Alexander*, la scène d'entrée d'Alexandre à Babylone constitue l'une des plus parfaites illustrations cinématographiques de cette perception. Le conquérant serait ainsi venu délivrer les populations de l'Orient millénaire de la tyrannie des Perses achéménides (voir *Babylone, la légende fabuleuse*, par J. Monerie, page 52).

Oliver Stone aurait pu tout aussi bien mettre en images l'entrée d'Alexandre en Égypte. Cet épisode vient en effet conforter cette image positive du conquérant véhiculée par une partie des sources classiques. Alexandre entra en Égypte au printemps 332 avant notre ère, quelques mois après la bataille d'Issos et deux sièges



L'oracle d'Amon, dans l'oasis de Siwa, reçut la visite d'Alexandre le Grand en 332 avant notre ère. Pour quelles raisons ? Mystique ou politique ?

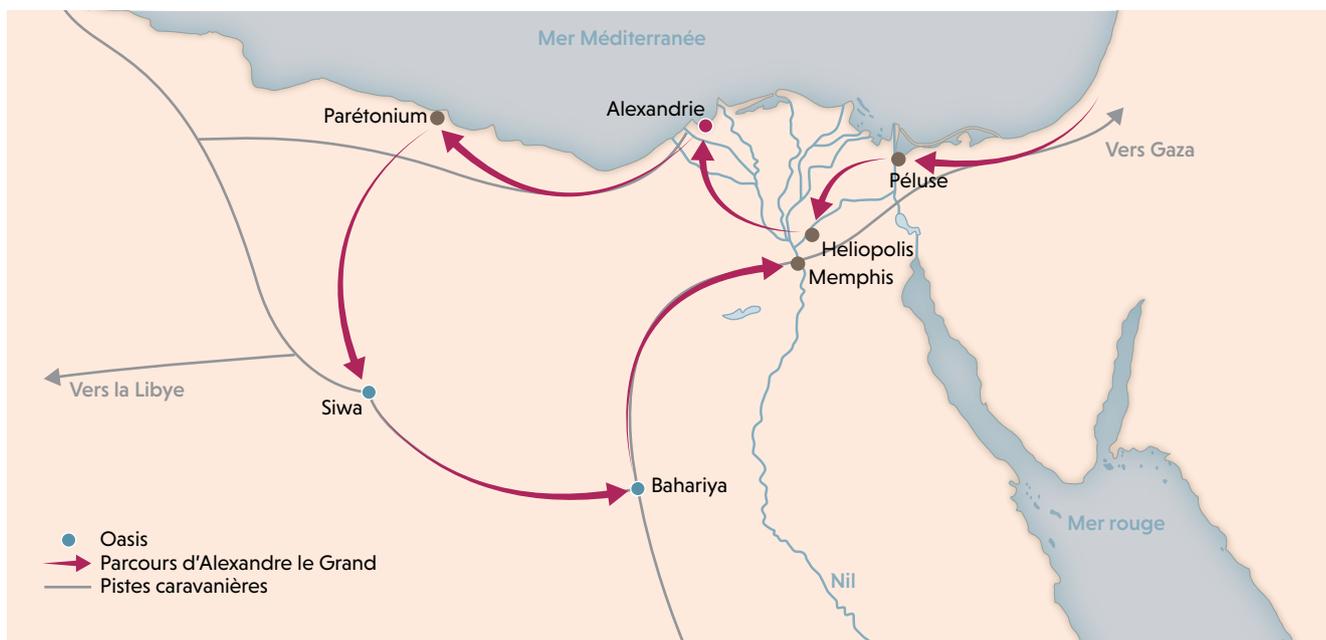
éprouvants, à Tyr et à Gaza, qui lui permirent de se rendre maître du Levant. Toute la Méditerranée orientale était conquise. Selon Quinte-Curce, un historien romain du 1^{er} siècle, Alexandre reçut en Égypte le meilleur accueil : « Les Égyptiens qui détestaient depuis longtemps les Perses en qui ils voyaient des maîtres cupides et despotiques avaient repris courage à la nouvelle de son arrivée... » Incapable de réprimer l'enthousiasme des Égyptiens, le chef de la garnison perse, Mazakès, aurait ainsi préféré rendre les armes et remettre à Alexandre le contenu du trésor accumulé par les Achéménides en Égypte. Les données archéologiques et épigraphiques découvertes en Égypte obligent à nuancer ce tableau manichéen. Elles révèlent également les véritables motivations du Macédonien...

D'abord, qu'en est-il réellement de l'image d'une domination perse fondamentalement répressive et violente que donne à voir le récit

de Quinte-Curce ? Dix ans plus tôt, en 343-342, après plusieurs tentatives manquées, l'armée perse conduite par Artaxerxès III Ochus parvint à défaire celle du pharaon Nectanébo II et à pénétrer dans la partie orientale du delta du Nil, contraignant le souverain égyptien à l'exil en Nubie. Après six décennies d'indépendance (les Perses avaient dominé l'Égypte de 526 à environ 400), l'Égypte revenait dans le giron achéménide.

LA LÉGENDE NOIRE S'ÉCLAIRCIT

Selon les auteurs classiques, cette seconde domination perse fut marquée par une série d'atrocités commises à l'encontre des populations égyptiennes. Selon Diodore de Sicile, Artaxerxès III aurait détruit plusieurs temples et extorqué de l'argent aux prêtres. Ce déchaînement de violence aurait connu son apogée avec la mise à mort par le Grand Roi perse d'un taureau Apis, animal sacré lié au culte de Ptah de Memphis. La seconde domination perse >



Alexandre le Grand a traversé l'Égypte pour se rendre à l'oasis de Siwa. Cette porte d'entrée orientale au réseau des grandes oasis du pays (avec Kharga, Farafra et Dakhla plus au sud, hors carte) était une zone stratégique à contrôler impérativement. La dimension religieuse de ce voyage n'était que secondaire.

> apparaît alors comme une période particulièrement cruelle de l'histoire égyptienne.

Ce n'est pas tout à fait le cas. La mort d'Artaxerxès III en 338 semble ainsi avoir été suivie par une période d'apaisement sous le règne de Darius III. Sur le plateau de Saqqarah, le nom de ce roi se trouve ainsi associé à des travaux d'agrandissement de la nécropole destinée à recevoir les momies des Mères de l'Apis, les vaches dont étaient issus les taureaux sacrés adorés à Memphis.

Alors qu'il occupait le trône impérial Darius III a même probablement financé la réalisation d'un grand sarcophage de pierre destinée à accueillir la momie d'un taureau Apis décédé. Ainsi, le court règne de ce Grand Roi sur l'Égypte, de 336 à 332, paraît bien avoir été marqué par un assouplissement de l'attitude du pouvoir perse à l'égard des temples égyptiens.

SOUTENIR LES CULTES... MAIS À MOINDRE COÛT

De ce point de vue, l'attitude de Darius III préfigure celle d'Alexandre, dont le nom est bien attesté sur des stèles et des sarcophages liés à l'inhumation d'animaux sacrés (voir la photo page ci-contre). À la lumière de ces données nouvelles, la rupture entre la brutalité supposée des Perses et la bienveillance des Macédoniens paraît soudain moins nette. C'est d'autant plus vrai qu'une analyse de la piété dont Alexandre fit preuve à l'égard des divinités égyptiennes montre que celle-ci était tout sauf désintéressée.

D'abord, et d'une façon générale, la générosité d'Alexandre et de ses successeurs envers les temples égyptiens était bien inférieure à celle dont firent montre Nectanébo II et ses prédécesseurs « indigènes ». Ainsi, la rareté des chantiers de construction ouverts dans les différents temples d'Égypte sous le règne des Macédoniens illustre la modestie des efforts des rois macédoniens en ce domaine.

Dans la plupart des cas, comme à Karnak, il s'agissait de travaux de restauration ne mobilisant des ressources en pierres et en main-d'œuvre que très limitées. Construire ou agrandir les temples égyptiens imposaient d'engager des sommes importantes pour ne toucher, au fond, que les prêtres attachés à ces édifices. C'est pourquoi les Macédoniens soutinrent si régulièrement les inhumations d'animaux sacrés. En effet, en fournissant, notamment, l'équipement funéraire requis, Alexandre et ses successeurs immédiats associèrent leurs noms à ces manifestations très populaires de la piété égyptienne sans que cela occasionnât des dépenses aussi importantes que la construction de nouveaux temples. D'un point de vue strictement politique, le soutien apporté aux cultes des animaux sacrés permit au pouvoir macédonien d'envoyer, à moindre coût, un message très favorable à de larges secteurs de la population égyptienne.

Les progrès récents de l'archéologie égyptienne éclairent également l'un des épisodes les plus intrigants du séjour d'Alexandre en Égypte. Au cœur de l'hiver 332, quelques mois après s'être rendu maître de Memphis, le conquérant

prit en effet la route du Sahara, s'enfonçant sur plus de 450 kilomètres dans les solitudes du désert occidental égyptien, jusqu'à atteindre la lointaine oasis de Siwa, aux portes de la Libye (voir la carte page ci-contre). Après deux jours de chevauchée sans encombre, les Macédoniens découvrirent le grand désert de sable: «Pas un arbre, pas une culture. L'eau que les chameaux transportaient dans des outres était épuisée, le sol aride et le sable chauffé à blanc ne donnaient pas une goutte d'eau», note Quinte-Curce. Par chance, l'eau d'un orage providentiel serait venue abreuver hommes et bêtes. Après trois jours de marche supplémentaire, un vol de corbeaux aurait ensuite guidé la caravane par les pistes, la conduisant jusqu'à Siwa.

LA GRANDE MÉHARÉE

Là, au milieu des sables, se dressait le temple du dieu Amon, que les Grecs assimilaient à Jupiter. Toujours selon Quinte-Curce, c'est pour consulter l'oracle local qu'Alexandre aurait accepté de s'aventurer aussi loin dans le Sahara. Si l'on en croit les auteurs classiques, ce serait dans la lointaine oasis que l'origine divine d'Alexandre aurait été proclamée pour la première fois: «Le plus âgé des prêtres du sanctuaire d'Amon appela Alexandre "fils",

affirmant que c'était Jupiter, son père, qui le reconnaissait comme tel», enjoignant les compagnons du roi de le vénérer désormais «comme un dieu».

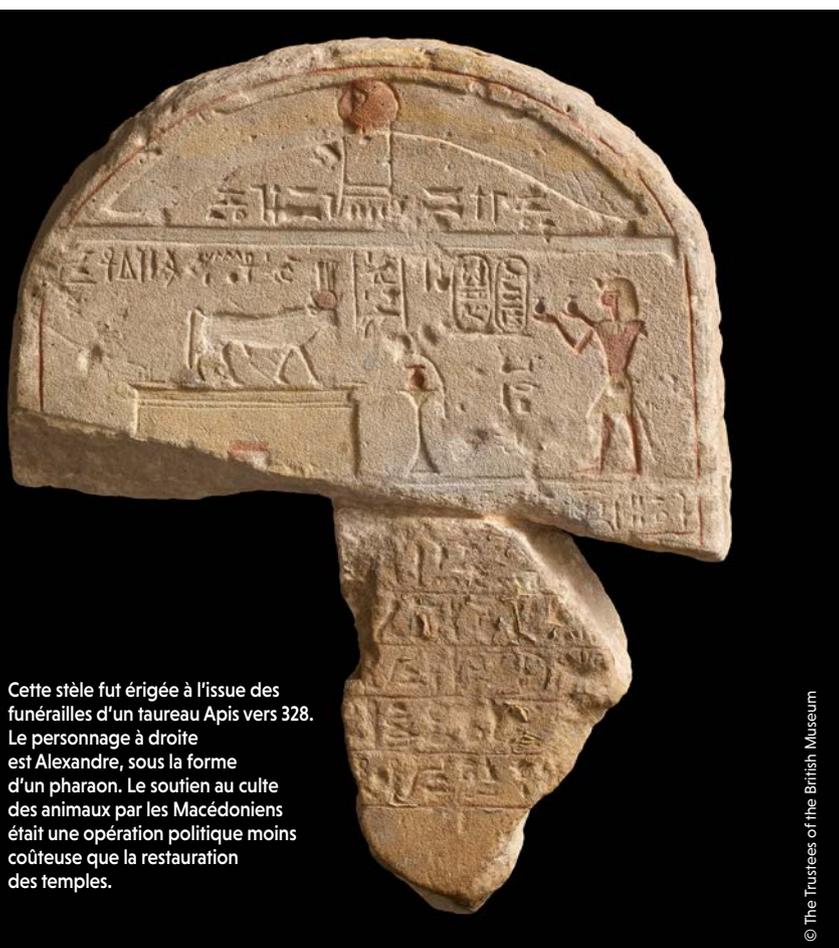
Pour la plus grande satisfaction du Macédonien, l'oracle d'Amon confirma, dans la foulée, qu'Alexandre serait un jour le maître du monde. Comme en son temps de nombreux compagnons d'Alexandre, l'historien Quinte-Curce flaira là une manœuvre politique: «Avec un peu de bon sens et d'esprit critique, on se serait aperçu que les réponses de l'oracle étaient combinées d'avance.» La version de Plutarque est moins machiavélique. Selon lui, la divinisation d'Alexandre à Siwa aurait découlé d'un lapsus commis par l'oracle: «Voulant le saluer en grec d'un terme affectueux, [l'oracle] avait appelé [Alexandre] "mon fils" (*paidion*), mais, dans sa prononciation barbare, il achoppa sur la dernière lettre et dit, en substituant à la lettre *n* un *s*: "fils de Zeus" (*paidios*)».

Quelle que soit la réalité de cet épisode, il est certain que les autorités religieuses de la lointaine oasis libyque reconnurent Alexandre comme leur maître. On peine cependant à croire qu'Alexandre ait quitté, pendant plusieurs semaines, la vallée du Nil et risqué sa vie et celle de ses hommes dans le Sahara, alors que tout restait à faire au cœur de l'Empire perse, dans le seul but d'obtenir une fragile divinisation accordée par l'oracle d'un temple éloigné de tout. Alors, qu'était-il parti faire... ou chercher?

UN VOYAGE SURTOUT POLITIQUE

Ici encore, l'archéologie apporte des réponses. En cette fin IV^e siècle avant notre ère, l'oasis de Siwa jouait en effet un rôle stratégique majeur au sein du désert occidental égyptien, une région prospère dont le rôle politique s'affirmait.

Située à la rencontre des mondes libyco-berbère et égyptien, Siwa constituait la porte orientale du réseau de pistes qui reliaient entre elles les grandes oasis du désert égyptien (voir la carte page ci-contre). Ces dernières étaient alors en plein essor, grâce à la production et à l'export vers la vallée des vins qui assurèrent leurs richesses jusqu'au IV^e siècle. Outre la viticulture, les oasiens développèrent d'autres productions bien adaptées aux demandes des habitants de la vallée du Nil. Les sources écrites comme les analyses archéobotaniques révèlent une culture intense du ricin dont l'huile était employée comme combustible dans les lampes, mais aussi comme base pour réaliser des produits cosmétiques destinés à colorer la peau et les cheveux. Plus tard, à l'époque hellénistique, ce seront les oliviers qui se multiplieront grâce à l'eau tirée des nappes phréatiques qui affleurent en de multiples points du désert occidental égyptien. >



Cette stèle fut érigée à l'issue des funérailles d'un taureau Apis vers 328. Le personnage à droite est Alexandre, sous la forme d'un pharaon. Le soutien au culte des animaux par les Macédoniens était une opération politique moins coûteuse que la restauration des temples.

> Ces produits à haute valeur ajoutée empruntaient un réseau de pistes que nous connaissons de mieux en mieux, telle la route dite des Quarante jours (*Darb el-Arb'in* en arabe) qui remonte du Darfour et traverse l'oasis de Kharga pour rejoindre la vallée à Assiout. C'est à cette époque que le dromadaire se généralisa dans le désert égyptien. Le grand camélidé améliora substantiellement les déplacements entre les différents espaces sahariens. La capacité de cet animal à supporter plusieurs étapes sèches autorisait le franchissement rapide et sûr de zones dépourvues de puits, telle la piste interminable de plus de deux cents kilomètres qui relie Bahariya, la plus occidentale des oasis égyptiennes, à Siwa.

LA RÉVOLUTION CHAMELIÈRE

Les caravanes d'ânes qui, jusque-là, assuraient l'essentiel du fret saharien devaient emporter de grandes quantités d'eau avec elles, réduisant d'autant la capacité de charge utile des expéditions. La «révolution chamelière» que connurent les oasis sahariennes à partir de cette époque contribua donc à la prospérité de la région. Ainsi, loin de constituer des marges pauvres, les oasis du désert occidental étaient bel et bien des îlots de dynamisme économique. Villes et villages oasiens formaient de surcroît les relais indispensables aux longues méharées qui reliaient la vallée du Nil au Soudan, à l'Afrique centrale et au monde libyco-berbère.

L'archéologie des oasis du désert occidental a mis en évidence l'essor économique et politique que connaît cette région à partir du VI^e siècle avant notre ère, ce qui permet de mieux comprendre le sens de l'expédition entreprise par Alexandre jusqu'à Siwa. Compte tenu de leur importance économique et politique, le conquérant ne pouvait espérer tenir l'Égypte sans avoir fermement établi sa domination sur les «jardins du désert».

Deux siècles plus tôt, Cambyse, le conquérant perse de l'Égypte, avait d'ailleurs montré le chemin des oasis à Alexandre. En 526, en même temps qu'il achevait la conquête de la vallée du Nil, Cambyse dépêcha un corps composé de plusieurs milliers de cavaliers pour s'emparer de Hibis, capitale de l'oasis de Kharga. Parvenus à destination, les Perses poursuivirent leur route, remontant en direction de Siwa jusqu'à ce qu'une tempête de sable ne vienne les disperser.

Centres économiques, les oasis d'Égypte étaient aussi des lieux de contestation politique. Au moins deux rois rebelles, Pétoubastis (qui vécut à la fin du règne de Cambyse) et Inaros (qui dirigea la plus grande révolte égyptienne anti-perse dans les années 460), trouvèrent chez les Égyptiens des oasis des soutiens.

Comme à l'époque perse, le contrôle de Siwa permit à Alexandre d'obtenir la soumission de la cité grecque de Cyrène, située à l'est de l'actuelle Libye. Reliant le Sahara et le monde grec, la ville était convoitée par les pharaons saïtes (originaires de la région du delta occidental du Nil) du VI^e siècle. Lorsque les notables de Cyrène comprirent que le Macédonien prenait la route du Sahara égyptien, ils s'empressèrent de venir lui présenter leur soumission, faisant basculer dans l'escarcelle du conquérant la plus puissante des cités grecques d'Afrique.

La fondation d'Alexandrie, dans la foulée de l'expédition saharienne d'Alexandre, paracheva l'œuvre du conquérant dans cette région. L'établissement d'un vaste port de mer à la charnière du Delta occidental et du Sahara offrit en effet un nouveau débouché méditerranéen aux caravanes qui remontaient depuis le Soudan. Désormais les marchands du désert pouvaient rejoindre la fondation nouvelle, plutôt que la lointaine Cyrène, pour le plus grand profit du nouveau pouvoir macédonien qui y établit ses douanes. Replacée dans l'histoire archéologique du Sahara oriental de cette période, l'expédition d'Alexandre à Siwa perd

Les oasis du désert occidental étaient économiquement dynamiques et politiquement installées

de son irréalité mystique. Là, comme partout ailleurs, le conquérant entendait s'assurer le contrôle d'un espace stratégique.

Avant de partir porter le fer au cœur de l'empire, où l'attendaient les armées de Darius III, Alexandre laissa l'Égypte aux mains de quelques fidèles: le Rhodien Eschyle et le Macédonien Peukestès furent placés à la tête d'une garnison de 4000 hommes. Un amiral, Polémon, commanda une flotte de trente trières chargées de surveiller le delta du Nil tandis que Cléomène de Naucratis reçut mission de lever les impôts et d'assurer le peuplement



L'oasis de Bahariya était en plein essor économique au moment de sa conquête par Alexandre le Grand.

d'Alexandrie. Pour cela, il puisa dans la population d'origine grecque installée en Égypte depuis plusieurs siècles. Ce sont ces Grecs « égyptiotes », des rangs desquels Cléomène était lui-même issu, qui constituèrent la première strate de la domination gréco-macédonienne sur la vallée du Nil avant que l'émigration venue du monde égéen ne vienne renforcer la présence des Grecs en Égypte.

LE ROI EST MORT, VIVE PTOLÉMÉE

La mort d'Alexandre, en juin 323, sonna le glas du fragile équilibre politique issu de la conquête. Ptolémée intrigua pour un partage de l'empire entre les différents généraux et obtint la satrapie d'Égypte. Là, il reprit la politique de soutien intéressé auprès des clergés égyptiens qui fut celle d'Alexandre. Il dépensa peu, mais de façon choisie pour s'attacher le soutien de certains des temples égyptiens dont il avait besoin pour la conduite de ses plans. Ainsi, craignant un débarquement dans le delta occidental par les troupes de son rival Antigone le Borgne, Ptolémée favorisa les prêtres de la ville de Bouto, qui occupait une position centrale au sein de cette région.

Connu par une stèle hiéroglyphique, dite du satrape, cet accord passé en 311 permit au clergé égyptien de mettre la main sur un vaste ensemble foncier. Le roi Alexandre IV, fils d'Alexandre le Grand (*voir les Repères, page 6*), ne joua aucun rôle dans cette affaire entièrement pilotée par Ptolémée depuis Memphis ou Alexandrie. De ce point de vue, la stèle du

satrape annonce la création du royaume gréco-macédonien d'Égypte, qui sera proclamé cinq ans plus tard. Mettant fin à la fiction politique du maintien d'un empire tel qu'il fut du vivant d'Alexandre, Antigone prit en effet le titre royal en 306, suivi, quelques mois plus tard, par Ptolémée. L'Égypte retrouvait son indépendance, sous la conduite, cette fois, d'une dynastie macédonienne.

À la fin de tout cela, que reste-t-il du mythe d'Alexandre libérateur promu par les historiens de l'Antiquité jusqu'à Oliver Stone? Peu de chose. Nous ne saurons jamais si les Égyptiens se sentirent libérés par l'arrivée du conquérant macédonien. Sans doute l'opinion publique devait-elle être partagée entre pro et anti-perses, sans oublier que la très grande majorité de la population de ce grand pays agricole devait se montrer parfaitement indifférente au changement d'un maître lointain.

En revanche, rien dans les données mises au jour récemment en Égypte, qu'il s'agisse de documents archéologiques et ou épigraphiques, n'indique qu'Alexandre, ni aucun de ses successeurs immédiats, ait été animé d'une quelconque égyptophilie. Là comme ailleurs dans l'empire, Alexandre semble s'être comporté comme un politique avant tout soucieux d'asseoir son autorité à moindre coût.

Au fond, l'idée qu'Alexandre libéra les Égyptiens des griffes des Perses, qu'avec lui l'Égypte serait passée de l'ombre à la lumière, résulte d'un vaste malentendu qui s'enracine dans la propagande du conquérant et de ses successeurs. ■

BIBLIOGRAPHIE

P. CLANCIER, O. COLORU et G. GORRE, *Les Mondes hellénistiques. Du Nil à l'Indus*, Hachette, 2017.

D. AGUT et J. C. MORENO-GARCIA, *L'Égypte des Pharaons. De Narmer à Dioclétien*, Belin, 2016.

P. BRIANT, *Alexandre. Exégèse des lieux communs*, Gallimard, 2016.

BABYLONE la légende fabuleuse

La reddition immédiate de la cité mésopotamienne, les grands travaux lancés par Alexandre pour faire de la ville sa capitale... Autant d'épisodes de la geste alexandrine à réécrire à la lumière des sources cunéiformes.





L'entrée d'Alexandre à Babylone vue par Charles Le Brun (1665) est librement inspirée de la description de Quinte-Curce pour flatter Louis XIV, le mécène du peintre. Elle est peu réaliste. Par exemple, les jardins suspendus que l'on aperçoit au second plan, se trouvaient probablement à Ninive, 450 kilomètres plus au nord.

L'ESSENTIEL

- La version des auteurs antiques quant à l'histoire d'Alexandre à Babylone est contredite en de nombreux points par les sources babyloniennes en cunéiforme.
- Ainsi, l'entrée triomphale du roi aurait été longuement négociée: elle ne fut pas une soumission sans conditions d'un peuple heureux de quitter le giron perse.
- Autres épisodes à revoir : la décision de faire de Babylone une capitale ; les travaux sur le Tigre qui inaugurèrent la prospérité de la ville ; l'inconnu muet qui s'est assis sur le trône...
- En fin de compte, le règne d'Alexandre ne marqua pas une rupture, mais s'inscrit à l'inverse dans les pratiques de ses prédécesseurs achéménides.

L'AUTEUR



JULIEN MONERIE est maître de conférences à l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne.

D

epuis son entrée triomphale dans la ville en octobre 331 avant notre ère jusqu'à sa mort à l'âge de 32 ans, le 11 juin 323, l'histoire d'Alexandre paraît indissolublement liée à celle de Babylone. Pourtant, le témoignage de ceux que l'on nomme communément les historiens d'Alexandre, ces auteurs antiques qui relatent plusieurs siècles après les faits et gestes du conquérant macédonien, se contentent bien souvent de réduire Babylone à un décor de théâtre. Les épisodes glorieux sont nombreux. Alexandre aurait été accueilli en libérateur, il aurait décidé de reconstruire le principal temple de la ville, sa politique de grands travaux aurait été le préalable à la prospérité de la ville... Assurément, un vrai héros !

Qu'en est-il vraiment ? La relecture de ces récits, combinée à l'apport exceptionnel des tablettes cunéiformes mises au jour sur le site même de Babylone, oblige à revoir la nature

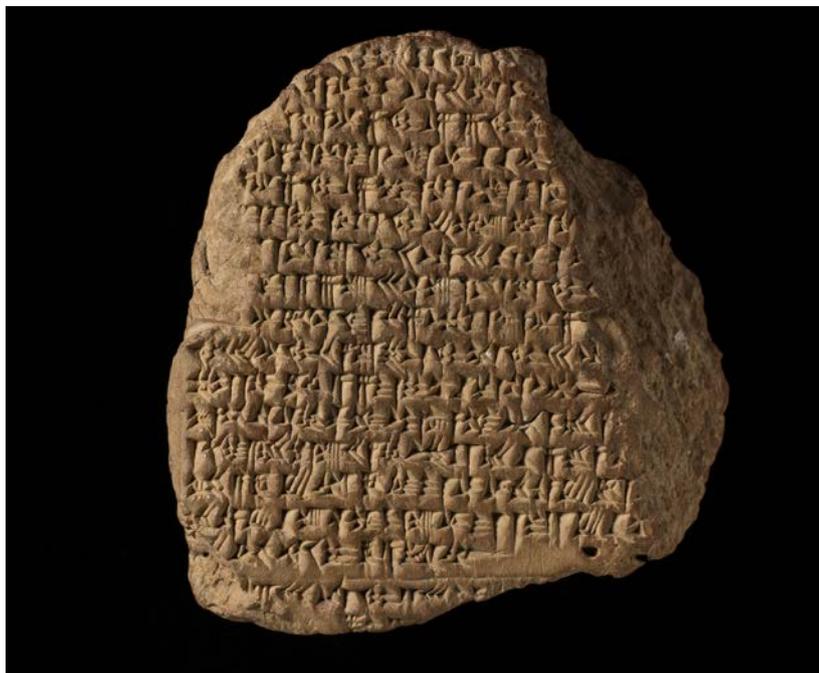
des rapports entretenus par Alexandre vis-à-vis des habitants de la plaine du Tigre et de l'Euphrate et avec leurs habitudes et rituels parfois étonnants. Et force est de constater que la vérité est plus contrastée...

UN LIBÉRATEUR, VRAIMENT ?

Après sa victoire à Gaugamèles (*voir les Repères, page 6*), le 1^{er} octobre 331, l'armée macédonienne descend vers le sud en empruntant la « route royale » perse décrite par Hérodote, celle qu'empruntaient les souverains achéménides pour parcourir leur empire. Bien que Darius III ait fait le choix de se replier vers les plateaux iraniens, à l'est, pour y lever une nouvelle armée, la voie qui mène à Babylone n'est pas libre pour autant. Mazday, le général perse qui avait commandé un contingent de cavalerie à Gaugamèles, s'est en effet replié sur Babylone. La ville, ceinte de sa double muraille et forte de ses deux citadelles, est réputée pour ses défenses militaires, et l'état-major macédonien sait que le siège qui s'annonce sera long.

Survient alors un coup de théâtre: l'armée, s'avançant vers Babylone, voit venir à sa rencontre une délégation composée, selon les auteurs, de Mazday et de son entourage ou des prêtres et magistrats locaux, qui se soumettent au conquérant, lui livrant la ville, ses citadelles et son trésor. L'armée se range alors en ordre de bataille et fait une entrée triomphale dans Babylone, sous les vivats de la foule impatiente de rencontrer son nouveau maître.

Ce tableau, qui tend implicitement à présenter la domination perse comme un joug tyrannique dont les Babyloniens auraient été



Ce « journal astronomique » trouvé en 1880 sur le site de Babylone est aujourd'hui conservé au British Museum, à Londres. Appartenant vraisemblablement à la bibliothèque de l'Esagil, le principal sanctuaire de la ville, il rend compte de la reddition de la Babylonie en 331 et contredit ce qu'en disent les auteurs antiques...

trop heureux de se défaire pour embrasser spontanément la cause hellénique est à nuancer. Les fouilles entreprises au XIX^e siècle sur le site de Babylone ont en effet mis au jour un document produit par les prêtres du grand sanctuaire de la ville, l'Esagil (« temple au pinacle élevé » en sumérien), qui livre une image très différente de la conquête.

Cette tablette en argile inscrite en cunéiforme se rattache à un ensemble de plusieurs centaines de textes que les assyriologues ont baptisé « journaux astronomiques », et qui rassemblent pour chaque mois, probablement à des fins divinatoires, des observations relatives à la position des astres, à la météo, aux fluctuations de l'Euphrate, au prix des denrées de première nécessité et à l'actualité politique du moment. Un mensuel consacré à la vie locale !

UNE COMMUNICATION SAVAMMENT ORCHESTRÉE

Le journal du mois d'octobre 331, bien que fragmentaire, offre une version bien différente des événements qui suivirent la bataille de Gaugamèles. Par exemple, la présence de messagers macédoniens à Babylone est mentionnée plusieurs jours avant l'arrivée de l'armée. Le 18, alors qu'il se trouve à Sippar, en amont de Babylone, Alexandre promet aux habitants de ne pas soumettre la ville au pillage ou au logement des troupes. Deux jours plus tard, une avant-garde se présente à la porte du sanctuaire de l'Esagil pour procéder à des sacrifices.

Cette avant-garde n'avait-elle pour seul objet que de manifester la bienveillance d'Alexandre envers les cultes locaux ? Difficile

de ne pas imaginer qu'elle avait aussi pour mission d'organiser l'entrée triomphale du roi dans la ville, que le document mentionne quelques jours plus tard.

Des contacts réguliers ont vraisemblablement eu lieu entre les deux camps dans les jours qui ont suivi la bataille de Gaugamèles, et que la reddition de Babylone, loin d'être spontanée, a été négociée point par point par les représentants du pouvoir achéménide. Les épisodes décrits par les historiens d'Alexandre (la présentation de Mazday devant le roi, le cortège des autorités babyloniennes, le cheminement de l'armée conquérante en ordre de bataille et son entrée triomphale dans les rues de Babylone) ne furent ainsi qu'une mise en scène précisément réglée, destinée à marquer symboliquement le passage de la région sous domination macédonienne.

Mazday, de son côté, n'eut pas à regretter son ralliement : Alexandre le nomma satrape de Babylonie, un poste qu'il occupa jusqu'à sa mort en 328, et lui confia la tâche d'organiser la mise en place d'ateliers monétaires (voir *Une impériale monnaie d'échange*, par J. Olivier, page 60). Le roi avait du reste tout intérêt à faire preuve de mansuétude. Un tel précédent encouragea probablement les défections, lui épargnant ainsi d'éventuelles résistances dans les régions qui lui restaient à conquérir. De fait, quelques semaines plus tard, Aboulitès, le satrape de Susiane, suivit l'exemple de son confrère Mazday, et se rendit sans combat à Alexandre. À la lumière de ces révélations archéologiques, on regarde d'un autre œil le tableau de Charles Lebrun (voir le tableau pages 52 et 53).

REBÂTIR LA « TOUR DE BABEL »

Le premier séjour d'Alexandre le Grand à Babylone, à l'automne 331, fut de courte durée. Les textes classiques s'accordent néanmoins sur le fait qu'avant de partir pour les plateaux iraniens, le roi prit la décision de faire rebâtir l'Etemenanki (« temple-fondation du ciel et de la terre », en sumérien), la ziggurat de la ville.

Cette tour à étages construite en briques d'argile se rattachait au grand complexe religieux de l'Esagil, dédié au dieu Bel-Marduk. Selon les estimations les plus récentes, l'Etemenanki faisait à l'origine près de 70 mètres de hauteur et rivalisait donc avec les tours de Notre-Dame de Paris. On comprend comment un tel édifice a pu inspirer, au VI^e siècle avant notre ère, les Judéens exilés à Babylone pour le mythe de la tour de Babel. À son sommet, un petit temple servait à diverses cérémonies religieuses ; certains auteurs d'époque romaine l'identifient à tort comme étant la tombe de Bélus, qu'ils pensent être le fondateur mythique de la ville. >

> Malgré ces approximations, les sources s'accordent sur le fait qu'au moment de la conquête, l'Etemenanki était en ruines. Les historiens d'Alexandre affirment que le responsable de cette destruction était le roi Xerxès (486-465), lointain prédécesseur de Darius III, qui aurait ainsi puni la ville de s'être révoltée contre lui, mais la fiabilité de cette information demeure discutée.

Quoi qu'il en soit, les sources cunéiformes et les textes classiques s'accordent sur le fait qu'Alexandre décida de faire rebâtir l'édifice. Le conquérant macédonien se démarquait ainsi de ses prédécesseurs achéménides qui avaient choisi, après la mort de Cyrus (559-530), de ne pas assumer le rôle d'entretien des temples traditionnellement dévolu aux rois mésopotamiens.

Alexandre mit néanmoins une condition à cette reconstruction : l'Esagil devait se charger au préalable du déblaiement des monceaux de ruines accumulés sur le chantier. Le sanctuaire disposait de nombreux travailleurs dépendants, mais cette main-d'œuvre ne semble pas avoir été suffisante pour mener à bien cette entreprise : un petit dossier cunéiforme enregistrant des donations privées destinées au financement de ces travaux montre que l'Esagil dut recourir à des souscriptions pour engager des travailleurs supplémentaires sur le chantier.

Selon Arrien (écrivain grec du I^{er} siècle de notre ère), Alexandre, de retour à Babylone au printemps 323, se serait irrité de la lenteur des travaux en son absence, et aurait décidé d'employer au déblaiement des ruines l'armée qui était en train de s'assembler à Babylone en vue de conquérir l'Arabie. Sa mort prématurée quelques semaines plus tard l'empêcha toutefois de mener à bien cette tâche.

L'Esagil continua de lever des souscriptions, ce qu'attestent les derniers reçus cunéiformes parvenus jusqu'à nous et datant de 311, juste avant le déclenchement de la guerre de Babylonie et le déchirement de l'Empire. Cependant, le déblaiement du site ne fut terminé que trente ans après la mort d'Alexandre par le roi séleucide Antiochos I^{er}, qui, si l'on en croit une chronique cunéiforme mise au jour à Babylone, y aurait employé « ses soldats, ses chariots et ses éléphants », alors qu'il n'était encore que prince héritier de son père Séleucos I^{er}, fondateur de la dynastie des Séleucides. En fin de compte, la ziggurat elle-même ne fut jamais reconstruite.

Pendant toute l'Antiquité, le site de l'Etemenanki a servi de carrière de briques aux habitants de la région, qui trouvaient dans les fondations du bâtiment les briques d'argile cuites nécessaires à la construction de leurs maisons. Ces prélèvements n'ont jamais cessé

et il ne reste aujourd'hui de la ziggurat... que son empreinte au sol en négatif.

Revenons à Alexandre. Strabon, un géographe du I^{er} siècle de notre ère, prétend que le roi avait l'intention de faire de Babylone sa capitale et qu'il projetait d'y bâtir à cet effet de somptueux monuments. Cette hypothèse, bien que séduisante, doit être écartée : on ne trouve en effet dans les sources aucune autre allusion qui pourrait laisser entendre que Babylone était destinée à devenir capitale de l'empire, et Strabon lui-même se contredit d'ailleurs plus loin en avançant l'idée (tout aussi fantaisiste) selon laquelle Alexandre voulait établir le siège de son royaume en Arabie.

Tout porte au contraire à penser que Babylone a conservé sous le règne du conquérant macédonien un statut très similaire à celui qu'elle avait sous les Perses, dont la cour itinérante se déplaçait régulièrement de palais en palais, au sein d'un réseau de résidences royales s'étendant à travers tout le territoire impérial achéménide (*voir L'unité perse inscrite dans la pierre*, par S. Gondet, page 16).

UNE CAPITALE OU PLUSIEURS ?

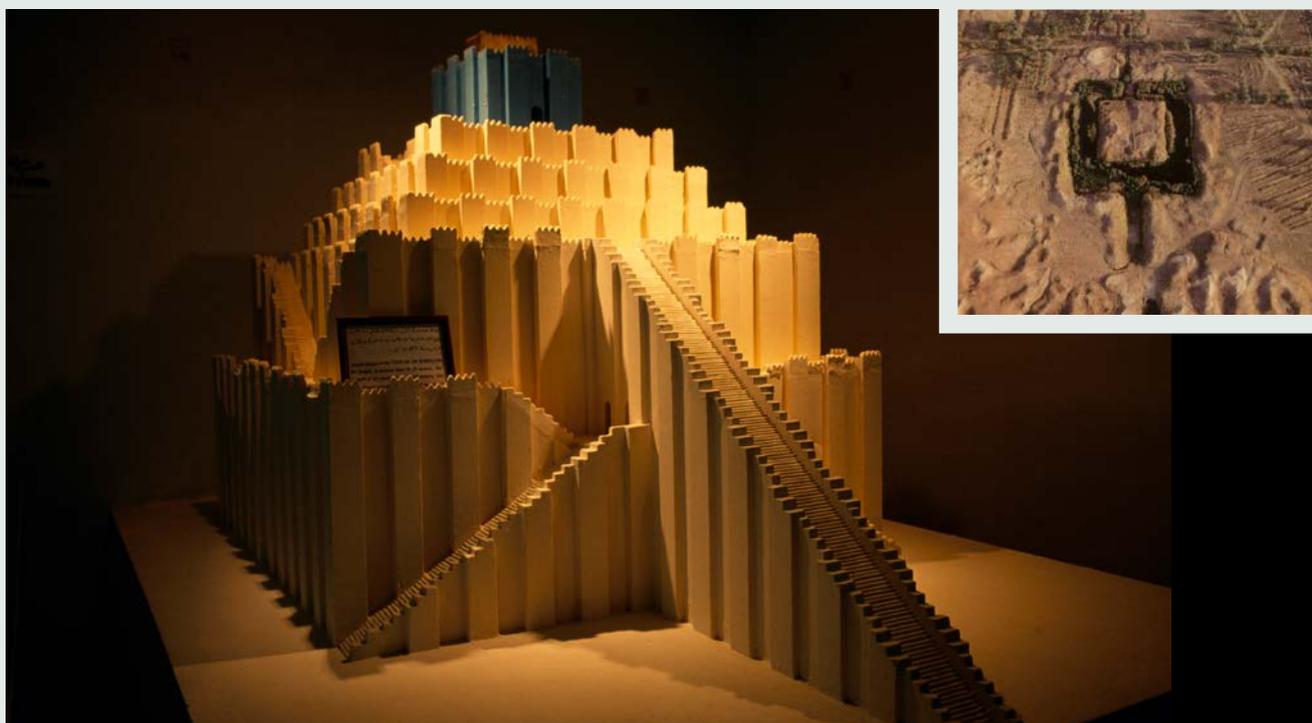
Dans ce contexte, l'étude des déplacements d'Alexandre durant les derniers mois de sa vie est particulièrement éclairante (*voir les Repères*, page 6) : loin de rentrer directement à Babylone au retour de sa campagne indienne, le roi a circulé entre les anciennes résidences royales achéménides, depuis Persépolis (dont les palais avaient pourtant été incendiés en 330), Pasargades et Suse à l'hiver 324, vers Ecbatane, en Médie, où la cour passa l'été et l'automne suivants, et enfin Babylone, au printemps 323.

Ainsi, loin de se restreindre à une capitale unique, Alexandre semble avoir adopté le *modus operandi* achéménide, en reprenant à

LA TOUR DE BABEL EN NÉGATIF

L'Etemenanki de Babylone était un édifice religieux constitué d'une tour à degrés en briques d'argile. Avec près de 70 mètres de hauteur (à droite, une reconstitution), cet édifice aurait inspiré le mythe de la tour de Babel. Cependant, quand Alexandre arriva à Babylone, l'Etemenanki était en ruine... Le Macédonien décida de le faire reconstruire, mais aujourd'hui, il n'en reste qu'une empreinte en négatif (à gauche), toutes les briques ayant été prélevées par les habitants de la région.

**Alexandre
aurait adopté
le principe
perse
d'une cour
itinérante**



son compte le principe d'une cour itinérante circulant au sein d'un réseau de palais dont la liste ne semble pas avoir été très différente de celles des Grands Rois perses. Le conquérant macédonien, qui n'avait pas d'expérience de la gestion d'un territoire aussi étendu, avait du reste tout intérêt à s'appuyer sur les structures politiques et administratives mises en place par les vaincus pour garantir la pérennité de son nouvel empire.

Un constat analogue peut être dressé à propos des activités d'Alexandre en Babylonie. Selon les sources classiques, le roi, lors de son passage dans la région au printemps 324 puis lors de son séjour au palais de Babylone au printemps suivant, décida de lancer d'importants travaux. Les commentateurs modernes les ont parfois interprétés comme étant fondateurs d'une prospérité babylonienne mise à mal par deux siècles d'oppression perse. Des études récentes montrent qu'il n'en est rien.

BY THE RIVERS OF BABYLON

Les historiens d'Alexandre racontent ainsi que le roi, remontant le Tigre vers la ville d'Opis en 324, rencontra sur son chemin une série de constructions barrant le cours du fleuve. Selon Arrien et Strabon, ces ouvrages nommés *katarraktai* en grec (« cataractes » en français) avaient été installés par les Perses, et servaient à empêcher toute incursion venue du Golfe. Le roi, dédaignant de tels procédés, aurait alors fait démanteler ces

ouvrages avec une facilité déconcertante, prouvant par là l'inefficacité des défenses achéménides.

L'étude très complète que Pierre Briant, professeur émérite au Collège de France, a consacrée à ce dossier a révélé que ces *katarraktai* étaient en réalité des ouvrages d'irrigation destinés à maintenir une hauteur d'eau suffisante tout au long de l'année. Leur fonctionnement est particulièrement bien documenté sur le Khabur, un affluent de l'Euphrate, par des sources cunéiformes du XVIII^e siècle avant notre ère.

Installées de part et d'autre des prises d'eau du canal d'irrigation au niveau du fleuve, ces structures se composaient de fagots de roseaux retenus par des poteaux plantés dans le lit du fleuve et percés d'ouvertures à intervalles réguliers. Une première barrière, en amont de la prise d'eau, retenait les limons susceptibles d'obstruer les canaux, alors qu'une seconde barrière, située en aval, surélevait le niveau du fleuve dont les eaux venaient ainsi s'écouler plus facilement dans le canal en période d'étiage. Au printemps, lorsque le fleuve remontait, ces ouvrages étaient démontés ou abandonnés à la crue, avant d'être réinstallés quelques mois plus tard, au moment de la décrue.

À la lumière de ces informations, l'enlèvement des *katarraktai* du Tigre par Alexandre au printemps 324 s'insère dans le cadre des travaux d'entretien régulier du réseau >

> d'irrigation, dont la charge incombait à l'administration royale. Qui plus est, tout porte à croire que ces ouvrages dans lesquels les auteurs classiques avaient vu de maigres fortifications érigées par les Perses avaient en réalité été installés quelques mois plus tôt par l'administration macédonienne elle-même, afin d'irriguer des terres riveraines du Tigre.

Ainsi, loin de constituer l'acte fondateur d'une nouvelle prospérité commerciale auparavant entravée par les Perses, comme on l'a longtemps supposé, l'épisode des *katarraktai* du Tigre s'insère dans le cadre d'activités liées à l'entretien régulier du réseau hydraulique assuré par l'administration macédonienne depuis 331.

Certes, Alexandre aurait tout de même apporté quelques améliorations ponctuelles au réseau hydraulique babylonien : en témoigne notamment le percement d'une nouvelle prise d'eau pour le canal du Pallukkatu qui servait d'exutoire aux eaux et aidait à la régulation du débit du fleuve. Toutefois, dans l'ensemble, la part d'Alexandre dans la mise en valeur économique de la Babylonie reste marginale comparée à celles que l'on doit aux Perses achéménides ou à leurs prédécesseurs néobabyloniens.

DEUX NOUVELLES ALEXANDRIES

De ce point de vue, l'aspect le plus novateur du règne d'Alexandre est sans doute dans les rapports qu'il entretenait avec les communautés locales. Nous avons en effet vu que le roi, en décidant la reconstruction de l'Etemenanki, avait rompu avec la politique menée par les Achéménides. De même, la fondation de cités grecques dans la région marque une rupture forte vis-à-vis des Achéménides, qui avaient privilégié la création de nouvelles communautés rurales, généralement composées de populations déportées, pour mettre en valeur la région.

Alexandre, pour sa part, créa deux cités en Basse-Mésopotamie : Alexandrie-près-Babylone et Alexandrie-du-Tigre, respectivement situées à l'ouest de Babylone, et au confluent du Tigre avec la rivière Eulaios, près du golfe Persique. La première avait sans doute pour fonction de mettre en valeur le secteur de la rive droite de l'Euphrate, qui était resté en marge des grands programmes de valorisation agricole du VI^e.

Quant à la seconde, qui fut fondée sur un point de rupture de charge (un relais dans le transport des marchandises), Alexandre y plaça les habitants d'une ville voisine, auxquels il ajouta des vétérans de son armée. Détruite par deux fois au cours de la période hellénistique, la ville devint à l'époque romaine l'un des principaux comptoirs

MAUVAIS PRÉSAGE...

Plutarque raconte l'épisode de l'étranger sur le trône :

Un jour, après s'être déshabillé, pour se faire froter d'huile, il se mit à jouer à la paume ; et, lorsqu'il voulut reprendre ses habits, les jeunes gens qui avaient joué avec lui virent un homme assis sur son trône, vêtu de la robe royale, la tête ceinte du diadème, et gardant le silence.

On lui demanda qui il était. Il resta longtemps sans répondre ; puis à la fin, revenu à lui-même : « Je m'appelle, dit-il, Dionysius ; je suis Messénien ; on m'a transporté de la mer à Babylone, à la suite d'une accusation intentée contre moi, et j'y suis resté longtemps dans les fers : aujourd'hui, Sérapis m'est apparu : il a brisé mes

chaînes, et m'a conduit ici, m'a ordonné de prendre la robe et le diadème du roi, de m'asseoir sur son trône, et de garder le silence. »

Sur cette réponse, Alexandre, par le conseil des devins, fit mourir cet homme ; mais il tomba dans une tristesse profonde, se défiant de la protection des dieux, et soupçonnant ses amis. Il craignait surtout Antipater et ses fils, dont l'un, nommé Iolaüs, était son grand échanson ; l'autre, appelé Cassandre, venait d'arriver tout récemment ; et, comme il eut vu des Barbares adorer Alexandre, il s'était mis à rire aux éclats, en homme nourri dans les mœurs de la Grèce, et qui n'avait jamais rien vu de semblable.

commerciaux de la région sous le nom de Spasinou Charax.

Le récit du second séjour d'Alexandre à Babylone, au printemps 323, est marqué chez les auteurs classiques par une série de présages annonciateurs de sa mort prochaine. Au I^{er} siècle, Plutarque, dans sa *Vie d'Alexandre*, raconte que le roi aperçut un jour au-dessus de sa tête des corbeaux se battant avec acharnement, dont certains tombèrent morts à ses pieds, ou encore que le plus beau lion de la ménagerie royale fut tué par un âne d'un coup de sabots.

UN ÉTRANGER SUR LE TRÔNE

Dans cette liste hétéroclite de présages macabres, on trouve un épisode qui n'a pas manqué d'attirer l'attention des assyriologues : alors qu'il préparait sa future campagne d'invasion de l'Arabie, Alexandre trouva un jour sur son trône un prisonnier silencieux, qui s'était coiffé du diadème royal. Soumis à la torture, ce dernier avoua avant d'être mis à mort qu'il avait agi sur une injonction divine (voir l'encadré ci-dessus).

Cet épisode présente des similitudes frappantes avec un rituel bien documenté par les sources cunéiformes : celui du roi-substitut.

En quoi consiste-t-il ? Les éclipses de lune ou de soleil étaient perçues par les Mésopotamiens comme des périodes de grand danger pour la vie du roi. Afin de conjurer cette menace, un rituel consistait à introniser un roi-substitut, un prisonnier ou un simple d'esprit, qui revêtait temporairement les insignes du pouvoir afin d'attirer le danger sur sa personne, alors que le roi vivait en reclus et se faisait appeler « cultivateur ». Lorsque cent jours s'étaient écoulés, on considérait que le danger était passé: le substitut était alors mis à mort et le vrai souverain reprenait son trône.

Tout porte à croire que l'anecdote rapportée par les historiens d'Alexandre renvoie à ce rituel, qui ne pourrait en aucun cas avoir été entrepris sans l'assentiment du souverain. On peut toutefois douter du fait que le conquérant ait consenti à vivre reclus durant plus de trois mois, alors que les ultimes préparatifs de son expédition arabe requéraient toute son attention.

Si le témoignage des historiens classiques est fiable sur ce point, on peut supposer que les astrologues babyloniens de la Cour ont dû se contenter d'une version abrégée du rituel, où le substitut aurait été intronisé pour ne régner que quelques jours, sinon quelques heures. Le respect proverbial manifesté par le

conquérant macédonien pour les traditions millénaires de la Mésopotamie s'arrêtait là où commençaient les contraintes pratiques imposées par la gestion de son immense empire...

LE BARBARE EST MORT

En fin de compte, le règne d'Alexandre en Babylonie ne semble pas avoir marqué une rupture aussi profonde que ne le laisse penser la lecture des textes classiques. Le roi, qui n'avait pas d'expérience de la gestion d'un tel empire, s'est souvent contenté de reprendre à son compte les usages de ses prédécesseurs achéménides, qui avaient régné sur ces terres durant deux siècles.

À cet égard, les innovations apportées par les Macédoniens furent assez limitées, et toujours subordonnées aux impératifs de gestion de l'empire. Les prêtres du sanctuaire de l'Esagil ne semblent d'ailleurs pas avoir porté le souverain dans leur cœur: un journal astronomique daté de 329 attribue ainsi au roi le titre peu flatteur de « roi venu du pays des Hanéens », terme péjoratif qui désignait les Bédouins et, par extension, les « barbares » venus de l'ouest. Quant au journal astronomique de l'année 323, il se contente de noter, laconique, à la date du 11 juin, « le roi est mort »... ■

BIBLIOGRAPHIE

J. MONERIE, *L'Économie de la Babylonie à l'époque hellénistique*, De Gruyter, 2017.

P. BRIANT, *Alexandre le Grand, Que Sais-je ?*, PUF, 2016.

W. HECKEL et L. TRITTLE, *Alexander the Great. A New History*, Wiley-Blackwell, 2009.



POUR LA SCIENCE

12 numéros + 4 hors-séries

Chaque mois, 96 pages pour comprendre les découvertes scientifiques du monde entier : actualités, articles approfondis sur les recherches récentes, chroniques récréatives sur l'art ou encore la gastronomie.

Toutes les archives depuis 1996 et des offres d'abonnements sur www.pourlascience.fr

Toute l'actualité scientifique mondiale puisée à la source

Une base documentaire INCONTOURNABLE

GROUPE POUR LA SCIENCE
LA PRESSE SCIENTIFIQUE DE RÉFÉRENCE

L'ESSENTIEL

- Lorsqu'il est parti à la conquête de l'Empire achéménide, Alexandre le Grand a rapidement battu monnaie: ses pièces, les alexandres, ont eu beaucoup de succès.
- Les Macédoniens ont néanmoins adapté certaines de leurs émissions monétaires aux contextes et traditions locales.

- Ces monnaies ont été frappées de façon intensive quand les soldats ont été démobilisés et sont rentrés chez eux, à la fin du règne d'Alexandre.
- Gages de confiance et porteurs symboliques de l'aura du conquérant, les alexandres ont été frappés et utilisés jusqu'au 1^{er} siècle avant notre ère.

L'AUTEUR



JULIEN OLIVIER
responsable de la collection des monnaies grecques à la Bibliothèque nationale de France, à Paris.

Une impériale MONNAIE d'échange

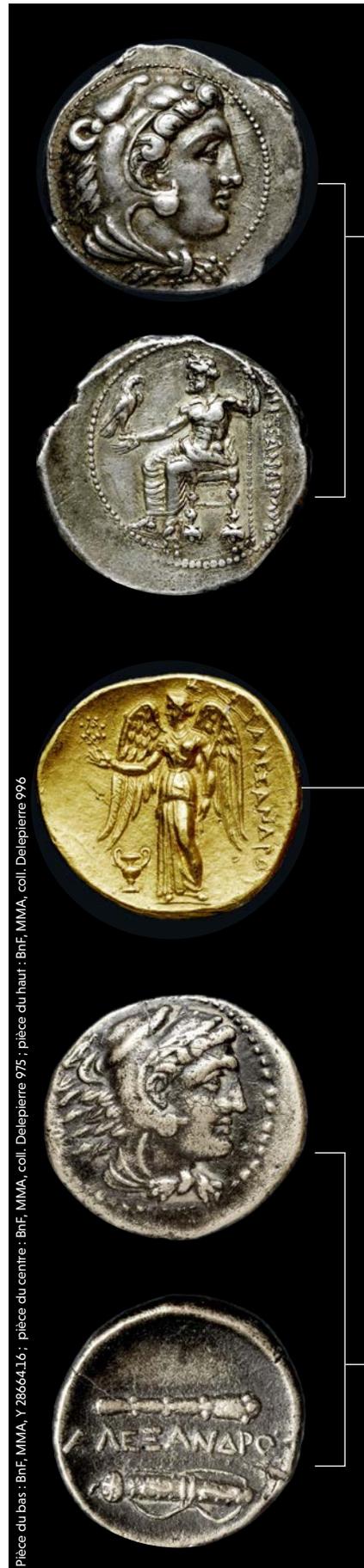
Alexandre a bouleversé le paysage monétaire en Méditerranée orientale et en Orient. Dès ses premiers succès, il a fait frapper des pièces – les alexandres – dont le succès ne s'est jamais démenti, même après sa mort.

L'

histoire n'a retenu du personnage Alexandre le Grand que les grands faits d'armes: la conquête de l'immense Empire achéménide, la longue expédition aux confins de l'Asie centrale et de l'Inde, la geste d'un roi visant à l'édification d'un empire réconciliant les traditions perses et orientales avec celles du monde grec. Certes, tout ceci concourt à faire de ce roi de

Macédoine un individu hors norme qui a marqué d'une empreinte durable une large partie du monde antique. On sait moins que ce constat vaut aussi pour... la monnaie.

En effet, à la fin du 4^e siècle avant notre ère, les alexandres (les pièces de monnaie dont l'iconographie renvoie au conquérant), se sont substitués aux pièces qui avaient cours dans l'empire qu'il a conquis. De même, les alexandres constituent l'écrasante majorité des pièces en circulation dans tout l'Orient méditerranéen (en dehors de l'Égypte) au moins jusqu'à la fin du 1^{er} siècle avant notre ère. En d'autres termes, les alexandres ont acquis le statut de monnaie de référence, de monnaie commune, comme en écho aux conquêtes de celui à qui ces pièces doivent leur nom. Ces pièces d'or, d'argent et >



Pièce du bas : BnF, MMA, Y 28664.16 ; pièce du centre : BnF, MMA, coll. Deleplierre 975 ; pièce du haut : BnF, MMA, coll. Deleplierre 996

Statère d'or d'Alexandre frappé à Tarse (Cilicie), vers 332-327 avant notre ère (8,53 grammes, 19 millimètres).

Tétradrachme d'Alexandre en argent frappé à Tarse (Cilicie), vers 333-327 avant notre ère (17,17 grammes, 28 millimètres).



Bronze d'Alexandre frappé en Macédoine, vers 336-323 avant notre ère (6,48 grammes, 19 millimètres).

Des alexandres – les pièces de monnaie aux types et au nom d'Alexandre – sont frappées à partir de 333 avant notre ère, après la bataille d'Issos. Sur le droit (le côté face), on y voit soit Héraclès, coiffé de la peau du lion de Némée, ou bien Athéna casquée. Au revers (le côté pile) figurent un Zeus (sur le tétradrachme en argent), une victoire ailée (sur le statère d'or) ou des armes (l'alexandre en bronze).



Les ateliers émetteurs de monnaies aux types d'Alexandre, entre 333 et 317 avant notre ère, se concentrent à l'ouest de l'empire, près des côtes de l'Égypte à la Macédoine. Ils sont situés là où les soldats d'Alexandre embarquent et vont. De la sorte, ces hommes sont payés le plus tard possible après leur démobilisation, afin d'éviter tout débordement.

> de bronze ont profondément marqué le paysage monétaire en Méditerranée orientale et en Orient pendant plusieurs siècles. Comment cette situation inédite s'est-elle installée?

UN PAYSAGE MONÉTAIRE MORCELÉ

La monnaie telle que nous la connaissons – une pastille de métal, pur ou non, au poids calibré et marquée d'une iconographie (on parle de types) symbole du pouvoir émetteur – a été inventée durant le dernier tiers du VII^e siècle avant notre ère en Asie Mineure, probablement dans le royaume de Lydie. Conquise par les Perses en 546 avant notre ère, la région ne cesse pas de frapper monnaie pour ses nouveaux maîtres tandis qu'un nombre croissant de cités grecques adopte cette innovation.

Lorsque Alexandre monte sur le trône de Macédoine en 336 avant notre ère, la monnaie est répandue dans le monde grec, mais aussi sur les pourtours de la Méditerranée, depuis la Phénicie à l'est jusqu'à l'Afrique du Nord et Carthage à l'ouest. Les monnaies se déclinent en une multitude de séries royales, satrapiques et civiques aux types et étalons divers.

Dans le monde grec, les tétradrachmes d'Athènes, ornés de chouettes, ont acquis au cours du V^e siècle avant notre ère un statut de monnaie de référence en argent tant elles sont frappées en abondance et circulent bien au-delà de la mer Égée, en Sicile, au Proche-Orient et jusqu'en Égypte. Les dariques émises par les Perses à Sardes, en Lydie, constituent le principal monnayage d'or jusqu'à ce que Philippe II, le père d'Alexandre, frappe à son tour en Macédoine de grandes séries de statères d'or.

Ce n'est que peu après la victoire d'Issos (voir les Repères, page 6) qu'est inauguré à Tarse (en Cilicie, sur la côte sud de la Turquie actuelle) un monnayage d'argent (voir l'encadré ci-contre) à l'étalon attique (originaire d'Athènes, il correspond à 17,20 grammes) avec des types propres au conquérant (voir les photos

page 61). Le côté face, nommé droit, est occupé par une tête d'Héraclès coiffée de la peau du lion de Némée à droite, tandis qu'au revers, sur le côté pile, figure le nom d'Alexandre avec un Zeus trônant à gauche, tenant un sceptre de la main gauche et un aigle de la main droite.

Nouveau, ce type l'est incontestablement. Analysons cette composition. Sans surprise, c'est d'abord la tradition macédonienne qui sert de modèle au droit. La dynastie des Argéades, dont est issu Alexandre, se réclame d'ascendance divine notamment en la personne d'Héraclès. Ce fils de Zeus est ainsi

DRÔLE DE DRACHME

Dans l'antiquité, les monnaies d'or et d'argent valaient à peu de chose près leur poids en métal. C'est donc assez logiquement que le vocabulaire employé pour désigner des masses fut utilisé pour nommer les différentes dénominations monétaires. Aussi évoquer une drachme signifie une monnaie (d'argent le plus souvent) qui pèse le poids d'une drachme. Ce poids varie toutefois selon l'étalon en vigueur dans les différentes régions du monde grec : 2,9 grammes à Corinthe, 4,3 grammes à Athènes...

Au-delà de la drachme, il existait une large gamme de dénominations allant du didrachme (2 drachmes) au décadrachme (10 drachmes) en passant par le tétradrachme (4 drachmes), pièce pivot de nombreux systèmes monétaires anciens, notamment à Athènes (ci-dessous). La drachme peut aussi être fractionnée en 6 oboles, hémioboles ou chalques (souvent en bronze). Pour l'or, le statère est la dénomination la plus commune ; il peut être divisé (hémistatère, quart de statère...) ou multiplié (distatère).



fréquemment représenté sur les monnaies des rois de Macédoine depuis au moins le règne d'Archélaos (413-399 avant notre ère).

La présence d'un Zeus au revers, le père d'Héraclès, est cohérente avec le type de droit. Cependant, on doit ici reconnaître dans la façon dont il est représenté l'influence du Baaltars de Tarse, une divinité locale, telle qu'on la voit sur les statères de Mazaios (satrape perse ayant rallié Alexandre après la bataille de Gaugamèles) et Balacros (Macédonien, satrape installé par Alexandre). Le rapprochement conduit certains à reconnaître la main d'un même graveur sur certaines de ces séries. Le nouveau monnayage d'argent aux types du conquérant n'est donc pas une création *ex nihilo*, mais demeure profondément ancré dans les traditions monétaires multiples dont Alexandre est l'héritier en tant que roi de Macédoine mais aussi comme prétendant à la succession du Grand Roi achéménide.

C'est peut-être à Tyr, en Phénicie, vers 331 avant notre ère, ou plus probablement toujours à Tarse l'année précédente, que fut inauguré un monnayage d'or propre à Alexandre (voir la figure page x3x), également conforme à l'étalon attique. Le droit est orné d'une tête d'Athéna casquée à droite; au revers on trouve une Victoire ailée (*Nikè*) debout à gauche tenant une *stylis* dans la main gauche et une couronne de feuillages dans la main droite, avec toujours pour légende le nom d'Alexandre. La présence d'une Victoire, qui plus est associée à la *stylis*, partie de la poupe des navires sur laquelle leur nom était indiqué, évoque certainement la prise de Tyr (voir *Le siège de Tyr, l'impossibilité d'une île*, par P.-L. Gatier, page 40) et la conquête macédonienne des mers.

Complétons ce tableau en signalant la création d'un monnayage de bronze, malheureusement très mal connu et daté (voir les photos page 61). Inauguré du vivant d'Alexandre, ces pièces sont pour la plupart ornées au droit d'une tête d'Héraclès à droite et au revers du nom du roi avec une massue, un arc, un carquois ou un goryte (étui de l'arc). Probablement produites d'abord en Macédoine, ces séries ont été émises dans plusieurs ateliers de l'empire, en Asie Mineure, en Cilicie, en Phénicie et peut-être à Babylone.

Les bases d'un monnayage trimétallique cohérent sont établies avant la fin des années 330 avant notre ère. Pourtant les alexandres sont dans un premier temps produits en assez petit nombre; ils ne deviennent prépondérants à l'échelle de l'empire qu'à partir de l'extrême fin du règne d'Alexandre.

Parallèlement à l'inauguration d'un monnayage propre, le conquérant a beaucoup utilisé et produit d'autres monnaies, notamment celles aux types de ses prédécesseurs. En Macédoine, il poursuit l'émission des statères d'or et des tétradrachmes au nom de son père Philippe. Au moins jusque vers 325, ces



Statère en argent frappé vers 333-323 avant notre ère (10,89 grammes).



Statère en argent frappé vers 331-328 avant notre ère (17,09 grammes).



D'autres monnaies que les alexandres ont été frappées après la conquête du Macédonien. Ainsi, Balacros, le satrape de Cilicie, frappe des statères (en haut) à l'effigie de Baaltars, une divinité locale. Le B indique le passage sous influence grecque. En Babylonie, Mazaios (auparavant satrape de Cilicie) émet lui aussi des statères (en bas) où figure Baaltars. En revanche, il adopte pour ces pièces l'étalon venu d'Athènes.

monnaies constituent l'essentiel des numéraires en métaux précieux. Les raisons de ce conservatisme sont mal connues et plusieurs hypothèses ont été avancées: expression d'une fidélité posthume à son père, facilité commerciale, remboursement de prêts contractés en ce numéraire... Sans écarter ces explications, le fait que ces monnaies soient connues et acceptées sans difficulté dans le royaume et au-delà est déjà une solide motivation à la poursuite des frappes.

SE FONDRE DANS LE PAYSAGE

Ce principe – fondamental dans la mesure où l'usage de la monnaie repose largement sur la confiance que les utilisateurs lui accordent – a également été mis en œuvre par Alexandre durant ses conquêtes. Tandis que le roi de Macédoine inaugure ses propres monnayages à partir de 333 avant notre ère, il émet en Orient plusieurs séries monétaires aux types des satrapes et du Grand Roi perse ainsi que d'autres qui s'en inspirent manifestement.

Ainsi à Tarse, parallèlement à l'émission d'alexandres, les frappes de statères à l'effigie de Mazaios puis à celle de Balacros se poursuivent. L'étalon persique et les types sont inchangés, mais la lettre grecque B indique bien la fin de l'époque achéménide (voir la figure ci-contre).

C'est à Babylone et dans l'Est que se concentrent les exemplaires les plus nombreux. Une fois devenu satrape de Babylonie, Mazaios, fidèle aux types monétaires qu'il utilisa en Cilicie, émet des statères avec Baaltars trônant et un lion ainsi que son nom écrit en araméen. Seul le poids de ces pièces d'argent (environ 17 grammes au lieu de 10) indique l'usage de l'étalon attique importé par les Macédoniens.

De même, on attribue à un autre transfuge perse, Mazacès, une série d'imitations de tétradrachmes athéniens avec son nom en araméen au revers. Peut-être est-ce encore du vivant d'Alexandre que furent frappées en Babylonie, ou plus probablement dans les régions les plus orientales de l'empire, des doubles dariques reprenant la vieille iconographie achéménide. Là encore, l'émission d'un module deux fois plus lourd que les dariques traditionnelles et l'addition de lettres grecques indiquent clairement une autorité gréco-macédonienne.

Pour terminer, signalons les décadrachmes dits de Poros et les tétradrachmes apparentés émis en Inde ou en Babylonie du vivant d'Alexandre ou peu après sa mort (voir la figure ci-contre). Ces monnaies sont ornées de représentations empruntées au monde indien de la guerre: des éléphants montés de cornacs et de guerriers ou un archer debout monté sur un quadrigé. Le décadrachme mérite une attention particulière parce qu'il figure un épisode précis de la vie d'Alexandre. Le conquérant, monté sur Bucéphale, affronte le roi Pôros sur son >

> éléphant de guerre durant la bataille de l'Hydaspe, en juin 326. L'extrême rareté des représentations d'événements historiques sur les monnaies grecques ainsi que le thème choisi font de ces objets des témoins précieux de la geste du conquérant.

Ces divers exemples de monnaies frappées sous l'autorité d'Alexandre en différentes parties de son empire, de la Macédoine à l'Inde, témoignent d'une volonté des Macédoniens d'adapter certaines de leurs émissions monétaires aux contextes et traditions locales. D'ailleurs, des analyses ont révélé que les monnaies locales sont frappées avec des alliages moins purs que celui des monnaies aux types d'Alexandre, alors que ces deux types de monnaies sont souvent frappés dans les mêmes ateliers!

PUISER DANS LES TRÉSORS

Rien n'indique qu'Alexandre ait à un moment contraint à l'utilisation des monnaies frappées à son nom. C'est d'autant plus évident que sous son règne, et encore après, persistent en de nombreuses régions de l'empire des émissions de monnaies locales telles que nous les avons décrites. Néanmoins, l'émission massive des monnaies d'or et d'argent aux types du conquérant à partir de 325 avant notre ère bouleverse le paysage monétaire.

Une telle production a nécessité la mobilisation de richesses fabuleuses. Les analyses effectuées sur les émissions d'or ont mis en évidence une modification du stock métallique monnayé justement durant ces années. Tandis que les stères de Philippe II sont manifestement composés d'un métal extrait des mines de la région du Pangée, en Thrace, celles de la fin du règne d'Alexandre contiennent un or aux caractéristiques très différentes et en même temps très variées. D'où provient ce nouveau métal?

Les auteurs anciens tels Diodore de Sicile, Strabon ou Justin nous informent sur les richesses immenses en or et en argent capturées par Alexandre et entreposées à Ecbatane à l'automne 330. Le chiffre de 180 000 talents est souvent avancé, soit l'équivalent de 4 680 tonnes d'argent ou 468 tonnes d'or. Ces trésors entassés auparavant dans les palais perses sont le fruit de plusieurs siècles de tributs payés par toutes les régions de l'empire au Grand Roi achéménide. L'or monnayé par Alexandre provient sans doute de ces trésors.

Pourquoi Alexandre n'entame-t-il ses frappes intensives qu'à l'extrême fin de son règne, et non dès la fin des années 330? Diodore de Sicile et Arrien nous disent qu'à partir de 325 avant notre ère, de retour de son expédition en Inde, Alexandre démobilise un grand nombre de ses soldats gréco-macédoniens et les renvoie dans leur patrie. Or, la fin de l'engagement correspond au paiement du *misthos* (parfois



Décadrachme en argent frappé en Inde ou à Babylone vers 331-325 avant notre ère (39,88 grammes).



Tétradrachme en argent frappé en Inde ou à Babylone vers 331-325 avant notre ère (15,99 grammes).



Ces monnaies évoquent la guerre dans le monde indien. On distingue notamment des éléphants cornaqués sur lesquels sont installés des guerriers, ou bien un archer sur un char. En haut, Alexandre le Grand, sur son cheval, combat le roi Pôros à la bataille de l'Hydaspe, en 326 avant notre ère.

appelé *opsônion*), c'est-à-dire le salaire pour service rendu, monnayé en or ou en argent.

Les frappes considérables d'alexandres sont réalisées dans un grand nombre d'ateliers répartis très inégalement dans l'empire (voir la carte page 62). On remarque que les principaux ateliers se situent soit dans les ports d'embarquement du Levant et d'Asie Mineure soit à destination, en Macédoine. Parallèlement, le nombre et la composition des trésors monétaires enfouis en Grèce, en Macédoine et dans les Balkans dans le dernier tiers du IV^e siècle avant notre ère suggèrent un large mouvement d'importation des numéraires d'or et d'argent proche-orientaux. Ces données corroborent le retour dans leurs pays d'origine des soldats d'Alexandre.

Un paiement en Orient, à Babylone par exemple, aurait pu être privilégié. Pourtant, régler leurs soldes le plus tard et le plus loin possible présente pour les autorités l'immense avantage de garder sur ces hommes d'armes aguerris un certain contrôle tant qu'ils n'ont pas quitté cet Orient opulent où ils peuvent vite se constituer en dangereuses bandes armées.

Aussi, la mise en circulation de quantités considérables de monnaies d'or et d'argent par Alexandre à la fin de son règne ne peut être considérée comme un acte de politique monétaire telle que nous la concevons, par exemple pour doter son empire si disparate d'une monnaie unique. C'est dans une optique pragmatique, utilitariste même, qu'il faut comprendre son action. Placé devant la nécessité de payer ses troupes, il organise la frappe en fonction de cet objectif. De même, face aux montants gigantesques dus aux milliers de soldats qui ont servi parfois presque dix ans, les trésors captés durant les conquêtes sont largement mis à contribution. Ici, la monnaie doit avant tout être considérée comme un outil de la puissance royale en cela qu'elle permet de régler certaines de ses dépenses, notamment militaires.

VERS UNE MONNAIE COMMUNE

Si la mort d'Alexandre le 11 juin 323 met fin à l'unité de son empire, elle n'a pas d'effet sur le développement des monnayages qu'il a inaugurés, bien au contraire. Malgré la transmission du diadème royal conjointement aux deux derniers Argéades, Philippe III Arrhidée et Alexandre IV, les généraux du conquérant (les diadoques) s'affrontent presque immédiatement et ce durant plusieurs décennies (voir *Guerres fratricides pour un empire très convoité*, par Ph. Clancier, page 72). Ces guerres aboutissent à la formation de trois royaumes, dits hellénistiques, centrés respectivement sur l'Égypte (dynastie ptolémaïque, ou lagide), la Syrie-Mésopotamie (dynastie séleucide) et la Macédoine (dynastie antigonide).

Ces conflits entraînent aussi la poursuite de l'émission massive de monnaies aux types

Les successeurs d'Alexandre (les diadoques) poursuivent l'émission des monnaies aux types du conquérant bien après sa mort. C'est le cas de Ptolémée, en Égypte (à gauche) et de Séleucos en Babylonie (à droite). Frapper des alexandres leur permet de disposer d'un monnayage apprécié et recherché, notamment par les soldats, en même temps que de capter – au moins symboliquement – l'héritage d'Alexandre.



Tétradrachme en argent frappé à Memphis (Égypte) sous l'autorité de Ptolémée vers 318-317 avant notre ère (17,11 grammes, 26 millimètres).

Statère en or frappé à Babylone sous l'autorité de Séleucos vers 311-300 avant notre ère (8,51 grammes, 18 millimètres).

BIBLIOGRAPHIE

FR. DUVRAT ET J. OLIVIER, *Deux politiques de l'or. Séleucides et Lagides au III^e siècle avant J.-C.*, *Revue Numismatique*, vol. 166, pp. 71-94, 2010.

O. HOOVER, *Handbook of Coins of Macedon and its Neighbors, Part I: Macedon, Illyria, and Epeiros, VIth to Ist Centuries BC*, Lancaster/London, 2016.

G. LE RIDER, *Alexandre le Grand, monnaie, finances et politique*, PUF, 2003.

M. JESSOP PRICE, *The Coinage in the Name of Alexander the Great and Philip Arrhidaeus*, British Museum Press, 1991.

Portail multilingue en ligne sur la monnaie au nom d'Alexandre le Grand : <http://numismatics.org/pella>

et le plus souvent au nom d'Alexandre, mais sous l'autorité de Ptolémée, de Séleucos (voir la photo ci-dessus) ou d'autres. Deux raisons, sans doute complémentaires, ont poussé les successeurs d'Alexandre à poursuivre l'émission de monnaies à ses types.

D'abord, leur émission en grand nombre dès 325 avant notre ère et leur grande qualité en ont fait un numéraire apprécié et recherché, notamment par les soldats. Ensuite, en maintenant les types inaugurés par le conquérant, les diadoques cherchent à capter son aura, voire revendiquent son héritage.

DES ALEXANDRES VIEUX ET USÉS

À la fin du IV^e siècle avant notre ère, les monnaies aux types d'Alexandre, particulièrement les tétradrachmes et dans une moindre mesure les drachmes, se sont substituées à la quasi-totalité des numéraires antérieurs. Les alexandres ont acquis le statut de monnaie de référence, de monnaie commune. Au-delà, ce phénomène aboutit à l'adoption par presque toutes les régions du monde hellénistique de l'étalon attique et même de l'objet monnaie pour de vastes territoires orientaux (Babylonie, Perse, Bactriane...) jusque-là imperméables à l'introduction de cette innovation.

Pourtant, ce résultat n'est pas le fruit d'une politique consciente, mais la conséquence directe des conquêtes d'Alexandre, de la prise des formidables richesses perses et de leur mise

en circulation au travers des dépenses non moins considérables réalisées par le conquérant lui-même, puis par ses successeurs.

Le succès ne se dément pas au fil des siècles. Tandis que, trop usés, les vieux alexandres disparaissent progressivement de la circulation au tournant des III^e et II^e siècles avant notre ère, plusieurs cités de Phénicie, d'Anatolie, de Grèce et de mer Noire entament la production de nouvelles pièces. Certes le style, la forme ou la taille de ces monnaies diffèrent sensiblement des pièces du IV^e siècle avant notre ère, mais il n'en demeure pas moins qu'elles comportent tous les éléments iconographiques requis ainsi que le nom d'Alexandre. Cette postérité exceptionnelle des monnayages d'Alexandre ne se dément pas jusqu'à l'arrivée dans la région des Romains.

Ainsi, comme en bien d'autres domaines, le règne d'Alexandre, plus précisément ses conquêtes, a enclenché une puissante dynamique qui aboutit en seulement quelques années au remodelage du paysage monétaire de l'Orient méditerranéen et du Proche-Orient. S'il en était besoin, cela confirme encore l'importance considérable du conquérant dans l'histoire antique: au-delà du personnage presque mythique, c'est très concrètement que ses contemporains ont apprécié la charnière qu'a représenté son règne entre deux mondes, deux phases de leur histoire. ■

PHILIPPE CHARLIER



La mort d'Alexandre... le grand débauché

Les maladies les plus extravagantes ont été invoquées pour expliquer la mort d'Alexandre le Grand. Pourtant, l'alcoolisme, les parasites et les comportements à risque sont plus sûrement en cause.

Que disent les sources classiques sur la mort d'Alexandre le Grand ?

Philippe Charlier : À Babylone, où Alexandre le Grand était retourné après avoir atteint les rives de l'Indus, la plupart de textes décrivent une vie d'excès marquée par une forte consommation d'alcool et par des banquets fastueux à répétition. Puis, sans qu'aucune cause ne soit mentionnée, le conquérant est saisi d'une forte fièvre qui durera deux semaines et le conduira à sa mort. Il est aussi question de fréquentes insomnies. Voilà tout ! On ne sait rien d'autre.

Ce n'est pas une mort particulièrement spectaculaire...

Philippe Charlier : Non, en fait cela ressemble à l'aggravation brutale d'un mauvais état de santé qui existait au préalable. On sait qu'il festoyait souvent, qu'il consommait beaucoup d'alcool, sans compter les nuits blanches, le stress

BIO EXPRESS

25 JUIN 1977
Naissance à Meaux.

2002
Docteur en médecine, à l'université Lille 2.

2005
Docteur en anthropologie sur l'histoire des maladies, à l'École pratique des hautes études.

2015
Ouverture de la consultation en anthropologie médicale à l'hôpital de Nanterre.

lié à sa fonction. Son corps était mis à très rude épreuve. Aujourd'hui, on dirait qu'il avait des conduites alimentaires ou comportementales à risque. C'est cet habitus, c'est-à-dire le mode de vie de l'individu que je mettrais en cause au-delà des deux semaines de fièvre.

Il faut ajouter les divers parasites qu'il a nécessairement contractés ?

Philippe Charlier : Oui, il a mené de nombreuses campagnes militaires qui l'ont conduit très loin de chez lui en Perse, en Égypte, en Asie centrale... Il a sans doute été infecté par une quantité importante de parasites auxquels son corps n'était pas habitué et qui ont encore affaibli son état physiologique. C'est une vie de conquérant !

Il ne les aurait pas attrapés en restant en Macédoine, ou en allant à la rigueur en Asie mineure, dans un environnement à peu près constant. Mais Alexandre, durant les mois et les années qu'il a passés

dans des milieux inédits pour son organisme, a eu le temps d'attraper ce qu'on nomme une polyparasitose, c'est-à-dire des parasites multiples qui se sont accumulés et l'ont fragilisé au fur et à mesure du temps. Aujourd'hui c'est plutôt rare chez les militaires à moins qu'ils ne fassent deux ou trois campagnes successives. En revanche, on rencontre assez couramment ces polyparasitoses chez les commerçants (route de la soie ou des épices) ou chez les grands voyageurs.

Évidemment les auteurs classiques n'ont pas évoqué ce genre d'infections, car à cette époque, les seuls parasites connus sont les ectoparasites : les poux, les puces, les morpions... qui restent à la surface de la peau ou dans les cheveux, ainsi que les parasites intestinaux (vers, principalement) qui sont périodiquement extériorisés.

Or, dans le cas d'Alexandre le Grand, on peut supposer qu'il avait attrapé des parasites au niveau des intestins, de l'arbre urinaire, du sang, du foie... Car on en découvre de plus en plus de traces pour ces périodes reculées grâce à des études paléopathologiques sur des squelettes et des latrines notamment, mais aussi par l'étude des textes qui recèlent en filigrane ce que l'on interprète comme des signes de ces infections qui intéressent tout l'intérieur du corps humain et qui l'abîment progressivement.

D'ailleurs avant de tomber malade, Alexandre passe beaucoup de temps dans les marécages autour de Babylone pour lancer des travaux d'irrigation et tenter d'assainir la région. On imagine sans peine que ce biotope devait être infesté d'insectes et de microbes qui ont pu le contaminer.

Et bien avant, quand il est en Inde par exemple, au contact des populations, d'une faune exotique, avec des éléphants et autres, avec une alimentation qui n'est pas la sienne d'ordinaire, son corps découvre à coup sûr des parasites nouveaux.

On peut ajouter comme autre source possible d'agents infectieux les maladies sexuellement transmissibles. Que ce libertain n'a-t-il pu attraper avec Roxanne, en Bactriane, ou avec Stateira (la fille de Darius III) en Perse, avec toutes les maîtresses qu'il a pu avoir, sans compter ses amants masculins, dont son mignon Héphaïstos.

En outre, il se bat sur le champ de bataille

Philippe Charlier: Là encore, les coups d'épée, de lance ou de toute autre arme, le plus souvent souillée, qu'il a pu recevoir

au combat sont l'occasion de plaies cutanées qui sont autant de portes d'entrée pour d'autres agents infectieux. En fin de compte, il y a énormément de causes de mort potentielles, mais extrêmement banales pour Alexandre le Grand.

Si je devais présenter le cas d'Alexandre lors d'une réunion à l'hôpital, j'indiquerais ceci : « Homme jeune, 32 ans, déplacé sur le plan géographique, mauvaise hygiène de vie sous-jacente, alcoolisme chronique, polyparasitose. »

Comment alors expliquer le nombre d'études qui proposent des causes bien plus singulières ?

Philippe Charlier: Alexandre est un personnage historique. Or quand un tel individu meurt, la mort banale n'est pas imaginable. Pourtant, en l'occurrence, tout concourt à privilégier une mort naturelle ou du moins courante à l'époque.

Les contemporains d'Alexandre ont voulu y voir un assassinat, voire même un signe des dieux qui auraient voulu

Plutarque évoque un empoisonnement avec de l'arsenic qu'aurait fourni Aristote.

Philippe Charlier: Ça fait partie des fantasmes. C'est possible évidemment, et je ne me permettrai pas de dire que Plutarque enjolive, mais c'est tout à fait révélateur des idées préconçues sur la mort des puissants. C'était vrai au IV^e siècle avant notre ère, ça l'est toujours.

Aujourd'hui, de nombreux médecins se penchent sur ce cas et essaient d'avancer un diagnostic, en fonction des textes pourtant avares d'informations médicales et qui plus est souvent écrits deux ou trois siècles après les événements.

Le plus souvent, ils proposent les maladies les plus rares possible pour publier sur le cas d'Alexandre le Grand. En l'absence de cadavre et sur la foi de sources trop imprécises, ces publications n'ont pas de sens, elles reposent sur du vent. On peut expliquer la mort du grand homme sans invoquer un syndrome rarissime.



rappeler à eux quelqu'un qu'ils considéraient comme équivalent. Pour diverses raisons, notamment politiques, les clans qui se sont déchiré l'empire d'Alexandre le Grand après sa mort (les Lagides, les Séleucides...) se sont mutuellement accusés de l'avoir empoisonné. Ils se rejettent la faute, car ils ne peuvent pas concéder qu'une mort soit naturelle et spontanée quand il s'agit de quelqu'un d'aussi important qu'Alexandre.

Que sait-on en réalité de façon solide de la mort d'Alexandre? Elle concerne un jeune homme qui a mal vécu sur le plan physiologique, avec beaucoup de prises de risque, et qui a vraisemblablement succombé soit à une infection, à choisir parmi toutes celles qu'il a pu attraper au cours de ses campagnes, soit d'une mort métabolique. Dans ce dernier cas, une consommation assez importante d'alcool au cours des derniers >

> mois de sa vie aurait fragilisé son foie ou ses reins puis entraîné une défaillance brutale de son corps. On parle de défaillance multiviscérale : les organes cèdent les uns après les autres lors d'une agonie de quelques heures à quelques jours.

Une telle défaillance multiviscérale est possible à seulement 32 ans ?

Philippe Charlier : Tout à fait, sur le plan médico-légal on constate des ravages de l'alcool chez des individus bien jeunes. Tout dépend de l'âge auquel on commence, de la quantité ingurgitée, du terrain génétique... Il ne faut pas oublier que la physiologie a bien évolué. Nous disposons aujourd'hui des antibiotiques, des vaccins, de la pasteurisation, des réfrigérateurs... Nous vivons dans un monde quasiment aseptisé. Rien de tout ceci n'existait il y a 2300 ans, ce qui rendait l'alcool particulièrement toxique. Ajoutons qu'à cette époque, l'alcool pur était dilué avec de l'eau, mais quelle eau ? Une eau qui était souvent impropre à la consommation, car souillée.

Or Alexandre offrait un terrain physiologique que l'on dit « débilisé », amoindri, fragilisé. C'est du pain bénit pour une fièvre, pour un autre parasite, celui de trop, contre lequel son organisme, trop faible pour se défendre, ne pourra pas lutter, et qui le tuera. Pourtant, dans une situation normale, ce serait une infection bénigne. Comme une petite grippe, par exemple. D'ailleurs, dans les semaines qui ont précédé la mort d'Alexandre, Plutarque décrit des oiseaux morts qui tombent du ciel. On y a vu un mauvais présage, mais il correspond plus sûrement à une épizootie, peut-être une sorte de grippe aviaire. Or le passage de l'oiseau à l'homme existe, et un tel phénomène pourrait donc être incriminé.

Que penser de l'épilepsie avancée par certains pour expliquer la mort d'Alexandre ?

Philippe Charlier : Là encore, les descriptions sont tellement succinctes que pour expliquer des épisodes d'agitation et de colère importants, on ne peut pas faire la part entre une intoxication alcoolique aiguë, la privation de sommeil ou un quelconque dysfonctionnement du cerveau. Certains ont tenté de dédouaner Alexandre le Grand en en faisant l'objet des dieux. Épileptique, il ne serait donc pas responsable de ses excès de colère. C'est préférable et plus présentable que de dire qu'il était complètement imbibé d'alcool !

À nouveau, on souffre très clairement d'un défaut de texte. Et donc tout

ce qu'on pourra dire sur une cause de mort éventuelle ou un symptôme précis sera remis en question. C'est un personnage historique, mais les connaissances qu'on en a sont quasi mythologiques.

D'autres évoquent le paludisme...

Philippe Charlier : À cette époque, tout le monde ou presque l'avait, même en Grèce. Toutefois, il y a plusieurs types de parasites (*Plasmodium falciparum*, *P. vivax*, *P. malariae*...) aussi peut-on accumuler les parasites à mesure que l'on voyage dans différentes régions impaludées. Mais cette maladie faisait partie du paysage.

Une autre hypothèse, récente, incrimine le virus du Nil occidental...

Philippe Charlier : C'est une piste intéressante et qui se tient. Ce virus hémorragique est vraisemblablement parmi les maladies infectieuses qui avaient cours en Mésopotamie à l'époque. Il

Pourtant, il n'a pas été le seul à subir les affres d'un environnement infesté et exotique. Si l'on en croit l'*Anabase* de Xénophon, toute son armée, soit des dizaines de milliers d'individus, a subi le même sort que lui.

Quelles ont été les conséquences ?

Philippe Charlier : Avant Alexandre le Grand, seuls quelques Grecs, des commerçants pour la plupart, s'étaient aventurés si loin vers l'Asie. Là, on change d'échelle : avant le Macédonien et sa troupe, aucun groupe important n'était allé en Inde. Les contacts entre les deux populations ont notamment consisté en l'échange d'agents infectieux. D'ailleurs, qu'ont vraisemblablement rapporté dans leurs bagages les soldats d'Alexandre en revenant en Grèce *via* l'Asie mineure ? La lèpre !

La lèpre ne pouvait partir d'Inde et arriver en Europe par le seul truchement des caravanes qui rassemblaient trop

Qu'ont rapporté dans leurs bagages les soldats d'Alexandre en revenant en Grèce ? La lèpre !

peut donc tout à fait être la cause de la mort d'Alexandre.

Une étude publiée récemment a montré que bien des virus que l'on croit exotiques, cantonnés à l'Afrique subsaharienne, étaient bien plus répandus pendant l'Antiquité. On les trouvait jusqu'en Europe, y compris en Grèce, en Allemagne et même au Danemark. Des travaux de génétique moléculaire ont porté sur le contenu de l'intérieur d'un vase de l'âge du fer en Allemagne : on y a trouvé la trace d'un virus hémorragique qui sévit aujourd'hui au Congo.

Cependant, un tel virus ne peut se limiter à une mort individuelle : il aurait plus sûrement déclenché une épidémie. Mais la seule mort dont on se souvient, et qui intéresse, est celle d'Alexandre, un personnage qui relève pratiquement de la mythologie.

peu de porteurs possibles. Pour que l'écologie de la maladie infectieuse soit respectée, il fallait plusieurs dizaines de milliers de personnes : il semble que ce fut l'armée d'Alexandre le Grand à la fin du IV^e siècle avant notre ère.

Quant à Alexandre lui-même, on n'en saura jamais plus ?

Philippe Charlier : On a vu ici le tableau clinique le plus crédible. On ne pourra pas aller au-delà tant que l'on n'aura pas la dépouille. Et l'espoir reste mince. Elle est vraisemblablement perdue quelque part à Alexandrie, en Égypte. C'est l'affaire des historiens *stricto sensu*. En revanche, s'ils trouvent un cadavre, nous ferons tous les examens nécessaires...

PROPOS RECUEILLIS PAR
LOÏC MANGIN

IL S'EN PASSE DES CHOSES SOUS NOS COUVERTURES

Découvrez chez RELAY et sur relay.com
les magazines les plus talentueux et les plus audacieux de l'année

PRIX RELAY DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2017

RELAY.

sepm

SYNDICAT
DES ÉDITEURS
DE LA PRESSE
MAGAZINE



LES MAGAZINES
DE L'ANNÉE
2017



L'Entrée d'Alexandre le Grand à Babylone selon le peintre autrichien Johann Georg Platzer, au début du XVIII^e siècle.



UN MONDE À JAMAIS TRANSFORMÉ

L'aventure d'Alexandre a profondément bouleversé la face du monde antique. Si les successeurs du Macédonien pulvérisèrent son immense empire faute d'avoir pu s'entendre, les Grecs s'installent néanmoins durablement en Asie centrale, hellénisant tout le Moyen-Orient et au-delà.

La légende du roi conquérant irriguera encore plus largement le monde culturel et politique de l'Orient et de l'Occident, jusqu'à nos jours, au service de divers desseins collectifs ou personnels.

L'ESSENTIEL

● À la mort d'Alexandre le Grand, ses compagnons, ou diadoques, se sont affrontés pendant plus de vingt ans.

● Ces guerres ont conduit au partage de l'empire en différents royaumes : l'Égypte, aux mains de Ptolémée et sa dynastie des Lagides, la Macédoine entre celles d'Antigone le Borgne...

● Le plus grand territoire, de Babylone aux confins de l'Iran, échu à Séleucos 1^{er}, fondateur de la dynastie des Séleucides.

● Il s'inspira d'Alexandre le Grand dans la gestion de son territoire, son expansion et sa politique multiculturelle. Il se heurta cependant au royaume indien de Chandragupta.

L'AUTEUR



PHILIPPE CLANCIER est maître de conférences (UMR 7041 - Arscan), à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

Guerres fratricides pour un empire très convoité

Alexandre le Grand, mort soudainement, n'avait pas préparé sa succession... Qui, pour le remplacer ? Ses compagnons de route n'ont pas réussi à se mettre d'accord : ils se sont battus pendant plus de vingt ans. Le grand vainqueur fonda la dynastie des Séleucides...

L

es empires survivent mal à la disparition de ceux qui les ont fondés. L'histoire regorge d'exemples. L'empire de Charlemagne a été divisé en trois en 843, par le traité de Verdun, moins de trente ans après la mort du premier carolingien. De même, au début du VI^e siècle, le royaume de Clovis a été rapidement découpé en quatre quand le Franc mourut. L'archétype de cette « malédiction de la

succession » est plus ancien encore. Elle a frappé Alexandre le Grand. Sa mort, survenue à 32 ans le 11 juin 323 avant notre ère est advenue trop tôt et trop brutalement pour que l'intégrité de son empire ne résiste : il n'a pas fallu attendre longtemps avant d'assister aux premiers affrontements.

LA GUERRE DES DIADOQUES

Et ils ont duré ! Pendant plus de vingt ans, les principaux généraux d'Alexandre – ses diadoques – ont combattu pour chacun en garder sous sa coupe le plus grand territoire possible. Alliances et retournements se sont succédé pour qu'en fin de compte l'empire qu'ils avaient conquis ensemble soit fracturé. Plusieurs dynasties célèbres en émergeront, notamment les Séleucides et les Lagides dont la dernière représentante sera, près de trois siècles plus tard, la célèbre Cléopâtre, septième du nom, reine d'Égypte. Récit d'un démembrement.

Alexandre n'avait-il aucun héritier au moment de sa mort ? Pas tout à fait, puisqu'il laissait un enfant à naître, un garçon, qui deviendra Alexandre IV. Une bonne nouvelle, >



Séleucos, diadoque d'Alexandre le Grand, se fit nommer roi, Séleucos I^{er} Nicator, et fonda la dynastie des Séleucides.

> la naissance d'un successeur ? Théoriquement oui, mais le nourrisson ne pouvait pas régner et une longue régence s'installa. En effet, il fut décidé qu'Alexandre IV régnerait conjointement avec Philippe Arrhidée (ou Philippe III de Macédoine), le demi-frère d'Alexandre le Grand (voir les Repères, page 6). Cet accord, parfois nommé le « Règlement de Babylone », signé en 323 avant notre ère, n'empêcha pas la guerre des diadoques d'éclater...

DEUX VISIONS POUR UN EMPIRE

Les guerres des diadoques sont d'une infinie complexité et leur chronologie pose encore parfois, dans le détail, des problèmes conséquents. Pour simplifier, on peut opposer deux visions. La première est celle d'une perpétuation de l'esprit impérial insufflé par Alexandre le Grand avec comme objectif le maintien de l'unité politique des espaces nouvellement conquis. L'une des grandes figures de ce courant était Perdicas, l'ancien commandant de la cavalerie de la garde du roi macédonien. Cette volonté s'exprima durement lorsque Perdicas écrasa la révolte des Gréco-Macédoniens installés en Bactriane et qui désiraient ardemment rentrer chez eux. Cependant, son désir de maintenir l'empire à son propre avantage s'opposa à celui d'Antigone le Borgne dont l'assise territoriale se situait, au départ, en Asie Mineure.

L'autre vision du monde post-alexandrin, où l'on consent au découpage et au partage de l'empire, était notamment celle de Ptolémée. Dans le partage des responsabilités suivant la mort du conquérant, l'Égypte lui revint. Sa nouvelle satrapie était plus cohérente, avec des limites mieux définies et plus facilement défendables que celles des autres prétendants au pouvoir. Pour ces raisons peut-être, Ptolémée semble avoir très tôt renoncé à l'idée d'un empire unitaire pour, au contraire, favoriser l'émergence de son propre royaume. Mais, ce ne fut fait qu'au terme de bien des rebondissement.

Perdicas tenta de s'imposer à tous durant la première guerre des diadoques, de 322 à 320 avant notre ère. Ce ne fut pas au goût de son état-major dont certains membres... l'assassinèrent. Deux figures émergèrent de ces événements : Eumène de Cardia, qui se voyait en héritier de la vision de Perdicas, et Séleucos. Après l'élimination de Perdicas, les diadoques passèrent le traité de Triparadeisos, en Syrie du Nord. Ptolémée était confirmé dans ses possessions égyptiennes, Antigone le Borgne dans une grande partie de l'Anatolie qu'il devait se partager avec, entre autres, Eumène de Cardia. Enfin, Séleucos recevait la Babylonie, soit le sud de l'Irak actuel.

Les prétentions d'Eumène déclenchèrent la deuxième guerre des diadoques de 319 à 316 avant notre ère. Antigone le Borgne qui avait

reçu le titre de stratège (général) des troupes d'Asie, mena l'opposition contre Eumène. Une partie du conflit se situa en Iran occidental, en Babylonie et en Médie où Eumène trouva la mort au début de 316 alors qu'il se battait contre Antigone le Borgne venu assister Séleucos.

L'alliance entre les deux diadoques ne dura pas, Antigone refusant de rendre la pleine souveraineté de la Babylonie à Séleucos. Les deux hommes entrèrent dans une longue période d'hostilité qui tourna d'abord à l'avantage du premier. Dépouillé de ses prérogatives, Séleucos dut fuir en Égypte auprès de Ptolémée qui contribuait à entretenir l'instabilité politique et militaire du Proche-Orient. La division des autres diadoques servait ses propres intérêts en les éloignant de ses frontières.

Après avoir évincé Séleucos de Babylonie, Antigone était devenu l'homme fort du moment et donc l'homme à abattre. Commença alors la troisième guerre des diadoques pendant laquelle Antigone chercha à imposer son pouvoir dans la majeure partie de l'ancien empire d'Alexandre, en particulier dans le bassin oriental de la Méditerranée, la Babylonie et les hautes satrapies, c'est-à-dire les satrapies iraniennes.

PLEURS ET LAMENTATIONS

En décembre 311 avant notre ère, Antigone passa traité avec Ptolémée, lui reconnaissant son territoire. Il était alors libre de se tourner une bonne fois pour toutes contre Séleucos qui s'acharnait à vouloir reconquérir la Babylonie. Ptolémée, jouant sur les deux tableaux, fournit un contingent militaire à... Séleucos pour qu'il reprenne pied en Iran et en Mésopotamie. C'est donc la guerre de Babylonie de 311 à 309 avant notre ère qui vida la querelle.

Les tablettes babyloniennes en akkadien cunéiforme se font l'écho de la catastrophe humaine et économique qu'entraîna cet affrontement en Basse Mésopotamie, le sud de l'actuel Irak. Séleucos établit ses bases arrière en Iran et vint combattre personnellement les armées antigonides en Irak à partir de 310 avant notre ère.

La ville de Babylone fut assiégée plusieurs fois et les combats de rue furent nombreux, particulièrement autour du palais de Nabuchodonosor II qui servait de réduit défensif. Villes et sanctuaires furent pillés et parfois incendiés comme ce fut le cas, le 2 mars 309, de l'entrepôt de l'Emeslam, le principal temple de la ville de Kutha, à quelques kilomètres de Babylone. L'économie de la Babylonie fut déstabilisée en profondeur, la guerre faisant monter en flèche les prix des denrées alimentaires. Les textes cunéiformes expriment la détresse de la population à travers la formule standardisée « Il y eut des pleurs et des lamentations dans le pays ».

Le point culminant de cet affrontement eut lieu le 10 août 309 avant notre ère lorsque,

LES SÉLEUCIDES, ET LA DIVERSITÉ DES PRÉNOMS

- Séleucos I^{er} Nicator (305-281)
- Antiochos I^{er} Sôter (281-261)
- Antiochos II Théos (261-247)
- Séleucos II Kallinikos (246-225)
- Séleucos III Sôter (225-223)
- Antiochos III Mégas (222-187)
- Séleucos IV Philopatôr (186-175)
- Antiochos IV Épiphane (175-164)
- Antiochos V Eupatôr (163-162)
- Démétrios I^{er} Sôter (162-150)
- Alexandre I^{er} Balas (152-145)
- Antiochos II Dionysos (145-142)
- Démétrios II Nicator (145-139)
- Antiochos VII Sidétès (138-129)
- Démétrios II Nicator (129-126)
- Alexandre II Zabinas (126-122)
- Séleucos V Nicator (125-124)
- Antiochos VIII Philométôr (125-96)
- Antiochos IX Philopatôr (114-95)
- Séleucos VI Épiphane (96-95)
- Démétrios III Eukairos (95-88)
- Antiochos X Eusèbe (94-92)
- Antiochos XI Philadelph (93-90)
- Philippe I^{er} Philadelph (93-83)
- Antiochos XII Dionysos (87-84)
- Séleucos VII Philométôr (83-69)
- Antiochos XIII Asiaticus (68-64)
- Philippe II Philoromaïos (67-64)



Les pieds de Chandragupta, le puissant roi qui unifia l'Inde et résista à Séleucos.

après des mois de manœuvres et de contre-manceuvres, les armées antigonide et séleucide se rencontrèrent enfin sur le champ de bataille. Séleucos triompha obligeant les Antigonides à lui abandonner la Babylonie et, par la suite, une grande partie du Proche-Orient. Antigone dut dans le même temps limiter l'extension de son domaine à l'ouest, car déjà Ptolémée pratiquait une politique d'expansion le long de la côte levantine. Cette tendance perdura pendant toute la période hellénistique (environ les trois siècles avant notre ère) et provoqua de nombreuses guerres entre Lagides (la dynastie de Ptolémée) et Séleucides.

VERS UNE STABILISATION

Les deux années 310 et 309 avant notre ère constituent un tournant dans l'histoire. En effet, en 310 mourait Alexandre IV resté seul héritier d'Alexandre le Grand après la mort de Philippe Arrhidée en 317 avant notre ère (*voir l'encadré page 78*). En 309, Séleucos sortit grand vainqueur de la guerre des diadoques, cette longue série d'affrontements ouverte dès 322. Il se tailla la part du lion dans l'espace impérial alexandrin puisqu'il mettait la main, d'est en ouest, sur les mondes iraniens, la Mésopotamie et étend progressivement son emprise sur le Levant nord et l'Anatolie au détriment des Antigonides.

Les dernières guerres des diadoques eurent lieu de 307 à 301 et s'achevèrent quand les Antigonides, qui s'étaient aliénés les autres diadoques, furent vaincus à la bataille d'Ipsos. Antigone le Borgne y mourut,

mais son fils Démétrios Poliorcète, le « Preneur de villes », reprit les ambitions de son père perpétuant la dynastie des Antigonides qui s'imposa en Macédoine.

Entre-temps, Ptolémée avait franchi un pas décisif en étant le premier à se proclamer roi en 306. De là, trois grands royaumes se partageaient l'empire d'Alexandre. À l'ouest, le royaume des Antigonides centré sur la Macédoine. En Égypte, le domaine lagide avec de nombreuses possessions au Levant sud et dans le bassin oriental de la Méditerranée. Enfin, la majeure partie de l'espace qu'avait conquis Alexandre revint à Séleucos, désormais Séleucos I^{er}, qui fit remonter symboliquement l'ouverture de son règne à l'année 311, celle du début de la reconquête de la Babylonie.

La carte politique des États hellénistiques resta cependant très mouvante. Ainsi, les royaumes lagide et séleucide s'affrontèrent longtemps pour la possession du Levant sud dans ce que l'on a nommé les guerres de Syrie. D'autres royaumes émergèrent du trop vaste empire séleucide avec, à l'ouest, en Asie Mineure, l'apparition du royaume de Pergame aux mains de la dynastie des Attalides, et bien loin à l'est la prise d'indépendance de la Bactriane, ou même plus près, le royaume d'Arménie. Ces mouvements centrifuges devaient se faire jour dès le III^e siècle avant notre ère et se cristalliser le siècle suivant.

L'EMPIRE DES SÉLEUCIDES

L'empire de Séleucos I^{er} n'est pas celui d'Alexandre le Grand. Le nouveau monarque n'a jamais pu intégrer l'ensemble des possessions alexandrines tant en Anatolie que dans les mondes iraniens, ces derniers allant schématiquement de la Babylonie à l'Indus. Il étendit toutefois beaucoup ses frontières. De 306 à 303, il se consacra à la reconquête des hautes satrapies. En 305, la Bactriane était intégrée à son royaume. Cette région, située en Afghanistan actuel, fut néanmoins toujours difficile à tenir. Les données numismatiques laissent penser qu'un certain Sophytes le dirigeait depuis 315 avant notre ère. Il aurait opposé une farouche résistance à l'armée séleucide avant de capituler.

Séleucos ne put porter plus loin ses armées, en tout cas pas aussi loin que l'avait fait Alexandre puisque l'empire séleucide ne borda jamais l'Inde, mais trouva ses limites en Arachosie. Alexandre avait installé Sibyrtios à la tête de cette ancienne satrapie achéménide. Il était toujours en place lorsque Séleucos I^{er} vint à la tête de ses armées réclamer la région. La situation géopolitique avait cependant nettement évolué depuis le passage d'Alexandre, et Sibyrtios ne fut pas le principal souci du Séleucide.

En effet, toutes les satrapies qui se situaient au sud de l'Hindou Kouch étaient sous la ▶

> menace de l'expansion du nouvel empire maurya, celui du roi indien Chandragupta. Séleucos, se mettant dans les pas d'Alexandre, tenta de le repousser vers l'est, mais, vaincu, dut s'accommoder d'un traité de compromis en fin de compte peu favorable.

Il céda à Chandragupta les deux satrapies d'Arachosie et de Paropamisades. En échange, le souverain indien s'engagea à laisser certains privilèges aux colons gréco-macédoniens installés par Alexandre, comme celui de s'organiser politiquement à la grecque et d'employer le grec comme langue officielle dans leurs cités.

Séleucos n'eut néanmoins pas trop à se plaindre, puisque le commerce entre les deux empires fut fructueux et les échanges diplomatiques tout autant. La ville d'Alexandrie d'Arachosie, encore et toujours dirigée par Sibyrtios, servit probablement de résidence aux ambassadeurs séleucides. De plus, Chandragupta livra cinq cents éléphants de guerre au Séleucide qui les aligna sans doute sur le champ de bataille d'Ipsos où il vainquit Antigone le Borgne en 301 avant notre ère.

LE SOUVENIR D'ALEXANDRE

Les campagnes de Séleucos I^{er} vers l'Orient s'inscrivent dans l'imitation d'Alexandre le Grand qui resta le modèle du roi guerrier tout au long de l'histoire séleucide. Séleucos inaugura cette imitation en se tournant vers la Bactriane et en affrontant l'empire maurya au début de son règne. C'est par une campagne militaire dirigée vers l'Orient que l'on se mettait dans les pas d'Alexandre.

Certains des successeurs de Séleucos I^{er} suivirent cet exemple comme ce fut le cas d'Antiochos III qui de 212 à 204 mena campagne de l'Arménie à la Bactriane puis, sur le retour, contre Gerrha, capitale d'un royaume arabe sur la côte occidentale du golfe Persique. Ce fut un succès mitigé, la Bactriane reconnaissant nominalement la suzeraineté séleucide, mais restant indépendante de fait.

Antiochos IV fit de même après son échec face à l'Égypte trop bien soutenue par Rome. Il entreprit alors de réaffirmer la présence séleucide dans les hautes satrapies, mais trouva la mort en Iran occidental, juste après avoir soumis l'Arménie. Les exemples bactrien et arménien le montrent : les rois séleucides devaient sans cesse réaffirmer leur domination partout dans l'empire dont seul le centre syromésopotamien n'était guère sujet à des tentatives d'indépendance.

Par la suite, la conquête de la Babylonie par les Parthes en 141 avant notre ère condamna les Séleucides à mener des campagnes militaires bien proches du cœur syrien de leur royaume. Ce fut le cas de Démétrios II et d'Antiochos VII qui y perdirent la vie, et l'empire se contracta vers son secteur levantin.

Toute sa vie, Séleucos I^{er} voulut suivre l'exemple d'Alexandre en conquérant aussi l'Asie Mineure. Il le fit grâce à sa victoire sur Lysimaque à la bataille de Couroupédion en 281 avant notre ère. Lysimaque était aussi un diadoque, nommé en Thrace lors du « Règlement de Babylone » de 323 avant notre

**Les Séleucides
ont créé plusieurs
nouvelles villes...
dans un monde
qui n'en manquait
vraiment pas**

ère. Il était bien implanté en Anatolie au début du III^e siècle avant notre ère. Séleucos avait ensuite l'intention d'envahir les Balkans, mais il fut assassiné, ce qui mit fin, pour un temps, à l'expansionnisme séleucide. Son fils Antiochos I^{er} lui succéda.

Il n'avait pas attendu la mort de son père pour exercer des responsabilités politiques dans l'empire. Depuis 294 avant notre ère, il était officiellement lui aussi roi avec son père. Un tel système permettait de dédoubler la personne royale et visait à faciliter la gestion du vaste territoire sous domination séleucide. Séleucos s'occupait essentiellement de l'ouest et Antiochos de l'est, depuis Babylone jusqu'à la Bactriane.

L'empire séleucide s'est glissé dans le canevase administratif mis en place par Alexandre. En conséquence, les deux premiers rois, Séleucos I^{er} et Antiochos I^{er}, ont travaillé à l'organisation administrative de leur nouvel empire en intégrant, très schématiquement, trois traditions différentes. La première issue de l'empire achéménide portait sur l'administration impériale. La gestion des communautés locales reposait, quant à elle, sur les deux autres traditions : les usages gréco-macédoniens d'une part et les habitudes locales, d'autre part, traditions qui étaient souvent antérieures à la conquête achéménide.

L'empire perse a largement contribué à façonner la carte administrative de son successeur séleucide. En effet, l'espace séleucide, tout comme l'empire d'Alexandre avant

lui, a été divisé en provinces nommées satrapies et dont les limites ont tout d'abord souvent été calquées sur celles des Achéménides. Les contours restent cependant difficiles à cerner exactement.

On doit aussi tenir compte de très nombreuses évolutions aux III^e et II^e siècles avant notre ère qui restent largement méconnues dans le détail. Les auteurs anciens étaient d'ailleurs eux-mêmes un peu flous sur les termes administratifs désignant ces provinces, parlant tour à tour de satrapie ou de stratégie. Quoi qu'il en soit, ces grands découpages administratifs étaient aux mains de satrapes ou de stratèges dont certains n'hésitèrent pas à se révolter ou se proclamer indépendants.

La satrapie était centrée sur une capitale provinciale. Dans le cas de la Babylonie, une satrapie ayant fourni une documentation écrite importante et fourmillant de détails, le centre politique se trouvait à Séleucie-du-Tigre. La fondation de cette ville, un vœu de Séleucos I^{er} exaucé par Antiochos I^{er}. Elle se situait non loin de l'actuelle Bagdad sur les canaux reliant l'Euphrate au Tigre et à proximité de la Diyala, affluent du Tigre permettant de relier la Mésopotamie au plateau iranien *via* la chaîne

de montagnes du Zagros. Une telle implantation avait été bien pensée, à la fois sur les plans économique et politique, et servait de relais à l'administration royale en la personne du satrape qui disposait de fonctionnaires dans les grandes villes de Babylonie.

QUE FAIT LA POLIS

Les villes, à l'intérieur des satrapies, composaient l'échelon élémentaire du découpage administratif de l'empire séleucide, tout au moins dans les régions s'étendant de la Méditerranée à l'Iran occidental. La tradition politique grecque était ainsi bien présente à travers la fondation de nouvelles agglomérations dont l'organisation politique était celle de la *polis*, la « cité ».

Les Séleucides, suivant l'exemple d'Alexandre, ont créé plusieurs nouvelles villes dans un monde qui n'en manquait d'ailleurs vraiment pas. L'objectif était de repenser le maillage urbain ancien. On a vu la place de Séleucie-du-Tigre dans l'organisation administrative de la Babylonie. Il en allait de même avec l'énorme programme de fondation de la tétrapole syrienne composée d'Antioche, d'Apamée (*voir la photo ci-dessous*), de Séleucie-de-Piérie et de Laodicée-sur-Mer. >



Apamée fut l'une des principales villes fondées par Séleucos I^{er}, fondateur des Séleucides. Les Romains en gardèrent le plan orthogonal, dont l'axe principal devint une avenue bordée de colonnades imposantes (*ci-dessus*).

➤ À l'autre bout de l'empire, la ville d'Aï Khanoum en Bactriane fut développée aussi pour structurer un espace beaucoup plus vide d'agglomérations (voir *Quand les Grecs colonisèrent l'Asie centrale*, par Cl. Rapin, page 88). Enfin, certaines villes anciennes furent « poliadisées », c'est-à-dire que leur organisation politique interne fut réformée pour les transformer en *poleis* dans lesquelles entrèrent les colons installés par Alexandre et ses successeurs. Ce fut le cas d'Alep, par exemple, renommée Béroia.

Avec ces cités, les *poleis*, c'est donc l'organisation politique grecque qui arrivait du Levant à la Bactriane, avec ses assemblées, ses citoyens et ses magistrats. Or, les villes anciennes intégrées à l'empire avaient aussi leurs traditions qui s'incorporèrent dans les nouvelles constructions étatiques.

Il faut ainsi ajouter une autre culture politique qui participa à donner à l'empire séleucide une ossature bien plus solide qu'on ne l'a longtemps pensée : l'administration des villes. Les exemples les mieux connus viennent de Babylonie où les tablettes cunéiformes éclairent la vie politique, économique et sociale des grandes agglomérations du sud de l'Irak, tout particulièrement à Babylone et à Uruk.

ALEXANDRE ET HENRI IV

Il faut imaginer qu'Alexandre dut avoir un choc quand il arriva à Babylone : la ville avec ses 976 hectares était, selon les normes de l'époque, absolument gigantesque. Elle était de la taille du Paris d'Henri IV, la plus grande ville européenne du début du XVII^e siècle, près de... deux mille ans plus tard. Les souverains macédoniens firent donc très tôt le choix de s'appuyer sur les élites urbaines locales pour les aider à gérer ces mastodontes. Les notables les mieux organisés étaient alors les desservants des grands sanctuaires comme l'Esagil de Babylone, le Bit-Rēš d'Uruk ou l'Ezida de Borsippa.

À Babylone, le sanctuaire était structuré autour d'une assemblée, la *kiništu*, constituée de plusieurs centaines de personnes. Ces dernières étaient appelées les « Babyloniens », ce qui ne les désignait pas comme habitants, mais comme notables de la ville. L'administrateur en chef du sanctuaire portant le titre de *šatammu* dirigeait l'assemblée, secondé par une administration. Cette structure générale a certainement rappelé aux nouveaux souverains macédoniens celle des cités grecques avec leurs assemblées et leurs magistrats.

Les termes désignant l'organisation de la vie politique à Uruk dans la seconde moitié du III^e siècle avant notre ère révèlent que les Séleucides ne voyaient pas uniquement dans ces notables des desservants de sanctuaires.

BAL TRAGIQUE EN MACÉDOINE : QUATRE MORTS

Les parents proches d'Alexandre le Grand connurent un destin tragique. Alexandre IV, le fils posthume et légitime d'Alexandre le Grand et de Roxane est proclamé roi avant même sa naissance conformément au « Règlement de Babylone » signé en 323 avant notre ère. Selon cet accord, il doit partager la couronne avec son oncle, Philippe III. Cependant, un traité de paix signé en 311 avant notre ère prévoit que Cassandre restera régent de la Macédoine jusqu'à la majorité d'Alexandre IV : il ne peut s'en satisfaire et le fait emprisonner, avec sa mère Roxanne, à Amphipolis où ils sont assassinés en 310 avant notre ère. Le demi-frère d'Alexandre, fils de Philippe II et de la

thessalienne Philinna, aurait été mentalement déficient. Il était peut-être simplement épileptique. En 321 avant notre ère, il épouse Adea (elle se fera appeler Eurydice par la suite), une petite-fille de Philippe II. En Macédoine, elle et son mari prennent le parti de Cassandre, ce qui n'est pas du goût d'Olympias, la mère d'Alexandre le Grand. Elle renverse cette alliance et, en septembre 317 avant notre ère, fait assassiner Philippe III et contraint Eurydice au suicide. Elle entraîna aussi la mort de Nicanor, le frère de Cassandre... Il se venge en la capturant et en la faisant exécuter en 316 avant notre ère. Bilan : la femme, la mère, le fils et le demi-frère d'Alexandre le Grand ont été tués par des proches...

Le dirigeant de la ville était le *rab ša rēš āli ša Uruk*, soit « le responsable des officiers de la ville d'Uruk » qui était aussi *šatammu*, c'est-à-dire responsable du sanctuaire Bit-Rēš. On voit par la différenciation des deux titres – le civil pour la ville d'Uruk, le religieux pour le sanctuaire – que les Séleucides n'avaient pas tant donné la charge de la ville aux membres d'un sanctuaire qu'à une organisation politique locale.

L'empire séleucide fut l'héritier de la plus vaste partie de l'empire d'Alexandre. À l'instar de son aîné, il voulut mêler les civilisations grecque et iranienne, avec rencontra plus de succès. Les noces de Suse imposées par Alexandre en 324 dans un souci d'intégration de deux peuples n'eurent guère de lendemain, mais l'exception au rejet de la politique alexandrine de fusion des cultures se trouve justement chez les Séleucides où le fondateur de la dynastie conserva son épouse Apama d'origine bactrienne. Certes, les Séleucides se comportèrent en souverains gréco-macédoniens, mais ils surent incorporer de multiples traditions culturelles à leur empire faisant revivre ainsi, un peu, l'esprit d'Alexandre. ■

BIBLIOGRAPHIE

L. MARTINEZ-SÈVE, *Les Grecs en Orient : portraits croisés*, in P. ROUILLARD (dir.), *Portraits de migrants, Portraits de colons I*, Colloque de la Maison Archéologie & Ethnologie, René-Ginouvès, n° 5, pp. 129-140 De Boccard, Paris, 2009.

L. CAPDETREY, *Le Pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique (312-129)*, P. Univ. de Rennes, 2007.

PH. CLANCIER, G. GORRE et O. COLORU, *Les Mondes hellénistiques du Nil à l'Indus*, Carré Histoire, Hachette Supérieur, 2017.

M. SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique IV^e siècle av. J. C. – III^e siècle ap. J.-C.*, Fayard, Paris, 2001.



L'ESSENTIEL

- L'araméen était la langue officielle de l'administration achéménide. On la pratiquait des côtes méditerranéennes jusqu'aux confins orientaux de l'empire.
- Elle était pourtant issue d'un peuple souvent sans territoire qui avait plié devant les Assyriens, les Babyloniens et les Perses.
- C'est dans cette langue qu'une archive de Bactriane, en Asie centrale, nous renseigne sur le quotidien dans cette région au moment de la conquête d'Alexandre.
- Le conquérant est d'ailleurs présent dans ces documents, ainsi que, probablement, Bessos, le meurtrier de Darius III, dernier Grand Roi achéménide.

L'AUTEURE

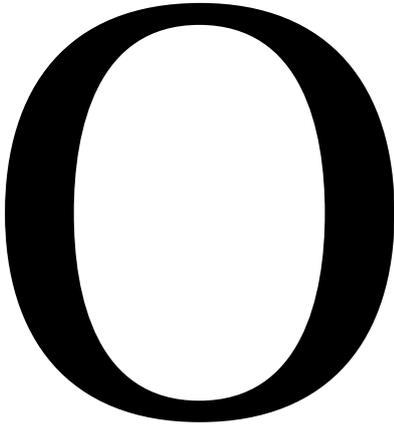


MARIA GOREA est professeure à l'université Paris VIII et chercheuse associée à l'UMR 8167, Orient et Méditerranée, mondes sémitiques.

L'histoire s'écrit parfois en ARAMÉEN

Le meurtrier de Darius III est-il venu au-devant d'Alexandre qui le poursuivait ? Ce serait un rebondissement inédit qu'aucun auteur ancien ne mentionne. Pourtant, on en trouve la trace dans des documents en araméen, qui éclairent la transition entre les Achéménides et les Macédoniens en Bactriane.

Bessos a tué Darius III (ici, *La mort de Darius*, par Masini Cesare) et s'est enfui, pourchassé par Alexandre le Grand. La suite est racontée par les documents araméens de Bactriane.



Octobre 331 avant notre ère : sur le champ de bataille de Gaugamèles, rien ne se passe comme prévu pour les Perses face aux Macédoniens. C'est vite la déroute et Darius III abandonne son armée, préférant s'enfuir vers l'est avec Bessos, le satrape de Bactriane. L'année d'après, aux confins de la Médie, par désillusion et plus vraisemblablement par ambition personnelle, Bessos tue le Grand Roi et l'aurait laissé agonisant sur un chariot (voir le tableau pages précédentes). Il s'autoproclame aussitôt roi de Perse sous le nom d'Artaxerxès V et continue sa route vers la Bactriane. Alexandre est à ses trousses et finira par le rattraper. Le traître, après quelques mutilations et tortures, est condamné à mort et se retrouve, selon les sources, crucifié, décapité ou écartelé. Quoi qu'il en soit, on sait peu de chose de cette course-poursuite. On peut néanmoins dénicher des indices dans un endroit inattendu...

Il s'agit d'une série de quarante-huit documents rédigés en araméen, sur cuir et bois, parfois signés et datés, certains avec précision. Ils livrent des détails sur la vie courante en Asie centrale de la fin de l'époque perse, et les débuts de l'époque hellénistique. Ils se situent au croisement de l'histoire achéménide et de l'histoire macédonnienne, au moment où Alexandre s'apprêtait à conquérir la région. Et on y trouve des allusions au rebelle Bessos. D'où viennent ces documents ? Qu'ont-ils de si particulier ? Et pourquoi sont-ils écrits en araméen ? Un retour dans le temps s'impose.

L'empire perse des Achéménides, établi en 559 par Cyrus le Grand, s'étendait sur un vaste territoire dont la diversité ethnique faisait de lui un empire international. De la Thrace (en Grèce), à l'ouest, aux provinces chinoises et à l'Indus, à l'est, en incluant des parties du Nord de l'Afrique et de l'Asie Mineure, l'empire achéménide devait sa prospérité à une administration efficace et à une politique constante de tolérance religieuse. Parmi les langues les plus employées par

l'administration de ce vaste empire, l'araméen occupait une place de choix. Pourquoi ?

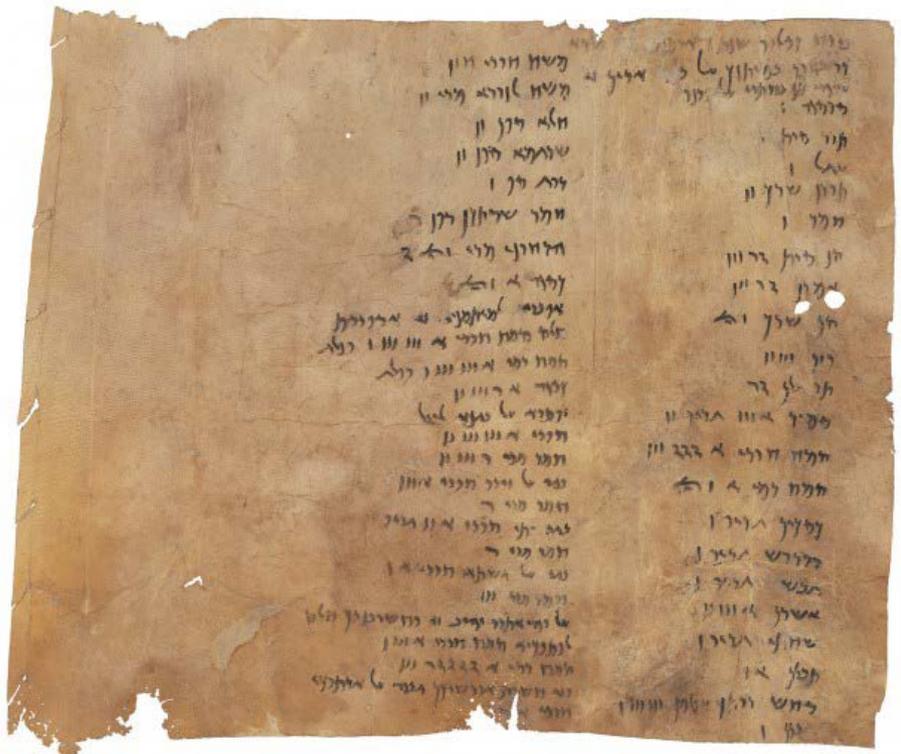
L'araméen, qui appartient à la famille des langues sémitiques, était parlé aux confins du désert syro-arabique et en Mésopotamie depuis la fin du II^e millénaire avant notre ère (il fut aussi la langue de Jésus de Nazareth), et on continue de l'entendre encore aujourd'hui dans quelques villages, dans le Nord de l'Irak, dans la région de Mossoul notamment. Les premières traces du peuple Araméen figurent dans les inscriptions du roi assyrien Tiglath-Phalasar I^{er} (1114-1076), qui se félicitait de l'avoir dispersé. Les tribus d'Araméens menaçaient alors la stabilité et les frontières de l'Assyrie et de la Babylonie par leurs incursions.

UNE LANGUE D'ABORD SURVIVANTE...

Les Araméens ont par la suite fondé en Syrie des cités-États et des petits royaumes, puis se sont progressivement infiltrés tout le long de l'Euphrate, suscitant une réaction militaire des Assyriens. Dans le Nord de la Syrie, l'influence de la langue araméenne s'est fait sentir, dans les États hittites et, dans le Sud, jusqu'à la région de Damas.

L'expansion du peuple araméen, à son apogée aux X^e et IX^e siècles, fut brève. La politique des voisins assyriens de Tiglath-Phalasar III (744-727) et de Salmanazar V (726-722) a entraîné la disparition des états araméens, transformés en provinces néoassyriennes.

La liste de courses d'un certain Bayasa, qui est peut-être Bessos, l'assassin de Darius III.





© D'après Piasa / shutterstock.Com

La Bactriane recouvrait en partie les États actuels d'Afghanistan, du Tadjikistan et de l'Ouzbékistan.

En dépit des vicissitudes et des ambitions politiques des grandes puissances, qui n'ont guère été favorables aux ambitions étatiques des Araméens, leur langue s'est imposée, après l'effondrement de l'empire néoassyrien en 610-609, jusqu'à devenir un outil de communication au sein de l'administration du nouvel empire néobabylonien d'abord, puis, une soixantaine d'années plus tard, de l'empire perse. C'est que la population araméenne s'était intégrée dans l'empire mésopotamien et des Araméens s'étaient infiltrés dans l'administration et les chancelleries néoassyrienne, néobabylonienne, puis perse.

Même si l'akkadien cunéiforme restait l'écriture des inscriptions royales, l'alphabet linéaire emprunté par les Araméens aux Phéniciens fut déterminant pour l'adoption de la langue araméenne largement utilisée pour les besoins courants, notamment pour rédiger des actes juridiques, des contrats divers... On écrivait sur des supports mobiles, sur cuir ou sur tablettes d'argile, ce qui a contribué à diffuser la langue et l'écriture araméennes à travers tout l'empire.

... PUIS UNIVERSELLE

Les administrations impériale et provinciale, qu'elles soient néobabyloniennes ou achéménides, disposaient d'un corps hiérarchisé d'administrateurs et divers contingents qui devaient assurer le prélèvement des taxes, les livraisons, le transport des marchandises et la surveillance des travaux. Les échanges entre l'administration centrale et celle des territoires contrôlés étaient suivis et les responsables des provinces étaient tenus de rapporter fidèlement les moindres faits ainsi que la mise en œuvre des ordres reçus.

L'organisation pyramidale de l'administration, ainsi que l'envoi d'inspecteurs assuraient une surveillance optimale de la régularité des opérations et la gestion des affaires locales. La

conception de l'autorité mettant au centre des intérêts le service royal et l'obéissance absolue au despote a accentué, à toutes les échelles de la hiérarchie, l'ambition d'accéder à la puissance et de disposer de richesses solidement établies, ainsi que les intrigues et la délation.

D'une administration à l'autre, la nomenclature des gouverneurs, des notables, des collecteurs d'impôt, des régisseurs et divers autres fonctionnaires avait changé, en passant de l'akkadien au vieux perse. Cependant, les fonctions sont restées à peu près les mêmes et l'emploi de l'araméen est persisté, et s'est même généralisé, devenant la *lingua franca* de l'empire perse, dont les frontières se sont considérablement élargies tant à l'est, qu'à l'ouest. Les échanges entre l'administration centrale et les diverses parties de l'empire perse ont assuré une homogénéité de l'écriture araméenne. La conquête de l'empire achéménide par Alexandre a-t-elle bousculé cet ordre des choses ?

Non, la fin de l'époque achéménide n'a pas été marquée par un effondrement brutal des institutions dans les pays conquis par Alexandre. Si les historiens grecs ou modernes s'attardent sur certains aspects politiques ou administratifs, en cherchant à identifier les traditions, souvent confondues et pas toujours faciles à distinguer les unes des autres, le débat sur la question de l'héritage achéménide a été renouvelé après la découverte récente et la publication de documents provenant des confins orientaux de l'empire. Ils montrent que les fonctionnaires de l'empire ont continué à utiliser les mêmes procédés administratifs et la langue araméenne jusqu'au moment du partage de l'empire par les diadoques (*voir Guerres fratricides pour un empire très convoité, par Ph. Clancier, page 72*) et à la généralisation de l'emploi du grec dans les affaires publiques.

LA COLLECTION KHALILI

La preuve est fournie par les 48 documents en araméen dont nous avons parlé. Ce lot de documents émanant de l'administration impériale des régions de l'Est de l'empire achéménide, fait aujourd'hui partie de la collection Khalili, après avoir été acquis sur le marché des antiquités, à Londres pour l'essentiel. Les éditeurs, les épigraphistes israéliens Shaul Shaked et Joseph Naveh, auteurs de *editio princeps*, parue en 2012, ont émis certaines hypothèses quant au lieu probable de leur origine.

Selon eux, les documents proviendraient d'une même archive. Mais l'emplacement de celle-ci est difficile à déterminer : Afghanistan, ailleurs en Asie centrale, voire Mésopotamie ? D'après les noms des lieux et des villes mentionnés, l'aire géographique que ces documents couvrent est le Nord de l'Afghanistan, et s'étend le long de la vallée du Zervashan, le fleuve qui coule à Samarkande, du Sud de ►

> L'Ouzbékistan, sur une partie du Kirghizistan, à l'Est et au Nord du Tadjikistan : c'est la Bactriane. Peut-être proviennent-ils de Bactres, l'ancienne capitale de la Bactriane (aujourd'hui près de Kaboul).

Les documents portent sur une trentaine d'années, entre 353 et 324, couvrant approximativement la vie d'Alexandre le Grand (356-323) ! La période est suffisamment longue pour révéler la continuité des pratiques publiques et privées d'une administration à l'autre.

Clairement situés dans la période de transition, ces textes renseignent, d'abord, sur les rapports qu'entretenaient les satrapes avec les cités des provinces qu'ils gouvernaient et ensuite sur l'adaptation du système à l'arrivée du nouveau pouvoir macédonien. Les témoignages littéraires, dont beaucoup sont indirects, auxquels s'ajoutent les documents de cette collection, nous assurent que la Bactriane était mazdéenne au moment de l'arrivée d'Alexandre. Le mazdéisme est une ancienne religion qui évolua pour devenir le zoroastrisme. En quoi consistent ces documents et que nous disent-ils ?

Trente de ces documents sont inscrits sur cuir et dix-huit sur des bâtonnets de bois. Pourquoi du cuir ? L'usage de ce matériau comme support d'écriture était largement répandu à l'époque perse. Selon Diodore de Sicile, les Perses utilisaient en effet les *diphtherai* (peaux en grec) pour y inscrire leurs

textes historiques. Avant lui, Hérodote rapportait que le cuir avait été utilisé autrefois par les Grecs et qu'il l'était encore de son temps par les barbares.

L'étude de ces documents en cuir a permis de les comparer à d'autres textes araméens, datant de la même époque perse, trouvés à l'autre extrémité de l'empire, en Égypte, notamment à un lot formé d'une quinzaine de documents sur cuir, datant de la fin du V^e siècle. Ces documents livraient une partie de la correspondance du satrape de l'Égypte, Arshama, ainsi que d'autres fonctionnaires de l'administration perse, provenant de Susiane ou de Babylonie, où le satrape possédait des propriétés. La forme des lettres, l'orthographe, ainsi que la langue et le style sont ceux de l'araméen officiel, identiques dans les documents égyptiens et dans ceux de la collection Khalili.

OUVERT POUR CAUSE D'INVENTAIRE

Cette unité et cette constance des pratiques scribales et des procédures administratives laissent penser qu'au IV^e siècle, les fonctionnaires continuaient à être formés comme auparavant par l'administration centrale de l'empire achéménide, avant d'être envoyés dans les provinces de l'empire, où l'on parlait des langues locales, différentes de l'araméen officiel.

Les lettres araméennes d'Égypte sont parfois signées par le copiste, mais, à la différence

Ce livre de comptes est daté par rapport à Alexandre le Grand, plus précisément du « 15 Siwan, de l'an 7 du roi Alexandre » (le mot « Alexandre » est entouré en rouge). Est-ce le 8 juin de l'an 324 ou le 15 juin de l'an 330 ?



UNE BRÈVE HISTOIRE DE LA BACTRIANE

La Bactriane, une des régions les plus riches de l'Empire achéménide, est l'héritière de la civilisation du bassin de l'Oxus, qui remonte au III^e millénaire. Elle est déjà mentionnée dans l'Avesta, le livre sacré zoroastrien dont les parties les plus anciennes remontent aux IX^e-VIII^e siècles avant notre ère, ainsi que dans l'inscription monumentale de Behistun où Darius I^{er} la désigne comme une province de l'empire achéménide. Après la conquête d'Alexandre, la région est peu à peu hellénisée : on y construit des bâtiments en employant les ordres grecs, on fonde des temples, des théâtres et des gymnases... La langue grecque se substitue à l'araméen jusqu'alors officiel ; même

la langue locale, le sogdien, s'écrit en caractères grecs. Au II^e siècle, la région connut des incursions de nomades arrivées du nord, que les sources grecques nomment des Tokhariens. La dynastie des Kouchans a par la suite étendu sa domination de l'actuel Xinjiang, en Chine, jusqu'au Nord de l'Inde ainsi qu'en Bactriane avant sa conquête par les Sassanides au III^e siècle. Les plus importantes sources épigraphiques en langue bactrienne ont été trouvées à Surkh-Kotal et sur le site voisin Rabatak, en Afghanistan. Elles s'ajoutent aux documents inscrits en écriture cursive sur cuir, fissus ou bâtonnets de bois, découverts dans le bazar de Peshawar, dans le Nord du Pakistan.

de celles de la collection Khalili, ne portent pas de dates. La collection livre une partie de la correspondance administrative (sur cuir) échangée par Akhvamazda, le satrape de la Bactriane et de la Sogdiane, avec Bagavant, le gouverneur d'une ville de la province, où le satrape détenait des propriétés. Le lieu de résidence du satrape reste imprécis. Vivait-il à Bactres ou bien dans la forteresse adjacente Zariaspa ? Ou bien encore à Nikhshapaya (l'actuelle Karshi), une ville mentionnée dans les documents et faisant partie avec Samarcande, Kish et Boukhara de la tétrapole sogdienne, une sorte de communauté d'agglomérations avant l'heure. Quant au gouverneur Bagavant, il était actif à Khulmi (l'actuelle Khulm-Tashkurgan, à 80 kilomètres à l'est de Bactres), entre 353 et 348, durant le règne du roi perse Artaxerxès III Okhos.

D'autres documents sur cuir sont des listes de provisions ou des registres. Ces textes donnent un aperçu direct sur la vie quotidienne et sur les préoccupations courantes au sein de l'empire au moment où celui-ci bascule dans une autre forme de gouvernement.

Certains détails, notamment des ratures et des corrections laissent penser que, dans le cas des lettres, il s'agit de brouillons. Les lettres

définitives devaient être recopiées à partir de ces rédactions préparatoires.

Parfois des traces d'une écriture antérieure peuvent être décelées, ce qui indique qu'un support était parfois réemployé et recyclé. C'est le cas, par exemple, d'une lettre signée par le scribe Daizaka et destinée à un certain Bagavant. Le scribe utilise, après l'avoir effacée, une plus ancienne lettre qui lui avait été adressée et dont on peut deviner certaines parties. Ce brouillon a sans doute servi de modèle, son contenu ayant été copié au propre avant d'être envoyé à Bagavant.

Une liste nous met sur la piste de Bessos et d'Alexandre. Le document en question est inventorié sous la référence C1 de la collection Khalili (voir la photo page 82). Il est daté du mois de Kislev, de la première année « du roi Artaxerxès », ce qui correspond, s'il s'agit d'Artaxerxès V, (le nom que prit Bessos en se proclamant roi) à la période comprise entre le 25 novembre et le 24 décembre de l'année 330.

LE FÉLON FAIT SES COURSES

Le texte consiste en une longue liste de provisions destinées à un certain Bys, qui pourrait être reconstitué comme *Bayasa* (signifiant « protégeant contre la peur »). Si ce nom, qui figure aussi bien sur le *recto*, que sur le *verso* du document, est bien la transcription de Bessos, Bys serait l'ancien satrape de Bactriane. La seule difficulté qui s'oppose ici à toute conclusion est la mention d'un même personnage, dans un même document et à quelques lignes d'intervalle, sous deux noms différents : d'abord en tant que roi, puis de son ancien nom de satrape. Une autre possibilité, moins sensationnelle, serait d'attribuer ce document au règne d'Artaxerxès IV, qui régna de 338 à 336. Le document daterait alors de l'hiver 338 et serait antérieur à l'arrivée d'Alexandre : à cette date il n'était pas encore roi de Macédoine.

Les provisions, dont les quantités sont données avec précision, sont enregistrées dans une localité du nom de Maithanaka, où Bayasa-Bessos devait alors s'être arrêté, sur la route menant de Bactres à Varnu. Ce dernier toponyme pourrait désigner, de l'avis des éditeurs, la ville moderne de Kunduz, à l'est de Bactres.

Selon ce document, et si l'identification de Bayasa en Bessos-Artaxerxès V est correcte, celui-ci aurait un temps fait route vers l'est, à la rencontre d'Alexandre. C'est intrigant, car rien dans la documentation connue n'indique que Bessos aurait dans un premier temps essayé d'affronter l'armée grecque, avant de finalement prendre la route vers la Sogdiane, au nord. Ce document fournirait une indication précieuse sur les mois précédant l'incursion d'Alexandre en Bactriane, à la poursuite de Bessos, au printemps 329, lorsque son armée ►

ARGENT ET DETTES DE BOIS

Comment faire d'un bâtonnet en bois une reconnaissance de dette ? D'abord, il était découpé dans le sens de la longueur. Ensuite, sur les parties plates dégagées, on inscrivait à l'encre les noms des parties concernées par une affaire de prêt. Diverses entailles étaient pratiquées sur la tranche : non seulement elles servaient de marques de reconnaissance entre les parties prenantes, mais elles indiquaient également la quantité des produits donnés ou reçus. Ci-dessus, un exemple de la collection Khalili, daté de 334.

Un autre lot de bâtonnets en bois datés du v^e siècle, provenant d'Afghanistan, contient des documents inscrits non pas en araméen, mais en caractères grecs et en bactrien, la langue pratiquée en Bactriane.

Le livre biblique de Tobit, rédigé vers 200 et transmis en grec, fait référence à ce type de contrat inscrit, partagé en deux moitiés, attestant le dépôt d'une somme d'argent. Afin de récupérer la somme déposée,



la moitié correspondante de la reconnaissance du dépôt devait être présentée : « Il m'a donné un acte signé, et je lui ai donné un acte signé, en l'ayant partagé en deux, pour que nous en ayons chacun une moitié, et j'ai mis le sien avec l'argent en dépôt. »

Ce type de document destiné à enregistrer des transactions s'est maintenu à travers les siècles, comme le prouvent les bâtonnets rédigés en sogdien, provenant du château du Mont Mugh (à 120 kilomètres à l'est de Samarcande), datés entre le II^e et le VIII^e siècles. L'écriture sur bois s'était aussi pratiquée ailleurs, au Yémen antique, où des bâtonnets de pétioles de palme servaient, entre le VIII^e siècle avant notre ère et le VI^e siècle de notre ère après, de support pour y inscrire, gravés à l'aide d'un outil à pointe métallique, des documents administratifs ou des lettres. On trouve également ces bâtonnets dans la Chine des Tang (VIII^e siècle de notre ère) : bilingues en chinois et en iranien, ils témoignent de transactions commerciales.

s'est dirigée vers Bactres, par l'est, en descendant des montagnes du Hindou Kouch.

En revanche, la suite de l'histoire, que nous avons racontée en introduction, est connue des auteurs classiques : après avoir capturé Bessos en Sogdiane, Alexandre l'envoie à Ecbatane, où il recevra son châtiment. Alexandre passe l'hiver 329-328 à Bactres, comme l'affirme Arrien, puis remonte la vallée de l'Oxus, pour atteindre Margiana-Merv (les sources ne s'accordent pas sur ce point) afin de fortifier et soumettre une région en proie à des conflits.

Selon la seconde hypothèse – moins spectaculaire, mais historiquement plausible –, Bessos aurait déjà pris ses fonctions de satrape, en résidence à Bactres, ou bien n'aurait été qu'un fonctionnaire au service du satrape, et se serait alors trouvé à Maithanaka, lors d'une visite de routine de la forteresse de Varnu.

ALEXANDRE ET LE COMPTABLE

Une autre trace d'Alexandre le Grand, plus explicite, est à découvrir dans le document référencé C4 (voir la photo page 84). Il est daté précisément du « 15 Siwan, de l'an 7 du roi Alexandre », le nom du conquérant étant ici transcrit sous la forme *'lksndrs*. La date correspond soit au 8 juin de l'an 324, selon le comput babylonien et en tenant compte de l'année de

l'accession d'Alexandre sur le trône de la Perse, soit au 15 juin de l'an 330, si l'on se réfère à la date de 336 comme marquant le début de son règne macédonien.

Le document est l'un des plus longs de la collection Khalili. C'est aussi le document le plus récent de la collection. Son intérêt réside non seulement dans la mention d'Alexandre, mais aussi dans son contenu. Ce serait un extrait de livre comptable de versements divers pour les mois de *Siwan*, *Tammuz* et *Ab* (environ de juin à août), les quantités des rations allouées étant notées avec précision. Il contient en outre certains toponymes, la plupart encore non identifiés, ainsi que des indications sur les affaires religieuses et les cultes.

À côté de ces divers documents en cuir, la collection Khalili contient également dix-huit bâtonnets de bois, tous datés de l'an 3 du roi Darius III, c'est-à-dire 334. Inscrits à l'encre et comportant des entailles, ce sont des reconnaissances de dettes (voir l'encadré ci-dessus).

Bien qu'il s'agisse de documents relatifs à la vie quotidienne, ces quarante-huit documents n'en restent pas moins un précieux témoignage de la vie en Bactriane. Ils ne sont pas si nombreux après tout. Et le sont encore moins à évoquer Alexandre le Grand tout en étant contemporains. C'est presque un reportage en direct ! ■

BIBLIOGRAPHIE

S. SHAKED, De Khulmi à Nihšapaya: les données des nouveaux documents araméens de Bactres sur la toponymie de la région (IV^e siècle av. n. è.), *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, vol. 147(4), pp. 1517-1535, 2003.

H. GZELLA ET M. L. FOLMER (éd.), *Aramaic in its Historical and Linguistic setting*, Harrassowitz, 2008.

J. NAVEH ET S. SHAKED (éd.), *Aramaic documents from ancient Bactria (fourth century B.C.E.) from the Khalili collections*, The Khalili family Trust, 2012.

L'ESSENTIEL

- En passant par les Portes Caspiennes pour conquérir la Bactriane, Alexandre le Grand inaugure l'implantation des Grecs en Asie centrale.
- L'analyse des textes anciens et leur confrontation aux données du terrain aident à corriger les Anciens et à reconstituer l'itinéraire d'Alexandre.
- Malgré la brièveté de leur présence, les Grecs ont développé une civilisation prospère qui a durablement marqué ces régions.
- Les fouilles dans les cités de Samarcande, d'Aï Khanoum et d'ailleurs révèlent leur organisation, syncrétisme de l'Occident et de l'Orient.

L'AUTEUR



CLAUDE RAPIN est directeur de recherche au CNRS (UMR 8546 - AORoc), centre d'archéologie de l'École normale supérieure, à Paris.

Quand les Grecs colonisèrent l'Asie centrale

Alexandre le Grand débarque en Asie centrale, et c'est toute la région et ses cités, telles Bactres et Samarcande, qui sont transformées pour les siècles à venir. Mais au fait, par où est passé le Macédonien ?

P

ar où sont passés Alexandre le Grand et ses troupes lorsqu'ils ont mis le pied en Asie centrale? Répondre à cette question oblige à se pencher sur la géographie antique (voir l'encadré page 91), et force est de constater que l'on est vite perdu! En effet, de nombreuses visions de l'Asie en particulier ont été proposées par les auteurs anciens, et elles sont toutes marquées par des

confusions qui peuvent même inclure l'intrusion de mythes tels ceux de Prométhée, des Amazones et des Arimaspes (une tribu légendaire du Nord de la Scythie). Ces approximations entraîneront des confusions millénaires dans le déroulement des événements de la conquête.

ALEXANDRE HÉSITE...

On y voit aujourd'hui plus clair avec la multiplication récente des interventions sur le terrain et une révision des textes. Ces recherches ont permis de repositionner de nombreux toponymes et objets géographiques comme les fleuves, et de redessiner des limites comme celles qui sur l'Oxus séparent la Sogdiane de la Bactriane. Cette approche, qui permet de reconstituer l'itinéraire réel d'Alexandre dans ces régions, n'est pas sans conséquences sur l'étude de la vie du conquérant, sur son évolution personnelle, ses stratégies, hésitations et motivations...

Ces investigations nous en apprennent aussi plus sur les peuples qui ont été conquis, >



L'art du Gandhara (ici, un bouddha mis au jour à Peshawar, au Pakistan) est l'aboutissement de l'influence des Grecs en Asie, qui s'y sont installés à la suite de l'arrivée d'Alexandre le Grand.

> notamment sur leurs statuts et sur l'organisation des satrapies perses dont ils relèvent (de l'Hyrcanie à la Scythie puis à l'Inde) et sur ce qui se passa ensuite, car l'arrivée d'Alexandre dans ces zones quasi inconnues des Grecs fut la première étape de l'hellénisation de la région qui dura plusieurs siècles.

UNE HISTOIRE EN TROIS ÉPISODES

Les contacts entre le monde hellénique et l'Asie centrale résultent d'événements particuliers que l'on peut répartir sur trois phases principales couvrant approximativement les trois derniers siècles avant notre ère, même si on peine souvent à obtenir une chronologie précise. Avant même d'être des tranches chronologiques, les trois subdivisions de l'époque hellénistique que nous retracerons semblent aussi coïncider avec trois aires successives qui constituent aussi trois centres de gravité distincts de la recherche.

La première phase de l'hellénisation couvre une période de quatre-vingts ans s'étalant de l'expédition d'Alexandre et ses successeurs séleucides jusqu'au début de l'indépendance gréco-bactrienne (de 330 à environ 250). La documentation historique et archéologique qui s'y rapporte intéresse surtout la Sogdiane, notamment sa partie liée à sa capitale Samarcande (elle s'appelait alors Maracanda), une province qui est aussi la plus riche en fouilles représentatives du passé achéménide.

La deuxième phase, longue de plus d'un siècle (de 250 à 130), correspond à l'époque gréco-bactrienne au nord des montagnes du Hindou-Kouch (cette chaîne de montagnes, située dans le prolongement de l'Himalaya, parcourt selon un axe est-ouest le Pakistan et l'Afghanistan). La documentation, de nature plutôt archéologique, se focalise essentiellement sur la plaine du fleuve Oxus, notamment autour des découvertes faites sur les sites de Takht-i Sangin et d'Aï Khanoum.

La phase finale de l'hellénisme, enfin, est celle des Indo-Grecs installés au sud du Hindou-Kouch et au Nord-Ouest du sous-continent indien, dont la population a été alimentée à partir de 185 par plusieurs vagues de Gréco-Bactriens et dont les derniers souverains ont régné jusqu'en l'an 10 de notre ère. Les données relatives à cette période reposent non seulement sur la numismatique et l'épigraphie, mais également sur quelques sites comme celui de Taxila, un temps capitale indo-grecque du Pendjab, ou Barikot au Gandhara. L'analyse de l'hellénisme non méditerranéen suit donc un schéma à la fois chronologique et géographique du nord vers le sud. Voyons ces épisodes plus en détail.

Le début de l'hellénisme en Asie centrale a pour point de départ l'incendie de Persépolis, en 330. Cet événement inaugure la dernière

phase de l'effondrement de l'empire achéménide, quand Alexandre se lance à la poursuite de Darius III, qui s'est enfui vers la Bactriane en compagnie du satrape Bessos. Ce dernier ayant peu après assassiné le monarque, Alexandre entreprend de s'emparer du régicide qui s'est enfui en Bactriane et, pour ce faire, franchit le défilé des portes Caspiennes, qui constitue la porte d'entrée en Asie centrale. C'est à ce moment qu'avec l'armée macédonienne l'hellénisme s'engouffre dans les satrapies les plus orientales de l'empire achéménide.

LES ZIGZAGS D'ALEXANDRE

Les premières étapes de cette époque sont documentées essentiellement par les historiens d'Alexandre qui suivent les pérégrinations du conquérant. Il balaie en zigzag la totalité de l'Asie centrale de façon à prendre le contrôle des centres principaux et secondaires du pouvoir achéménide. Jusqu'à l'Indus aucune capitale ne lui échappe, de la Parthie à la Scythie *intra muros*, c'est-à-dire en deçà du fleuve Iaxarte (l'actuel Syr-darya), l'autre partie n'ayant jamais été conquise.

En chemin, Alexandre fonde de nouvelles cités à son nom: Alexandrie de Margiane, d'Arie, d'Arachosie, du Caucase (Bégram), d'Oxiane en Sogdiane, etc. (voir la carte page 92). Ce sont sans doute pour la plupart des extensions urbaines juxtaposées aux anciennes capitales de satrapies pour y loger les colons macédoniens. Il en renomme certaines, par exemple Prophtasia et Bucephala, mais beaucoup conservent leur nom original. Lorsque les sources parlent de villes détruites, on peut penser que cela concerne surtout une partie de leurs fortifications.

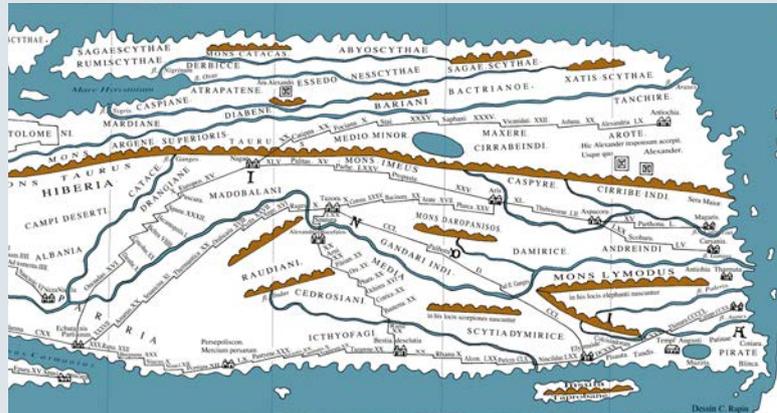
Sur cette roche, le pic de Kyrk-kyz dans l'actuel Ouzbékistan, le Sogdien Choriénès avait abrité Roxane, fille du Bactrien Oxyartès. Après la capture de cette forteresse en 328, Alexandre rencontrera Roxane tout près de là et l'épousera au printemps de l'année suivante.



LA GÉOGRAPHIE ANTIQUE

Les premières cartes permettant de positionner les pays de l'Asie centrale ont été créées par les Achéménides avant d'inspirer directement le géographe Hécatée, l'un des rares Grecs qui ait pu accéder à cette documentation officielle. Hérodote puis Ctésias étant restés très lacunaires sur la région, il faut attendre l'expédition d'Alexandre et les échanges humains directs avec la Bactriane, l'Inde et plus tard la Chine pour voir apparaître des descriptions plus précises dont la synthèse la plus détaillée sera établie au II^e siècle de notre ère par le géographe alexandrin Claude Ptolémée.

En l'absence d'inscriptions, la plupart des sites mis au jour en Asie centrale sont demeurés longtemps anonymes. Peu font exception comme Hérat, Bégram, Bactres et Samarcande. Malgré l'implantation du pouvoir macédonien et séleucide dans la région, la géographie de l'Extrême-Orient hellénisé est restée très approximative tant chez les historiens d'Alexandre, que chez les géographes qui, comme Ératosthène ou Claude Ptolémée, n'ont fourni que des schémas très imprécis en dépit de leur riche contenu toponymique. Certains comme Clitarque – sur lequel se sont appuyés



Quinte-Curce et les autres auteurs dits de la *Vulgate d'Alexandre* – recréent une carte fantaisiste de l'Asie centrale en confondant le Syr-darya avec le Don et le Hindou-Kouch avec le Caucase, tout en amalgamant des mythes grecs dans la vie d'Alexandre.

Il faut attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour que des explorateurs puissent accéder à l'Asie centrale de façon suffisamment durable pour y analyser de manière plus approfondie les rapports entre territoire et textes anciens. C'est le cas pour des spécialistes comme l'Allemand Franz von Schwarz, qui parvient au bassin de l'Oxus lors de la conquête russe du Turkestan. Malgré ses erreurs, ses observations sont à la base de la plupart des cartes de l'empire d'Alexandre éditées aujourd'hui.

L'Asie centrale, l'Inde et l'Extrême-Orient selon *La Table de Peutinger* (une copie du XIII^e siècle d'une carte romaine du IV^e siècle)

Pour s'y retrouver dans tous les noms anciens et nouveaux des endroits visités, nous avons récemment entrepris d'étudier avec un œil neuf les sources antiques afin de proposer de nouvelles hypothèses quant à la toponymie antique de la Bactriane et de la Sogdiane.

DEUX FLEUVES EN UN

La géographie de la Bactriane et des provinces environnantes est marquée dans les sources anciennes par de multiples anomalies qui la rendent presque méconnaissable. Les géographes, par exemple, ignorent la quasi-totalité des toponymes évoqués dans les récits des historiens d'Alexandre. Cependant, une relecture de la carte de Ptolémée a notamment montré que des objets géographiques ont parfois été dupliqués à la suite d'anachronismes anciens et que des fleuves ou groupes de cités ont subi des rotations par rapport à leur situation réelle. Si l'on confronte ces observations aux données des historiens et aux derniers résultats archéologiques, il est possible de restituer la toponymie de plusieurs fleuves importants, ce qui entraîne une révision de la route d'Alexandre. On sait que l'Oxus des Anciens correspond à l'actuel Amou-darya que plusieurs grandes rivières alimentent surtout par

le nord et par l'est : c'est l'une d'elles, le Wakhsh, qui constitue le haut Oxus, alors que, selon Frantz Grenet, dans l'Est de l'Afghanistan, le Darya-i Pandj, que l'on prend aujourd'hui souvent à tort pour l'Oxus, mais que des sources orientales mentionnent sous le nom de Wakhan, pourrait correspondre à la rivière Ochus. Cette dernière a été confondue dès l'Antiquité avec un autre fleuve du même nom qui pourrait être l'Atrek, en Iran.

L'itinéraire d'Alexandre suggéré par Quinte-Curce me permet de supposer qu'en 328, pour rejoindre Maracanda pour la seconde fois, Alexandre passe par l'est où il franchit l'Ochus et l'Oxus après avoir traversé la région d'Aï Khanoum. C'est par cette route orientale qu'avant de passer les portes de Fer de Derbent, dans la chaîne de Hissar, il atteint une ville sogdienne du nom de Marginia, ce qui exclut l'hypothèse traditionnelle d'une route occidentale par la Margiane située dans le Turkménistan actuel.

Même le nom des villes principales a dû être revu, car on vient seulement de se rendre compte que la mystérieuse Zariaspa, qui a toujours été identifiée à Bactres, était en réalité Maracanda, ce qui a de grandes implications sur la succession de nombreux événements (*voir la carte page suivante*). ➤

> Enfin, si l'on suit fidèlement les textes anciens, on comprend que la frontière administrative entre la Bactriane et la Sogdiane se situait sur l'Oxus, et que ce n'est qu'à l'époque kouchane que les portes de Fer se transformeront en frontière.

DES ROCHES DE RÉSISTANCE

Le défilé des portes de Fer est un des passages obligés entre le Nord et le Sud de l'Asie centrale. C'est dans ses environs qu'Alexandre est confronté en 328 à trois gouverneurs locaux sogdiens qui tentent de le freiner depuis le sommet de roches fortifiées.

Leur identification et la chronologie des événements n'auraient pas été possibles sans

des prospections ni les fouilles menées sur le site des portes de Fer par la mission archéologique franco-ouzbèke de Sogdiane. Mais ces études se fondent surtout aussi sur une restructuration interne plus logique des textes des historiens d'Alexandre, qui souffrent de nombreuses incohérences, notamment des croisements d'éléments descriptifs d'un récit à l'autre.

Ainsi, contrairement à ce que l'on croyait, la première des roches conquises pourrait avoir été celle de Choriénès. Représentée par un piton que nous a signalé l'archéologue Leonid Sverchkov, cette roche aurait été atteinte par Alexandre depuis la région de Douchanbé, et c'est là qu'aurait été capturés le Bactrien Oxyartès et sa fille Roxane. La seconde roche pourrait avoir été les



La carte la plus précise quant aux toponymes et au parcours d'Alexandre le Grand.

**Sauvé du froid
par le Sogdien
Sisimithrès,
Alexandre atteint
Gabaza où il
découvre et
épouse Roxane**

portes de Fer de Derbent, où Arimazès, gouverneur de l'Oxiane, a tenté au prix de sa vie de couper la route d'Alexandre.

En hiver de la même année, Sisimithrès, satrape de Nautaca (Shahr-i Sabz), est le troisième Sogdien qui, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Derbent, se retranche sur une montagne pour tenter lui aussi vainement de bloquer le retour d'Alexandre sur Bactres. Peu rancunier, il va quelques mois plus tard sauver l'armée macédonienne qu'un froid glacial décime dans les mêmes montagnes. C'est ce qui va permettre à Alexandre d'atteindre Gabaza, la capitale de Choriénès, où il découvre et épouse Roxane avant de se lancer à la conquête de l'Inde, après être passé par Samarcande, une ville chargée d'histoire.

**SAMARCANDE...
OU MARACANDA, OU ZARIASPA**

La Samarcande fondée vers la fin du VI^e siècle comme capitale de la Sogdiane sous le nom de Maracanda, est l'un des meilleurs exemples de ce qu'ont été les grandes cités centre-asiatiques entre l'époque achéménide et le Moyen Âge. Le site ancien se dresse à Afrasiab, un plateau de loess naturel resté intact depuis les destructions infligées par Gengis-Khan en 1220.

Ce plateau a dès l'origine été muni d'une puissante fortification de près de 5,5 kilomètres, même si des lignes de remparts intermédiaires montrent que la ville a pu être momentanément plus réduite dans les siècles qui ont précédé l'arrivée des Arabes, en 660. Son alimentation en eau a été assurée dès l'Antiquité par des canaux urbains rattachés à un grand canal, le Dargom dérivé du fleuve Zerafshan, tous deux évoqués par Ptolémée.

L'époque hellénistique a cependant été de durée limitée. Le programme architectural qui lui est lié comprend une reconstruction des remparts brutalement interrompue par l'arrivée d'une population nomade autour du deuxième

tiers du III^e siècle. Outre des réparations dans l'ancien palais des satrapes de la citadelle où Alexandre a tué son compagnon Cléitos lors d'une dispute pendant un banquet bien arrosé, le seul autre monument identifié pour l'époque hellénistique est un grenier monumental découvert sous la mosquée cathédrale. Par ces vestiges, la ville présente les caractéristiques d'une cité de garnison qui, comme la ville-forteresse voisine de Koktepe (ancienne Gabai) illustre le statut essentiellement militaire des premiers colons macédoniens et séleucides installés en Sogdiane.

La progression des populations nomades des steppes septentrionales vers le sud a été une constante de l'histoire en Asie centrale. Elle a comme préambule une longue cohabitation entre la société sédentaire organisée dans les oasis à économie agricole centrées sur les bassins fluviaux et une société d'éleveurs itinérants le long des piémonts ou dans les régions steppe-piques. Cette cohabitation avec les nomades a été longuement étudiée dans la région de Samarcande où ont été découvertes de nombreuses nécropoles nomades contemporaines du centre urbain. Déjà attestée à l'Âge du Fer, cette présence nomade reste sensible même durant la conquête d'Alexandre, mais c'est surtout à partir du III^e siècle qu'elle va progressivement dominer l'ensemble des territoires sédentarisés et faire reculer le pouvoir hellénique de la Scythie vers la plaine de l'Oxus, au sud.

À la fin du siècle, le Séleucide Antiochos III venu de l'ouest tente de reprendre le contrôle de l'Asie centrale des mains du Gréco-Bactrien Euthydème I^{er}, alors que les nomades sont déjà aux portes de Fer. La menace est donc proche de la capitale Bactres et on perçoit déjà le risque d'un retour de la région dans la « barbarie ». C'est d'ailleurs vers cette époque que les Gréco-Bactriens essaient de sécuriser le bassin de l'Oxus en dressant une muraille monumentale aux portes de Fer et en jalonnant les crêtes de solides fortins.

Lorsque en 206 Antiochos III est contraint d'accepter l'indépendance gréco-bactrienne, Euthydème I^{er} peut asseoir son pouvoir de façon décisive et créer sa propre ère comme le révèlent des parchemins économiques en langue grecque récemment découverts.

À quoi ressemble alors la région de la Bactriane? Au sud de l'Oxus aucun site n'a pu être suffisamment exploré pour analyser les débuts de l'hellénisation de la Bactriane. En revanche, Ai Khanoum, dont les ruines de la dernière période ont été particulièrement bien préservées en raison de l'abandon du site dès l'Antiquité, constitue une source d'informations d'une richesse exceptionnelle pour l'époque gréco-bactrienne plus tardive.

Cette ville présente en effet toutes les caractéristiques qui permettent de dresser un ►

➤ portrait relativement exhaustif de ce qu'a été l'une des colonies helléniques les plus éloignées de la Grèce et qui, lorsqu'elle atteint son apogée durant la première moitié du I^{er} siècle, constitue la seconde capitale de la Bactriane avec Bactres. L'intérêt qu'elle suscite est d'autant plus grand que ses composantes combinent des traits antagonistes liés tantôt au monde méditerranéen, tantôt au monde oriental, ce qui aujourd'hui encore continue d'alimenter les débats sur la nature précise de sa population et sur le fonctionnement de cette société à mi-chemin entre l'Est et l'Ouest.

UN MODÈLE DE CAPITALE

Nombre d'auteurs tendent à voir dans Aï Khanoum la célèbre Alexandrie de l'Oxus (ou Oxienne), mais nos hypothèses récentes soutenant que le grand fleuve bordant Aï Khanoum n'a jamais été l'Oxus, mais l'Ochus, la ville oxienne se trouverait ailleurs. Aï Khanoum pourrait donc avoir porté d'autres noms comme d'abord **Oskobara* (pour « Haute-Rive »), puis Eucratidia, du nom d'Eucratide I^{er}, qui en a fait sa capitale durant le deuxième quart du I^{er} siècle.

Comme la plupart des grands centres, cette ville a probablement remplacé un ancien établissement achéménide et, même si on n'y décèle pas de traces tangibles, pourrait avoir été sur le parcours d'Alexandre au printemps 328.

Contrairement à une idée dominante, Aï Khanoum ne peut être définie comme une ville frontière à fonction militaire, mais doit être vue comme la capitale d'une grande Bactriane orientale vers laquelle convergeait l'économie, essentiellement agricole, des oasis réparties sur les deux rives du Darya-i Pandj/Ochus.

Sur le plan urbain, les monuments représentatifs des institutions officielles reflètent un équilibre subtil entre l'apport colonial hellénique et les traditions orientales iraniennes et bactriennes héritées de l'époque achéménide. La nature monarchique du pouvoir hellénistique a en effet une assise profondément orientale comme l'atteste le fait que le grand palais royal a pris la place de l'agora grecque traditionnellement au centre de la cité et que son schéma général s'aligne sur celui des palais de Babylone, Suse ou Persépolis.

Sur le plan culturel, la part hellénique du pouvoir est représentée par des monuments tel l'hérôon dédié au fondateur de la ville. De même, la langue et l'éducation à la grecque de la classe dirigeante s'imposent à travers des édifices comme le gymnase associé à une bibliothèque: un papyrus a montré qu'à Aï Khanoum, on lisait Aristote.

La présence d'un ample théâtre permettait enfin à un public encore plus large de prendre part aux manifestations culturelles

caractéristiques d'une cité qui se voulait hellénisée. Sur le plan officiel et dans les monuments, tout, à première vue, évoque la cité grecque, de la décoration architecturale que dominant des chapiteaux des trois ordres grecs (dorique, ionien et corinthien) à la langue des inscriptions et de l'administration et, surtout, dans le monnayage où le portrait du roi est associé au panthéon grec.

Même la vie quotidienne est largement influencée non seulement par le style de nombreuses sculptures ou le décor des mosaïques de galets, mais aussi par la technologie hellénique des objets d'usage courant issus d'une production véritablement industrielle comme celle des céramiques, serrures en fer, strigiles (des raclours pour nettoyer la peau), encriers, des meules à trémie, typiquement grecques...

En revanche, le phénomène s'inverse dans les domaines non politiques, où le fond oriental domine tout un pan de la vie privée et spirituelle. C'est le cas notamment de l'architecture domestique reflétant le schéma patriarcal oriental de la famille. Et surtout de la religion représentée par les temples dont les schémas n'ont rien de grec, mais renvoient à des rituels et à un panthéon qui ont leurs racines dans la culture imprégnée de zoroastrisme de l'Asie centrale. Outre Takht-i Sangin, c'est surtout en Sogdiane que l'on a pu mettre au jour ces traditions à travers plusieurs sanctuaires d'époque préachéménide et achéménide, par exemple à Oktepe près de Samarcande, Sangir-tepe près de Shahr-i Sabz, etc.

EN ROUTE VERS LE SUD

On connaît mal les circonstances dans lesquelles le pouvoir hellénique a été contraint d'abandonner la Bactriane. Ce phénomène est attesté par des sources, tant classiques que chinoises et, sur le plan archéologique, par la chute et le pillage d'Aï Khanoum dès 144, à la suite d'au moins deux vagues d'invasisseurs nomades. Contre toute attente, ce n'est pas vers l'Occident qu'une partie importante de la population hellénisée semble avoir cherché refuge, mais plus vraisemblablement vers le sud.

La partie de l'Afghanistan au sud de l'Hindou-Kouch a été très tôt hellénisée après le passage d'Alexandre et le demeure même quand elle est intégrée à l'empire indien Maurya (322-187). Un document majeur en atteste: la version grecque découverte à Kandahar, en Arachosie, des édits d'Ashoka, par lesquels, inspirés par le bouddhisme, le troisième empereur de la dynastie des Maurya prône la non-violence.

La chaîne transasiatique dont fait partie le Hindou-Kouch est d'ailleurs loin de constituer une frontière hermétique. Plusieurs mouvements géopolitiques tendent en effet vers le sud. Ainsi, vers 187, l'effondrement des Maurya

BIBLIOGRAPHIE

- C. RAPIN, *Alexandre le Grand en Asie Centrale. Géographie et stratégie de la conquête des Portes Caspiennes à l'Inde*, in C. ANTONETTI et P. BIAGI (eds.), *With Alexander in India and Central Asia. Moving East and back to West*, Oxbow Books, pp. 37-121, 2017.
- M. ESPAGNE, S. GORSHENINA, F. GRENET, Sh. MUSTAFAYEV et C. RAPIN (éd.), *Asie centrale. Transferts culturels le long de la Route de la soie*, Vendémiaire, 2016.
- H.-P. FRANCFORT, F. GRENET, G. LECUYOT, B. LYONNET, L. MARTINEZ SÈVE, C. RAPIN, *Il y a 50 ans... la découverte d'Aï Khanoum*, Bocard, 2014.
- J. BENDEZU-SARMIENTO (éd.), *L'archéologie française en Asie centrale. Nouvelles recherches et enjeux socioculturels*, *Cahiers d'Asie Centrale*, n° 21-22, Paris, 2013.
- S. GORSHENINA et C. RAPIN, *De Kaboul à Samarcande: les archéologues en Asie centrale*, *Découvertes Gallimard* n° 411, Paris, 2001.

ARCHÉOLOGIE EN ASIE CENTRALE

Si l'époque hellénistique a profondément marqué l'histoire du monde méditerranéen, les témoignages matériels de l'expédition d'Alexandre au cœur de l'Asie et en Inde sont restés hors de portée des Occidentaux jusque bien en avant dans le ^{xx}e siècle.

Ce n'est qu'au ^{xviii}e siècle qu'on prend pour la première fois connaissance des preuves attestant la réalité de l'expédition macédonienne au cœur de l'Asie. Ces témoignages ne sont représentés que par quelques monnaies indo-grecques et gréco-bactriennes, mais ils suffisent pour que l'historien Gottlieb Bayer en tire avec l'étude des textes une *Historia Regni Graecorum Bactriani*, qu'il publie en 1738 à Saint-Petersbourg. Plus tard, au ^{xix}e siècle, c'est avec le mythe d'Alexandre à l'esprit que les Occidentaux atteignent l'Oxus, les uns par l'Afghanistan et les autres par le Nord, dans le sillage de la conquête russe du Turkestan. Tandis que l'Union soviétique referme ses frontières peu après la révolution de 1917, l'Occident reporte sa fascination sur l'Afghanistan, qui s'ouvre alors de façon plus sécurisée, offrant à la France en 1922 de mettre sur pied une Délégation archéologique française en Afghanistan (la Dafa), qui jouit d'un monopole pour des recherches sur le terrain, elles aussi d'abord inspirées par la figure d'Alexandre. Après des débuts décevants, les archéologues français font à la veille de la Seconde Guerre mondiale une découverte majeure sur le site de Bégram près de Kaboul, celle d'un trésor réuni par un souverain kouchan du ⁱⁱe siècle de notre ère dans lequel se côtoient des objets de toutes



origines : laques chinois, ivoires indiens, artefacts de la Steppe, objets de luxe gréco-romains. Il faudra cependant attendre encore un quart de siècle pour assister à la découverte du site d'Aï Khanoum (fouillé de 1964 à 1978 par la Dafa sous la direction de Paul Bernard), le premier exemple concret de ce qu'a été une colonie hellénique en Asie centrale (voir ci-dessus). Parallèlement, du côté soviétique on met au jour de nombreux sites, telle Nisa (Turkménistan), la première capitale des Parthes, ou en Ouzbékistan des villes comme Dalverzine-tepe et plusieurs centres bouddhiques. Ces dernières découvertes révèlent quels ont été les successeurs des Grecs à travers les écoles artistiques à la fois helléniques et centre-asiatiques des Kouchans. Mais pour l'époque hellénistique ce n'est qu'à partir de 1976 que débute au Tadjikistan la fouille de la ville-sanctuaire de Takht-i Sangin et de son temple dédié à l'Oxus, près desquels un siècle plus tôt, en 1877, on avait découvert le trésor de l'Oxus, aujourd'hui au British Museum.

Aï Khanoum (ici, une reconstitution) au confluent de la Kokcha/Dargoidos (au fond) et du Darya-i Pandj/Ochus (à droite).

favorise une nouvelle expansion hellénique vers le sud, à commencer par celle du Gréco-Bactrien Démétrios I^{er} Anikéto, fils d'Euthydème I^{er}.

UNE VRAIE MONDIALISATION

En 175-174-, un autre Gréco-Bactrien, Antimaque I^{er} (Théos), s'impose face à ses concurrents et abandonne le comput de la dynastie euthydémide pour créer sa propre ère, qui va subsister chez les Indo-Grecs sous le nom d'ère Yavana (forme indienne désignant les Grecs/Ioniens). Cette information corroborée par des parchemins gréco-bactriens est nourrie par de belles séries de monnaies.

En même temps, comme en témoignent les vestiges de son butin indien (dont les fragments d'un trône en pierre précieuse) stocké dans la trésorerie royale d'Aï Khanoum, Eucratide I^{er} lance un mouvement analogue à partir de la Bactriane, écartant sur son passage

le roi indo-grec Ménandre pour aller conquérir la capitale indienne Taxila.

Le rythme s'accélère à la chute du royaume gréco-bactrien vers 130 avec l'afflux d'une population hellénisée dans les cités du Pendjab. Alors que la Bactriane se « barbarise » sous le règne des nomades qui donneront naissance aux Kouchans, l'aire indienne connaît un renouveau économique touchant tous les aspects de la société. C'est alors, par exemple, que, sur le plan artistique on assiste au développement de l'art du Gandhara (voir la photo page 89), synthèse des influences gréco-bactriennes, indo-grecques, indo-scythes, indo-parthes ou romaines, à travers lesquelles on perçoit une multiplication des échanges commerciaux entre les deux extrémités du continent eurasiatique. Une sorte de mondialisation avant l'heure que les bouddhas de Bâmiyân symbolisaient... avant d'être réduits à néant en mars 2001 par les Talibans. ■

Sarcophage, héritage et PROPAGANDE

Le sarcophage d'Alexandre, conservé à Istanbul, est l'un des nombreux exemples de références au conquérant macédonien pour légitimer un pouvoir. L'image d'Alexandre faisait vendre !

B

ienvenue à Istanbul, pont entre deux continents, deux mondes, où, parmi les nombreux sites à admirer, nous vous recommandons la visite du Musée archéologique. Une des pièces maîtresses est une œuvre extrêmement bien conservée, sa facture et la qualité de sa composition en faisant une des attractions phares de l'établissement. Il s'agit du sarcophage d'Alexandre ! Aurait-on retrouvé la dépouille du conquérant macédonien ?

Non, avouons-le d'emblée, ce que l'on nomme « sarcophage d'Alexandre » ne renfermait pas la dépouille du vainqueur de Darius. Pourquoi Alexandre alors ? Parce que les épisodes de bataille et de chasse sculptés en haut-relief sur les côtés du sarcophage mettent sans



L'ESSENTIEL

- Lorsque Alexandre le Grand meurt, ses successeurs se déchirent et se partagent l'empire en différents royaumes.
- Tous revendiquent un lien étroit et privilégié avec le Macédonien pour asseoir leur pouvoir. Par exemple, les monnaies se réfèrent pour la plupart à Alexandre.
- Le sarcophage d'Alexandre, à Istanbul, est l'un des exemples de cette dévotion. Les sculptures qui l'ornent sont un hommage aux exploits d'Alexandre.
- D'une ampleur bien supérieure, les fêtes dédiées à Alexandre dans l'Égypte des Ptolémées établissaient une pseudo-généalogie avec le Grec.

L'AUTEUR



JULES BUFFET travaille au Département des sciences de l'Antiquité, à l'École normale supérieure, à Paris



Alexandre le Grand, sur le sarcophage qui lui est dédié, porte la peau du lion de Némée, qui illustre ses prétendus liens familiaux avec Héraclès, fils de Zeus.

conteste en scène Alexandre. Avant de lever le mystère sur l'identité du commanditaire de ce sarcophage, il convient de rappeler ce que l'on sait de la mort du vrai Alexandre.

Le Macédonien est mort à Babylone le 10 juin 323 avant notre ère, et fut enterré à Alexandrie, dans un tombeau qu'érigèrent pour lui les rois lagides d'Égypte, une dynastie issue de Ptolémée, un des diadoques d'Alexandre. Il ne se passe pas une décennie sans qu'on proclame la découverte du tombeau d'Alexandre, en Égypte ou ailleurs. Après les tombes royales de Vergina, dans les années 1970, sur le site de l'ancienne capitale du royaume de Philippe II, ce fut tout récemment à Amphipolis, en 2014, qu'on a cru identifier le tombeau d'Alexandre (voir l'entretien avec Caroline Huguenot, page 34). L'étude scientifique des sites a conduit à tempérer ces annonces : à Vergina, c'est la tombe de Philippe II qu'on a peut-être identifiée, et à Amphipolis celle d'Héphaïstion, le compagnon préféré d'Alexandre, mais dans les deux cas, le débat n'est pas clos. Les flancs du sarcophage, conservé à Istanbul, ne laissent en revanche aucun doute sur l'identification d'Alexandre...

FIN DU SUSPENSE

Arrêtons là le suspense. L'individu qui fut inhumé à l'intérieur est Abdalonymos, dernier roi de Sidon, une ville, aujourd'hui au Liban, qui fut la capitale de la Phénicie à l'époque archaïque. Pour comprendre, on doit garder à l'esprit que la figure d'Alexandre donne une légitimité à toute tentative de prise de pouvoir. C'était valable pour les roitelets comme pour les grands souverains.

Regardons de plus près la scène de bataille, sur le long côté est : le cavalier qui surgit de la gauche, en transperçant un ennemi de sa lance, est Alexandre le Grand. On l'identifie à la peau de lion qui lui sert de casque, car il s'agit de la leontè, la dépouille du lion de Némée que porte traditionnellement Héraclès. Alexandre en effet se revendique descendant d'Héraclès, et à travers lui de Zeus (voir les Repères, page 6) ; en tant que conquérant de l'Asie, il égale et même surpasse les exploits de son ancêtre. >

> C'est grâce à cet attribut que l'identification d'Alexandre fait consensus parmi les archéologues. Mais pourquoi Abdalonymos a-t-il fait figurer Alexandre sur son sarcophage ?

La réponse se trouve sur l'autre long côté, qui représente une scène de chasse au lion. C'est une activité royale, pratiquée aussi bien par les rois de Macédoine que par les souverains orientaux, dans les *paradeisos* de l'empire perse en particulier, ces grands jardins et réserves de chasse au milieu du désert. On identifie généralement comme Abdalonymos le cavalier au centre du relief, en mauvaise posture face au lion, tandis que les deux autres cavaliers qui viennent à son secours seraient Alexandre, à gauche, et Héphaïstion, à droite.

Les circonstances de l'accession au trône d'Abdalonymos éclairent cette disposition : en effet, lorsque Alexandre prit le contrôle de la côte du Levant, il remplaça le précédent roi de Sidon, qui lui avait résisté, par Abdalonymos, membre éloigné de la famille royale, qu'Héphaïstion alla trouver, selon la tradition, en train de cultiver son jardin. On imagine facilement le profit pour les conquérants d'avoir à cet emplacement stratégique, proche de Tyr et le long des communications terrestres entre l'Égypte et l'Asie Mineure, un roi qui leur devait tout ; on comprend également qu'Abdalonymos ait voulu rendre hommage à ses sauveurs, même si on peut douter que la scène représentée sur le sarcophage ait effectivement eu lieu.

ALEXANDRE, HÉROS ET SOLDAT

Beaucoup d'encre a coulé pour tenter de déterminer si ces scènes renvoyaient à un événement historique précis. D'abord, rien ne permet de raccorder la scène de chasse à une scène dont nous ayons connaissance par la tradition écrite, même s'il est tout à fait possible qu'Alexandre soit allé chasser avec Abdalonymos. Ensuite, on a voulu voir dans la scène de bataille du long côté est une représentation de la bataille d'Issos, remportée par Alexandre sur Darius en 333, qui lui ouvrit les portes du Levant, donc de Sidon, et de Tyr dont le siège fut aussi célèbre que laborieux (voir *Le siège de Tyr, l'impossibilité d'une île*, par P.-L. Gatier, page 40).

L'historicité des scènes figurées dans l'art antique est perpétuellement débattue au sein de la communauté des chercheurs. Il est toujours tentant de retrouver l'indice d'un événement connu, et surtout célèbre, de même qu'on résiste difficilement à l'envie de reconnaître le tombeau d'Alexandre dans chaque tombe monumentale que l'on exhume en Macédoine. Qu'en est-il ici ? La leontè ne plaide pas pour un épisode réel, puisque pas une source ne mentionne ce couvre-chef particulier, pour aucune des batailles qu'Alexandre a livrées contre les Perses. Plus encore, on ignore même s'il a jamais revêtu cette peau de lion dans la réalité.



Le sarcophage d'Alexandre, conservé à Istanbul, est paré de sculptures louant la bravoure d'Alexandre le Grand.

En outre, on s'attendrait à voir figurer le roi Darius dans une représentation de la bataille d'Issos, et aucun des Perses figurant sur le relief ne peut lui correspondre. En somme, il est certainement plus cohérent, et en même temps plus satisfaisant de considérer qu'Abdalonymos a voulu faire figurer sur son sarcophage une sorte de synthèse des valeurs royales et guerrières qu'Alexandre incarne : jaillissant du bord du sarcophage dans la scène de bataille, c'est lui qui apparaît comme la pièce maîtresse de la composition et guide le regard du spectateur à travers la mêlée. C'est aussi lui, le soldat par excellence capable de renverser le cours de l'affrontement par sa seule présence.

La part de flatterie dans ce programme iconographique est évidente, et d'autant plus surprenante pour un œil moderne que la mort d'Abdalonymos est postérieure de quinze ou vingt ans à celle d'Alexandre. Mais à cette époque, la figure d'Alexandre donne une légitimité à tout pouvoir dans un monde hellénistique nouveau.

LA PART DU LION

Abdalonymos n'était cependant qu'un roitelet qui ne pesait pas bien lourd dans les luttes titanesques qui se livraient autour de lui. D'ailleurs, son royaume disparaît avec lui, et la région change ensuite régulièrement de mains. À proximité, Antigone, Ptolémée et Séleucos, les plus puissants des successeurs d'Alexandre, s'affrontent pour le contrôle de la Syrie. À la mort d'Alexandre, les diadoques (ses généraux) se

disputent pour récupérer son héritage. Ces affrontements s'étendent sur près de cinquante ans, avant que les positions ne se stabilisent, l'empire en sortant fragmenté. Ptolémée, fils de Lagos, installé en Égypte dès 323 avant notre ère, y fonde la dynastie lagide, dont le dernier représentant est Cléopâtre, qui se suicide en 30 avant notre ère. Séleucos, lui, est à l'origine de la dynastie séleucide, installée en Iran et en Asie Mineure, tandis qu'Antigone, après de longues tribulations, fixe en Macédoine la dynastie antigonide. Ces trois souverains, de même que les nombreux autres qui se taillent des parts plus modestes dans le gigantesque territoire conquis par Alexandre, se présentent tous comme ses successeurs directs, et revendiquent son image pour mieux asseoir leur pouvoir et leur légitimité.

La meilleure illustration de ce phénomène se retrouve dans les monnaies (voir *Une impériale monnaie d'échange*, par J. Olivier, page 60) : la plupart des monnaies du début de l'époque hellénistique portent au revers la mention « ALEXANDROU », c'est-à-dire « [monnaie] d'Alexandre ». Or, à quoi sert avant tout la monnaie, les pièces d'or en particulier ? À financer les armées, et surtout à payer les mercenaires, dont les souverains hellénistiques se servent beaucoup. La loyauté d'un mercenaire et son efficacité au combat sont étroitement corrélées au montant de sa solde, ainsi qu'à la confiance qu'il peut placer dans les pièces qu'on lui remet.

Dans l'Antiquité comme de nos jours, la valeur d'une monnaie dépend en grande partie de la crédibilité de celui qui l'émet, et de sa capacité à garantir cette valeur. Les diadoques,

L'une des scènes du sarcophage d'Alexandre, quand elle est mise en couleur (comme l'était l'œuvre initiale) révèle sur le bouclier d'un Perse (flèche), une figure de proskynèse, c'est-à-dire une adoration du Grand Roi perse élevé au statut de dieu.



en continuant de faire circuler les monnaies du même type que du vivant d'Alexandre, rappellent à tous ceux qui ont ces pièces entre les mains que ces souverains ont naguère combattu à ses côtés, et qu'ils sont de ce fait les mieux placés pour recueillir son héritage.

L'un des types monétaires les plus célèbres porte sur le droit (le côté face) un profil d'Héraclès coiffé de la leontè, et on a beaucoup débattu pour déterminer s'il s'agissait d'un portrait d'Alexandre avec les attributs d'Héraclès, ou bien d'un Héraclès sous les traits d'Alexandre, ou encore d'une simple représentation d'Héraclès. Quelle que soit la réponse, l'essentiel est de remarquer que ce profil était immédiatement associé à Alexandre même par ceux qui ne l'avaient jamais vu, ne serait-ce que parce que son nom figurait au revers. Du point de vue des diadoques, il suffisait certainement que les mercenaires puissent reconnaître une monnaie d'Alexandre, et à travers elle, la légitimité de celui qui la frappait.

LE DIVIN ALEXANDRE

Plus qu'une simple réminiscence de figure du roi et conquérant, l'utilisation de l'image d'Alexandre associée à celle d'Héraclès correspond au statut exceptionnel du roi de Macédoine devenu de son vivant à la fois héros et dieu. Il surpasse même en cela son ancêtre Héraclès, fils de Zeus, qui ne fut divinisé qu'à sa mort, et se hisse au niveau de Dionysos, le dieu qui lui aussi mena une campagne victorieuse en Inde, jusqu'aux extrémités du monde connu.

Revenons un instant au sarcophage, mais en regardant cette fois l'un des petits côtés, celui du nord, où est représentée une autre bataille opposant des Grecs et des Perses. Un œil attentif remarquerait, sur différentes parties des reliefs du sarcophage, des traces de couleur : il s'agit des restes de la peinture utilisée pour colorier la sculpture. En effet, les statues et les reliefs antiques étaient toujours peints de couleurs qui, à l'œil moderne accoutumé à la blancheur du marbre, paraissent souvent très criardes. Quels que soient la restitution que l'on propose et le jugement esthétique que l'on porte, l'étude de la polychromie révèle sur le bouclier du combattant perse de gauche une scène peinte qui représente une proskynèse, c'est-à-dire l'adoration du Grand Roi perse par l'un de ses sujets (voir la photo ci-contre).

La présence de ce motif sur ce sarcophage est difficile à interpréter. Signalons tout de même que, d'un point de vue gréco-macédonien, la proskynèse est une pratique tout à fait inappropriée pour un mortel, fût-il roi, car seuls les dieux méritent cette marque d'adoration. Pourtant, Alexandre exigea d'être honoré de la sorte par son entourage, en 327 avant notre ère, ce qui causa une grande tension au sein de la cour et se solda par l'exécution de Callisthène, l'un des plus

> proches compagnons du roi, qui avait refusé de se plier à la demande du souverain.

Les innovations introduites par Alexandre, par exemple l'emprunt de certains éléments du costume des rois perses, n'étaient pas du goût de son entourage macédonien, souvent plus attaché aux traditions. En revanche, sur le sarcophage, la divinisation d'Alexandre est non seulement admise, mais revendiquée par le commanditaire, qui souligne par là sa loyauté envers le conquérant auquel il doit son trône. On est donc tenté de considérer que les scènes sculptées sur le sarcophage ne renvoient pas à des événements historiques précis, ni ne représentent des personnages individualisés (hormis Alexandre), mais relèvent d'un programme iconographique dicté par des considérations politiques. Une question s'impose alors : à quel public ce sarcophage était-il destiné ?

UN SARCOPHAGE PUBLICITAIRE

L'hypothèse la plus simple est de considérer que le sarcophage contenant la dépouille du défunt était enfermé dans la chambre funéraire, où l'on ne pénétrait que pour enterrer un autre souverain. En l'absence de données archéologiques ou textuelles qui permettent de trancher, on peut se contenter de supposer que le sarcophage a pu être exposé au public, lors de visites d'ambassades en particulier, avant la mort d'Abdalonymos. De fait, c'était la coutume pour les souverains orientaux, à l'instar des pharaons, de prendre des dispositions précises pour leur sépulture longtemps avant leur mort. On peut aussi imaginer que le sarcophage était montré ponctuellement après sa mort. Quoi qu'il en soit, il est plus simple, sinon plus exact, de supposer que ce sarcophage servait de vitrine, de preuve monumentale de la légitimité d'Abdalonymos, par le lien direct avec Alexandre qu'il donnait à voir.

L'idéalisation, l'héroïsation, la divinisation d'Alexandre ont été mises à profit par d'autres souverains hellénistiques, avec une ampleur d'autant plus spectaculaire qu'ils disposaient de moyens plus importants. Le meilleur exemple est le festival des *Ptolemaia*, institué en 279 avant notre ère par Ptolémée II Philadelphe pour célébrer la dynastie lagide, et qui avait le même rang que les concours olympiques.

Le récit de la grande procession qui eut lieu en 275 avant notre ère dans la ville d'Alexandrie nous révèle une fête qui n'a rien à envier au carnaval de Rio ! Des chars de parade, dont les plus grands étaient tirés par quatre éléphants, transportaient à travers la ville d'énormes statues en or d'Alexandre et de Ptolémée I^{er}, entourés de divinités et de personnifications de cités grecques. Suivaient toute une pompe dionysiaque ainsi qu'un immense défilé militaire, de plusieurs dizaines de milliers d'hommes.

Aucune trace archéologique de cette procession n'a subsisté, car toutes les statues en or de l'Antiquité, de même que la plupart de celles en bronze, ont été refondues et ne nous sont éventuellement parvenues que par des copies en marbre. Néanmoins, l'existence du culte dynastique lagide, parfaitement attesté, et le rôle qu'y jouait Alexandre montrent l'importance accordée par les souverains de l'Égypte ptolémaïque à la légitimation de leur pouvoir, qui provenait exclusivement de la conquête d'Alexandre.

Les nombreuses répliques du type statuaire d'Alexandre le Grand nommé *Aigiochos* (le Porte-Égide, l'égide étant une peau de chèvre divine), qu'on interprète comme des statues religieuses, illustrent la popularité de ce culte, y compris chez les particuliers et les soldats, car des statuettes de ce type proviennent de contextes domestiques et militaires.

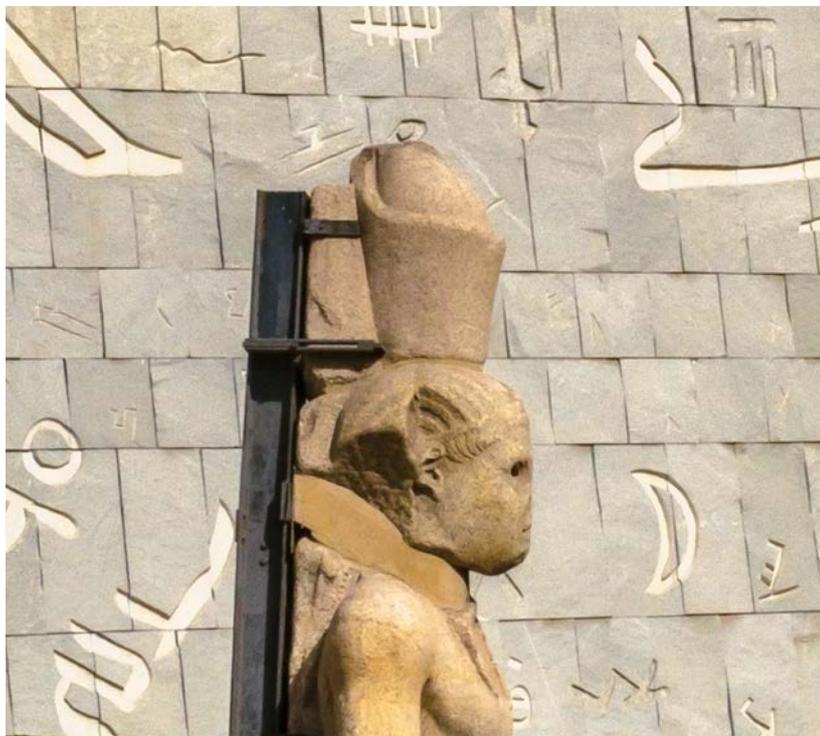
Notons que ce culte dynastique, et la procession d'Alexandrie, étaient destinés aux Gréco-Macédoniens. Aux Égyptiens s'adressaient des cultes spécifiques, qui poursuivaient la tradition pharaonique en y intégrant également Alexandre et les souverains lagides. Le déclin de la puissance lagide, qu'on observe à partir de la fin du III^e siècle, est dû en grande partie à l'incapacité

La grande procession qui eut lieu à Alexandrie n'avait rien à envier au carnaval de Rio !

où se trouvaient les Ptolémées de faire coexister l'élément égyptien et l'élément gréco-macédonien dans leur royaume.

Toutefois, en 275, pour le successeur de Ptolémée I^{er} Sôter, qui lui, pouvait encore fonder solidement sa légitimité sur sa proximité personnelle avec Alexandre et les années passées à combattre à ses côtés, la priorité est d'assurer la stabilité de son royaume à une époque où le rapport de force s'équilibre entre les souverains hellénistiques.

Pour les successeurs des diadoques, l'enjeu est désormais de maintenir leur emprise sur leur



Ptolémée II (ici, représenté en pharaon, à l'égyptienne, devant la bibliothèque d'Alexandrie), le fils de Ptolémée, diadoque d'Alexandre le Grand et fondateur de la dynastie des Lagides, se référerait au conquérant pour asseoir son pouvoir.

territoire, et d'affirmer une légitimité dynastique qui ne repose plus exclusivement sur la conquête. Abdalonymos avait représenté un Alexandre idéalisé sur son sarcophage, où la supériorité des Grecs sur les Perses est évidente dans le rapport de force de la scène de bataille du long côté est.

Ce rapport de force est dicté par la composition caractéristique de l'époque hellénistique, qui préfère aux duels bien distincts de l'art classique la représentation plus expressive et dynamique d'une mêlée apparemment indistincte. Plus d'expressivité cependant n'exclut pas une composition très soignée : en l'occurrence, ce sont les trois cavaliers macédoniens, positionnés au centre et sur les côtés, qui commandent la lecture de la scène. Elle se développe en deux parties égales, autour de l'encolure du cheval au centre. Cette structure très encadrée souligne la défaite inévitable des Perses face à la bravoure surhumaine d'Alexandre et de ses compagnons.

PHALLUS ET DOMINATION

L'organisation de la pompe dionysiaque des *Ptolemaia* en 275 à Alexandrie répond à la même volonté de manifester la supériorité des Gréco-Macédoniens sur les barbares, ceux qui ne parlent pas grec et dont les mœurs trop lâches amollissent. Cette affirmation de puissance se traduit surtout dans les nombreux symboles de fertilité présents dans la procession. La pompe dionysiaque et son cortège de manifestations excessives de sexualité et d'ébriété, pour commencer, remplissent notamment cette fonction de célébrer la puissance créatrice, en l'occurrence celle du souverain.

La présence surtout de Priape, le dieu ithyphallique, aux côtés d'Alexandre et de Ptolémée, et d'immenses effigies en métal précieux, longues de plusieurs dizaines de mètres, en forme de thyrses (le bâton orné de feuilles de lierre des desservants du culte dionysiaque), de lance, et de phallus, ne laisse aucun doute sur les intentions des organisateurs de la procession. Le message du reste s'adresse autant aux envoyés des autres royaumes et cités qu'aux habitants d'Alexandrie : le royaume lagide est à cette époque la puissance dominante du monde méditerranéen, son économie est extrêmement prospère et son rayonnement culturel, illustré par la célèbre bibliothèque fondée en 288 avant notre ère, est inégalé dans l'Antiquité.

Les statues en or d'Alexandre et de Ptolémée, dont la taille devait être proportionnée aux éléphants qui tiraient le char, étaient là pour rappeler de quels illustres prédécesseurs Ptolémée II tenait son pouvoir, par une manipulation généalogique qui avait introduit, dès l'époque de Ptolémée I^{er}, un lien de parenté entre Alexandre et son lieutenant. La démesure de la propagande lagide, la présentation déjà mythifiée qu'elle fait du conquérant et fondatrice de la capitale du royaume, illustrent le changement, effectué en une génération, entre les cités-États, où même le pouvoir d'un tyran reste fragile, et les grands royaumes gouvernés par des dynasties qui, toutes, tirent leur pouvoir absolu du souvenir d'Alexandre.

Les souverains hellénistiques ne sont pas les seuls à garder en mémoire les exploits du conquérant. Suétone nous raconte que Jules César, se trouvant face à une statue d'Alexandre en Espagne, fondit en larmes à la pensée qu'il était déjà plus âgé que le conquérant à sa mort, et n'avait encore rien accompli qui mérite d'être raconté. La présence d'une statue d'Alexandre dans une région où lui-même ne mit jamais les pieds est déjà un fait admirable en soi (pour être tout à fait honnête, précisons que selon la version de Plutarque, César ne voit pas de statue, mais lit simplement un récit de l'épopée d'Alexandre). Que cet épisode, véridique ou non, ait été jugé d'intérêt, non seulement par Suétone, friand d'anecdotes, mais également par Plutarque, montre bien l'éclat inégalé de la figure d'Alexandre, durant toute l'Antiquité.

Après la conquête des royaumes hellénistiques par Rome au cours du 1^{er} siècle avant notre ère, les souverains ne cherchent plus à asseoir leur légitimité sur la référence à Alexandre le Grand, mais son image est restée un symbole de puissance et de pouvoir dont l'empereur Auguste ou bien plus tard Napoléon n'hésiteront pas à s'emparer. Et ce n'est pas fini ! Le 12 avril 2017, lors d'un meeting commun, François Bayrou a vanté la jeunesse d'Emmanuel Macron en le comparant à... Alexandre le Grand ! ■

BIBLIOGRAPHIE

F. PROST, *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée*, Presses universitaires de Rennes, 2015.

M. POULAIN, F. QUEYREL, et G. PAQUOT, *Éclats d'antiques*, Armand Colin, 2013.

F. QUEYREL, *L'invention de l'histoire : réflexions sur le " sarcophage d'Alexandre " de la nécropole royale de Sidon, Mare internum. Archeologia e cultura del Mediterraneo*, vol. 3, pp. 36-45, 2011.

L'ESSENTIEL

● Peu après la mort d'Alexandre, de nombreux chefs militaires et souverains prirent le roi de Macédoine en exemple. Pour d'autres, il resta un « brigand ».

● Dans la poésie médiévale, Alexandre apparaît comme une figure allégorique et fabuleuse, souvent positive, mais parfois négative.

● Il devint tour à tour un héraut de la chrétienté, un idéal de vertu, un chevalier de l'islam (sous le nom d'Eskandar)... Il ferait même une apparition dans le Coran !

● Aujourd'hui encore, les avis des historiens à son sujet balancent souvent entre deux positions extrêmes, le sage et le tyran.

L'AUTEURE



KATHARINA BOLLE est docteure en archéologie classique et en histoire à l'université de Heidelberg, en Allemagne.

HÉROS ou voyou ?

Génial chef de guerre ou tyran sans scrupule, brigand impie ou prophète éclairé... Le mythique Alexandre le Grand a inspiré les poètes d'Orient et d'Occident jusqu'au Moyen Âge tardif.

P

ompée, Jules César, Hannibal, Gengis Khan, Napoléon ont un point commun, celui de s'être réclamés d'Alexandre le Grand. Tous ont souhaité marcher dans ses pas, s'en rapprocher sinon l'égaliser, et récupérer une parcelle de l'aura du conquérant victorieux. La postérité n'aura donc retenu d'Alexandre le Grand que ses succès et sa gloire ? En d'autres

termes, fait-il l'unanimité ? Pas nécessairement, son image a beaucoup évolué au cours de l'histoire...

Alexandre est bien entendu un personnage exceptionnel. Rares sont ceux qui, comme lui, acquièrent une telle gloire de leur vivant. En à peine onze ans, il conquiert l'ensemble de l'Empire perse et s'avance jusqu'à l'Inde. Ses conquêtes bouleversèrent le monde antique : la langue et la culture grecques se répandirent dans les territoires nouvellement gagnés du Moyen-Orient et de l'Asie centrale. Un échange économique, religieux et intellectuel d'une ampleur inégalée se mit rapidement en place. Alexandre laissa un royaume à la diversité culturelle sans pareille. Il s'était déjà élevé lui-même au rang de demi-dieu durant son

© Gettyimages / Leemage / Contributeur





La Bataille d'Alexandre (1529), Albrecht Altdorfer, montre la bataille d'Issos. Cependant, Grecs et Perses y sont montrés en chevaliers occidentaux et Ottomans !

LE « ROMAN D'ALEXANDRE »

Ce recueil de légendes sur les exploits d'Alexandre le Grand fut un grand succès au Moyen Âge et contribua à la popularité du Grec. Il a posé les bases sur lesquelles s'appuient les nombreux récits et anecdotes qui ont ensuite vu le jour au sujet du héros. Jusqu'au ^{xix}^e siècle, les savants supposaient à tort que l'écrivain de la cour d'Alexandre,

Callisthène d'Olynthe, aurait rédigé le roman. En réalité, il ne vient pas de la plume d'un contemporain d'Alexandre, mais a été écrit dans la seconde moitié du ⁱⁱⁱ^e siècle avant notre ère. On y trouve de nombreuses écritures différentes d'auteurs anonymes.

L'œuvre est considérée comme la biographie du roi de Macédoine, dans laquelle histoire et fantastique se mêlent en un récit légendaire, sans prendre en considération les faits historiques.

Le roman fut traduit dans trente-cinq langues. C'est ainsi l'une des œuvres littéraires les plus importantes de l'histoire du monde, bien qu'elle soit aujourd'hui presque tombée dans l'oubli.

Le Roman d'Alexandre (ici une enluminure du manuscrit Harley, écrit durant le premier quart du ^{xiv}^e siècle) eut beaucoup de succès au Moyen Âge. On voit ici le combat entre Perdicas et Ptolémée, deux diadoques.



> existence. Comment alors ne serait-il pas devenu un mythe après sa mort ?

De nombreux chefs de guerre, en particulier les ambitieux généraux de la République romaine, ont aspiré à copier l'invincible Macédonien (de fait, il n'a jamais perdu une bataille) en gloire et honneurs. Mais son succès militaire est resté inégalé, aussi a-t-on au moins tenté de lui ressembler.

LES ÉLÉPHANTS TROP GROS DE POMPÉE

Par exemple, Pompée (106-48 avant notre ère), probablement l'un des plus talentueux et brillants « *imperators* » de son temps, se faisait lui aussi appeler « le Grand » et portait ses cheveux soulevés au-dessus du front – symbole de courage et de vigueur depuis l'époque d'Alexandre (voir la photo page ci-contre).

Lors de ses marches triomphales, Pompée se présentait dans la tenue de guerre attribuée au roi de Macédoine: un court manteau de cavalier et l'égide, un bouclier légendaire en peau de chèvre façonnée par Héphaïstos lui-même. Lorsque Pompée célébra à Rome sa victoire de 81 en

Afrique du Nord, il ne voulut pas que son char soit tiré comme de coutume par des chevaux, mais par des éléphants, comme l'avait fait Alexandre lorsqu'il était entré glorieusement dans Babylone (voir *Babylone, la légende fabuleuse* par J. Monerie, page 52). Ce fut un échec, la porte de la ville étant trop étroite pour les pachydermes...

Le plus grand adversaire de Pompée, Jules César (100-44) prit lui aussi Alexandre comme modèle. Toutefois, toute ressemblance entre le maigre César chauve et le jeune Macédonien étant exclue, le Romain choisit de copier les succès militaires. « N'ai-je pas de raison de pleurer, se serait exclamé César à la vue d'une statue du roi de Macédoine, alors qu'Alexandre, à mon âge, régnait déjà sur tant de peuples, tandis que je n'ai encore accompli aucune prouesse? »

Les dirigeants eurent beau se faire les thuriféraires d'Alexandre, les auteurs ne lui passèrent ni son humeur ombrageuse ni les destructions associées à ses conquêtes. Le poète Lucain (39-65 de notre ère) traita le Macédonien de « bandit le plus brillant » qui, lors de sa marche à travers l'Asie, fit couler des fleuves de sang.

Quant à Sénèque (1-65), précepteur et conseiller de Néron, il qualifia Alexandre de brigand et de fléau du genre humain. Ironie de l'histoire...

ALEXANDRE LE TROUBADOUR

Ce n'était pas la première fois que la part d'ombre des brillantes victoires du roi était mise en lumière. Dans l'Ancien Testament, plus précisément dans le premier livre des Maccabées, rédigé vers 100 avant notre ère, Alexandre est décrit comme un tyran hautain et un souverain terrible, porteur de malheur. Le livre relate la guerre d'indépendance des Juifs contre le souverain séleucide de Syrie Antiochos IV Épiphane et débute avec le récit de la vie d'Alexandre : « Il mena beaucoup de guerres, s'empara de nombreuses forteresses et laissa les rois de la Terre anéantis; il alla jusqu'au bout du monde, dévalisa de nombreux peuples et la Terre entière gisait désarmée à ses pieds. Alors son cœur fut fier et plein d'orgueil. » Antiochos étant l'un des descendants de Séleucos, diadoque d'Alexandre le Grand, ce dernier est pour ainsi dire ici l'origine du mal.

Dans l'océan des mythes et récits, l'image d'Alexandre s'est petit à petit brouillée et, plus tard, au Moyen Âge, la figure historique du roi de Macédoine s'est transformée en un personnage imaginaire. Dans l'Antiquité tardive déjà, on racontait qu'Alexandre était le descendant d'un pharaon égyptien ou de la famille royale perse. Les poètes orientaux ont fait de la guerre d'Alexandre contre Darius III une querelle fratricide. Dans les gravures médiévales, il apparaît comme un chevalier en armes, un troubadour ou encore un noble en tenue de l'époque.

Dans le monde médiéval modelé par le christianisme, les conteurs le font se glisser dans les rôles les plus divers: du héros sans foi au bandit impie, du pêcheur repenté au fervent chrétien. Aux environs de 1180, Gautier de Châtillon raconte dans son *Alexandréide* l'histoire d'un Alexandre repenté qui s'empare du monde chrétien pour répandre la vraie foi sur la Terre. Il se tient avec son armée devant Jérusalem, prêt à prendre la ville par les armes. Pourtant, le roi assoiffé de guerre se ravise lorsque le grand prêtre apparaît devant les portes. « Comme s'il le connaissait, Alexandre saute de cheval, le salue et s'incline devant lui. Il pénètre ensuite dans la ville, accompagné de seulement quelques amis et apporte la paix à Jérusalem, comme l'avaient jadis souhaité les Hébreux. »

Dix ans plus tard, l'historiographe italien Godefroi de Viterbe (1125-1192) rapporte l'entrée d'Alexandre dans Jérusalem dans la même partie que la venue de Josué à Jéricho et le passage de Jésus sur le mont des Oliviers.

Non chrétien, et néanmoins vertueux, Alexandre apparaît dans la littérature et l'art aux côtés de Jules César et du prince troyen

L'ANECDOTE

En 1180, Alexandre de Bernay compose et publie la troisième version du Roman d'Alexandre, écrite en dialecte français.

Composée d'environ 16 000 vers dodécasyllabes, le succès contribua à celui de cette forme de versification. À partir du xv^e siècle, ce type de vers fut nommé alexandrin ! En hommage à Alexandre le Grand ou Alexandre de Bernay ?

Pompée, le général romain, se coiffait à la mode d'Alexandre, les cheveux soulevés au-dessus du front.

Hector comme l'un des « trois héros païens ». Avec les « trois héros juifs » (Josué, le roi David et Judas Maccabée) et les « trois héros chrétiens » (le roi Arthur, Charlemagne et Godefroi de Bouillon) ils forment les « neuf preux » et incarnent dans l'Europe du xiv^e siècle l'idéal de la vie chevaleresque et du pouvoir vertueux.

LE ROI DE TRÈFLE

Ces héros sont évoqués pour la première fois dans *Les Vœux du paon*, un roman sur la vie d'Alexandre le Grand écrit par le lorrain Jacques de Longuyon en 1312 ou 1313. Les neuf preux devinrent ensuite un sujet très en vogue en France, en Italie, en Allemagne, en Écosse... dans les éléments architecturaux, les tapisseries, les bijoux. Dans *Peines d'amour perdues*, de William Shakespeare, une troupe se ridiculise à l'occasion d'une représentation des Neuf Preux. Plus près de nous, on retrouve quatre de ces neuf figures tutélaires dans... les cartes à jouer sous la forme des rois : Alexandre est le roi de trèfle.

Pour son œuvre, Jacques de Longuyon s'est inspiré du *Roman d'Alexandre* (voir l'encadré page ci-contre). Son auteur inconnu y avait réuni en une grande œuvre les nombreuses légendes qui circulaient. L'épisode de l'ascension avec les griffons a semble-t-il particulièrement fasciné le lectorat médiéval et existe sous de nombreuses versions: Alexandre, un roi avide d'aventures, avait couru toutes les contrées de la Terre. Seuls les secrets des cieus lui étaient encore inconnus. Il fit donc attacher deux griffons à une nacelle >





> qui l'élevèrent dans les airs. Alors que la Terre devenait toujours plus petite sous lui, il rencontra un ange qui lui dit : « Alexandre, toi qui ne connais pas le monde terrestre, pourquoi cherches-tu à atteindre le monde céleste? Hâte-toi de rejoindre la Terre, si tu ne veux pas être dévoré par les oiseaux. » Alexandre reconnut à quel point il avait été orgueilleux! Pétrifié par la peur, il regagna la Terre et se promit de ne plus tenter l'impossible.

AU NOM D'ALLAH

Les récits variés de la légende d'Alexandre en Orient montrent comment le roi macédonien avait également changé durablement le monde au-delà de l'aire culturelle européenne. Les princes musulmans laissaient écrire des récits à son sujet et s'entouraient bien volontiers dans leurs cours de représentations européennes du Macédonien. Sous le nom d'Eskandar ou d'al-Iskandar, le vaillant Alexandre du Levant remporte de grandes victoires, soumet de redoutables ennemis au nom de Dieu et sauve les gens par des faits merveilleux (voir l'encadré ci-dessus).

Le savant Nizami, l'un des plus importants écrivains perses du Haut Moyen Âge, consacra vers 1200 un livre entier à Alexandre: ce dernier serait devenu un modèle de sagesse et un maître dans l'art de la guerre. Alexandre est ici à la fois empereur romain et envoyé d'Allah. Sa campagne historique vers l'Asie devient une guerre sainte pour répandre la foi musulmane.

Alexandre le Grand a été intégré à la tradition musulmane. Il est ici représenté sur une peinture moghole du XVI^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

M. J. KAMALI, *Bibliographie française de la littérature persane, Sokhangostar*, 2014.

C. BLONDEAU, *Un conquérant pour quatre ducs. Alexandre le Grand à la cour de Bourgogne*, CTHS et Inst. Nat. Hist. de l'art, coll. « L'art et l'essai », 2009.

À la fin, Alexandre soumet la Terre entière, y compris la Russie et la Chine, et est nommé prophète par Allah.

Le Macédonien fait peut-être même son apparition dans le Coran dans ce rôle. Dans la sourate 18, on peut lire l'histoire de Dhû-l-Qarnayn, le « bicornu ». Cela désignait probablement Alexandre, qui avait déjà élu de son vivant Zeus-Ammon, aux tempes ceintes de cornes de bélier, comme son père divin.

Un conte oriental médiéval, encore apprécié aujourd'hui, parle d'un autre Alexandre. Il y est décrit comme un mauvais roi, né avec une corne sur la tête. S'il venait à la perdre, lui avait-on prophétisé, il ne pourrait plus jamais vaincre un ennemi. Alexandre la cacha donc sous un grand casque qu'il n'enlevait que pour se faire couper les cheveux. Il menaçait de mort les barbiers s'ils révélaient son secret. L'un d'eux ne put pourtant garder cela pour lui et ainsi, l'un des ennemis d'Alexandre eut connaissance de son point faible. Il se glissa en secret dans la chambre royale et brisa la corne. Privé de toute force, Alexandre ne put dorénavant aller en personne à la guerre et dut laisser ses généraux combattre à sa place. Il fit assassiner cruellement le barbier bavard.

Païen, chrétien ou musulman; souverain juste, valeureux chevalier, sage prophète ou despote incontrôlable, aventurier avide de gloire ou brigand impie... la postérité a imaginé presque tous les personnages, qui n'avaient pour la plupart rien en commun avec le roi de Macédoine historique.

Ce n'est qu'avec le début des temps modernes que les savants et artistes ont remis le personnage historique sur le devant de la scène. Le peintre allemand Albrecht Altdorfer fut l'un des premiers, en 1529, à montrer le souverain macédonien dans une situation historique authentique: dans sa *Bataille d'Alexandre*, le Macédonien vainc Darius III près d'Issos en 333 avant notre ère. Parmi les motifs favoris, on trouve aussi l'entrée triomphale d'Alexandre dans Babylone ou sa rencontre avec le philosophe Diogène. Dans les peintures d'Altdorfer, les Grecs portent des tenues de chevalier de son époque, les Perses des costumes orientaux. Le tableau est réalisé alors que les Ottomans de Soliman le Magnifique assiègent Vienne pour la première fois. Altdorfer voulait vraisemblablement présenter le triomphe d'Alexandre comme le symbole de la supériorité occidentale.

Et aujourd'hui? Plus de 2300 ans après sa mort, les chercheurs s'efforcent de garder une distance critique aussi bien par rapport au personnage historique que vis-à-vis du mythe. Pourtant, le danger de la transformation et de l'instrumentalisation demeure. Car l'image d'Alexandre balance toujours entre les deux mêmes extrêmes: admiration envers un chef politique et de guerre de génie et condamnation d'un tyran sans scrupule. ■



**Histoire de l'Empire perse
De Cyrus à Alexandre**

PIERRE BRIANT

FAYARD, 1996

1250 PAGES, 45,70 EUROS

Le peuple perse est resté pratiquement **inconnu des registres de l'Histoire jusqu'en 550 avant notre ère.** À cette époque, sous la conduite de Cyrus le Grand et de ses successeurs, les Perses se lancent dans une aventure prodigieuse qui aboutira à la création d'un empire immense entre Asie centrale et Égypte.

Cet ouvrage fait sortir de l'ombre où a été reléguée cette civilisation qui n'a rien à envier à la «Grèce éternelle». À sa lecture, on est ébloui par la puissance et le luxe inouïs des Grands Rois perses.



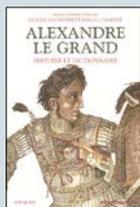
Pour seul cortège

LAURENT GAUDÉ

ACTES SUD, 2012

192 PAGES, 18 EUROS

En plein banquet, à Babylone, soudain **Alexandre s'écroule, terrassé par la fièvre.** Ses généraux se pressent autour de lui, redoutant la fin mais préparant la suite, se disputant déjà l'héritage – et le privilège d'emporter sa dépouille. Des confins de l'Inde, un étrange messager se hâte vers Babylone. Et d'un temple éloigné, une jeune femme de sang royal est tirée de son exil: le destin l'appelle à nouveau auprès de l'homme qui a vaincu son père... Le devoir et l'ambition, l'amour et la fidélité, le deuil et l'errance mènent les personnages vers l'ivresse d'une dernière chevauchée.



**Alexandre le Grand
Histoire et Dictionnaire**

OLIVIER BATTISTINI & PASCAL CHARVET (DIR.)

BOUQUINS, 2004

1110 PAGES, 30 EUROS

Nul mieux qu'**Alexandre le Grand n'a connu la puissance de l'imaginaire.** Mais derrière la légende, qui était-il? Conquérant lecteur et disciple d'Aristote? Philosophe en armes désireux d'helléniser le monde à tout prix? Afin de comprendre cet homme énigmatique, ce dictionnaire dévoile les enjeux et les conditions de cette aventure, où le Macédonien entraîna soldats, ingénieurs, poètes et philosophes. Un ouvrage de référence qui nous replonge au cœur même de l'épopée fantastique d'Alexandre le Grand.



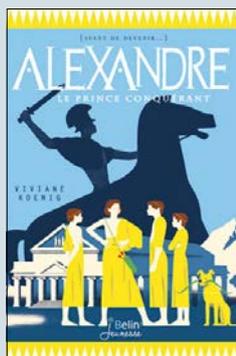
**Alexandre
Exégèse des lieux communs**

PIERRE BRIANT

FOLIO HISTOIRE, GALLIMARD, 2016

688 PAGES, 11,90 EUROS

Alexandre ne fut pas «le Grand» pour **tout le monde!** On s'en rend compte à la lecture des très nombreuses constructions dont à fait l'objet le Macédonien, de Rome jusqu'à nos jours en passant par l'Orient et le régime nazi. Les figures d'Alexandre sont multiples et illustrent selon l'auteur le décalage entre le monde de la recherche et l'image véhiculée dans le grand public, qu'il soit «populaire» ou «cultivé». En fin de compte, les *Alexandre* renseignent plus sur les époques qui les ont réinventés que sur le Macédonien lui-même.



LE LIVRE JEUNESSE

Alexandre. Le prince conquérant

VIVIANE KOENIG

BELIN, COLL. AVANT DE DEVENIR..., 2012

(192 PAGES, 7,90 EUROS)

En 343 avant notre ère, **Alexandre a 13 ans. Fils de Philippe II de Macédoine, il est appelé à monter un jour sur le trône.** Pour devenir le meilleur des rois, Alexandre reçoit le meilleur des apprentissages. Avec ses quatre fidèles amis et son chien Péritas, il suit les leçons du philosophe Aristote, excelle au tir à l'arc, galope sur son cheval Bucéphale ou se lance dans d'interminables parties de chasse. Déjà, il rêve de conquérir le monde. Mais entre son guerrier de père et l'ambition de sa mère, il devra ruser et livrer bien des batailles... avant de devenir le plus grand conquérant de l'Antiquité.

Pour la vie sur Mars, on ne sait pas encore. Pour les cinq vies du papier, c'est sûr.

La force de tous les papiers, c'est de pouvoir être recyclés
au moins cinq fois en papier. Cela dépend de chacun de nous.
www.recyclons-les-papiers.fr

Tous les papiers ont droit à plusieurs vies.
Trions mieux, pour recycler plus !



La presse écrite s'engage pour le recyclage
des papiers avec Ecofolio.

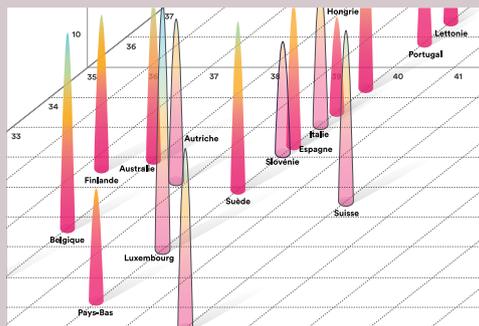


RENDEZ-VOUS

P. 114

DONNÉES À VOIR

DES INFORMATIONS
SE COMPRENNENT MIEUX
LORSQU'ELLES SONT MISES EN IMAGES



P. 118

SPÉCIMEN

UN ANIMAL ÉTONNANT CHOISI
PARMI CEUX PRÉSENTÉS SUR
LE BLOG «BEST OF BESTIOLES»



P. 110

REBONDISSEMENTS

DES ACTUALITÉS SUR
DES SUJETS ABORDÉS
DANS LES HORS-SÉRIES PRÉCÉDENTS



P. 116

LES INCONTOURNABLES

DES LIVRES, DES EXPOSITIONS,
DES SITES INTERNET, DES VIDÉOS,
DES PODCASTS... À NE PAS MANQUER



P. 120

ART & SCIENCE

COMMENT UN ŒIL SCIENTIFIQUE
OFFRE UN ÉCLAIRAGE INÉDIT
SUR UNE ŒUVRE D'ART



Hors-Série 95: INTESTIN

Le microbiote dans la tête

Un lien inattendu entre microbiote et accident vasculaire cérébral a été découvert: la présence de certaines bactéries dans l'intestin, par les composés qu'elles libèrent, favoriserait l'enchevêtrement des vaisseaux sanguins et les fragiliserait.

Le Hors-Série n° 95: «Intestin. L'organe qui révolutionne la médecine» décrivait toutes les pathologies dans lesquelles le microbiote intestinal jouerait un rôle (autisme, Parkinson, obésité...). Il en est une nouvelle qu'il convient désormais d'ajouter à la liste: les accidents vasculaires cérébraux. C'est ce qu'ont montré Mark Kahn, de l'université de Pennsylvanie, aux États-Unis, et ses collègues.

La clé réside dans les cavernomes cérébraux (ou angiomes caverneux), c'est-à-dire de petites pelotes de vaisseaux sanguins (et parfois lymphatiques) enroulés sur eux-mêmes. Ils sont impliqués dans les hémorragies cérébrales (les AVC), mais aussi l'épilepsie. Quel rapport avec les bactéries de l'intestin? Des mutations génétiques.

Plus précisément, pour les formes familiales (c'est-à-dire héréditaires) de l'anomalie vasculaire, on a identifié des mutations portant sur un des trois gènes *KRIT1*, *CCM2* et *PDCD10*. Dans les cellules endothéliales qui tapissent les vaisseaux sanguins, les protéines codées s'associent en un complexe, noté CCM, qui inhibe une voie de signalisation. Quand l'un des trois gènes est muté, ce complexe ne se forme pas et la voie n'est plus freinée, ce qui conduit à la formation d'un cavernome. Dès lors se pose une question: le CCM inhibiteur aurait-il une contrepartie, une molécule dont le rôle serait

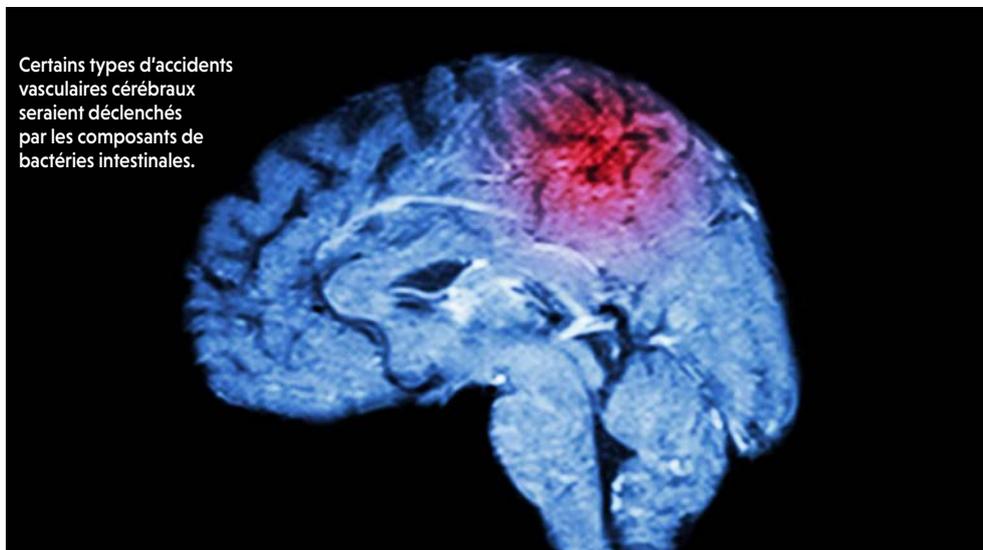
d'activer la voie de signalisation? C'est bien ce qu'ont trouvé les biologistes.

En élevant des souris dépourvues d'un des trois gènes dans des conditions variables, ils ont montré que le développement d'angiomes caverneux dépendait de la présence de bactéries dites à Gram négatif dans l'intestin. Le canal de «communication» entre les deux organes, l'intestin et le cerveau, passe par le LPS (lipopolysaccharide), un composant de la paroi bactérienne qui est libéré lorsque la bactérie est détruite. La molécule peut passer dans la circulation sanguine et avoir de nombreuses conséquences dans tout le reste du corps. Ici, quand elle rejoint le cerveau, elle se fixe à un récepteur cellulaire dit TLR4, qui, une fois activé, déclenche la voie de signalisation et donc la formation de cavernomes.

Ce lien inattendu a été confirmé chez des souris axéniques (dont l'intestin est dépourvu de bactéries) ainsi que chez d'autres dont le récepteur TLR4 a été éliminé.

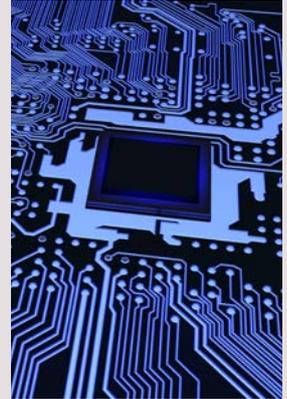
Il y a peut-être dans ces résultats une nouvelle piste thérapeutique pour les individus atteints de cavernome, à savoir environ 1 sur 200. En remplacement des interventions chirurgicales lourdes souvent préconisées aujourd'hui, la modification du microbiote pourrait à terme être proposée. ■

A. TANG ET AL., NATURE, VOL. 545, PP. 305-310, 2017



Certains types d'accidents vasculaires cérébraux seraient déclenchés par les composants de bactéries intestinales.

Un pas vers l'ordinateur quantique



L'ordinateur quantique serait beaucoup plus performant que les machines classiques. C'est ce que le Hors-Série n° 93: «Les promesses du monde quantique» nous affirmait. Encore faut-il pouvoir le construire! Pas à pas, les physiciens fabriquent des portions qui, un jour, rendront réels ces ordinateurs quantiques. L'équipe de Yarui Zheng, de l'Académie des sciences chinoise, à Pékin, vient de mettre au point un circuit quantique construit avec des supraconducteurs. Les quatre qubits dont le dispositif est constitué ont réussi à résoudre des systèmes à deux équations linéaires (avec donc deux inconnues) grâce à un algorithme proposé par Harrow, Hassidim et Lloyd en 2009. Les premiers ordinateurs quantiques seront peut-être des calculatrices...

Y. ZHENG ET AL., PHYS. REV. LETT., VOL. 118, 210504, 2017

Hors-Série 92 : INTELLIGENCE

Des gènes de l'intelligence ?

L'intelligence, multiple dans son expression, est régie par de nombreux facteurs autant environnementaux que génétiques, les articles du *Hors-Série* n° 94: «Le cerveau a-t-il atteint ses limites?» le montraient. Concernant le versant génétique, Danielle Posthuma, de l'université d'Amsterdam, aux Pays-Bas, a fait un grand pas. Son équipe a étudié les liens entre le génome et l'intelligence (mesurée par des tests de QI) de plus de 78 000 individus!

Les biologistes ont ainsi identifié 52 variations génétiques (on n'en connaissait que 12) qui sous-tendraient une meilleure intelligence. Les gènes en question sont impliqués dans la régulation du développement cellulaire. Gardons-nous de conclure trop vite, l'environnement est tout aussi crucial que les gènes. ■

S. SNIKERS ET AL., *NATURE GENETICS*, PRÉPUBLICATION EN LIGNE, 2017

Hors-Série 95 : INTESTIN

Rendons à la césarienne...

Plusieurs articles du *Hors-Série* n° 95: «Intestin. L'organe qui révolutionne la médecine» insistaient sur l'importance de l'accouchement par voies naturelles (par opposition à la césarienne) pour la mise en place d'un bon microbiote. Ce lien est peut-être à ranger au rayon des idées reçues...

C'est en tout cas le sens de l'étude de Kjersti Aagaard, du Baylor College of Medicine, à Houston, aux États-Unis. Elle et son équipe ont suivi 81 femmes enceintes avant et après leur accouchement et ont suivi l'évolution de la structure et de la composition du microbiote de l'enfant en différents endroits du corps (peau, cavité buccale, intestin...). Leur conclusion est sans appel: six mois après la naissance, on ne peut plus distinguer le type d'accouchement de l'enfant. C'est donc que la césarienne n'influe pas sur les communautés bactériennes de l'organisme. ■

M. AAGAARD ET AL., *NATURE MEDICINE*, VOL. 23, PP. 314-326, 2017

L'enfant qui en avait plein le dos

Australopithecus afarensis avait une colonne vertébrale dotée de caractéristiques résolument humaines, mais aussi de traits typiques d'espèces plus anciennes.



La colonne vertébrale de Selam, un jeune *Australopithecus afarensis*, associe traits anciens et caractères humains.

Lucy est la plus célèbre des *Australopithecus afarensis*, et le *Hors-Série* n° 94: «Évolution, la saga de l'humanité», lui faisait la part belle. Elle a un congénère moins médiatique, mais tout aussi digne d'intérêt en la «personne» de Selam, un jeune enfant (de 2 à 3 ans) de la même espèce, mis au jour en 2000 à Dikika, dans l'Afar éthiopien, par Zeresenay Alemseged, de l'université de Chicago, aux États-Unis. Le bambin vivait il y a 3,3 millions d'années. L'étude de ce fossile se poursuit toujours et les derniers résultats viennent d'être publiés.

En 2012, l'examen du squelette avait montré que l'espèce grimpaux arbres. Aujourd'hui, c'est la colonne vertébrale, étonnamment bien conservée chez Selam, qui est au centre de toutes les attentions. Première constatation permise par une analyse menée à l'Installation européenne de rayonnement synchrotron, à Grenoble, *Australopithecus afarensis* avait 7 vertèbres cervicales et 12 thoraciques (celles qui portent les côtes). C'est donc un caractère indubitablement humain, car les grands singes africains ont plutôt 13 vertèbres thoraciques.

Cependant, la transition morphologique entre ces dernières et les lombaires se fait à partir de la onzième vertèbre thoracique, plus haut que chez les humains. Cette caractéristique rapproche Selam d'hominines plus anciens, tel *Homo erectus*. La colonne vertébrale d'*Australopithecus afarensis* est donc à un stade intermédiaire entre celle des espèces pas encore bipèdes et celles, comme nous, véritablement bipèdes. ■

C. WARD ET AL., *PNAS*, VOL. 114, PP. 6000-6004, 2017

Hors-Série 93 : QUANTIQUE

Un record pour l'intrication quantique

Grâce à un satellite, l'intrication quantique de deux photons séparés de plus de 1200 kilomètres a été mesurée : c'est un record ! Ces résultats préfigurent l'installation des réseaux de télécommunication du futur.

L'intrication quantique est ce phénomène étonnant, décrit dans le *Hors-Série* n° 93 : « Les promesses du monde quantique », par lequel deux particules, par exemple des photons, qui interagissent garde la trace de ce lien, même quand elles sont très éloignées. Cette intrication, combattue par Albert Einstein et quelques autres, a néanmoins été démontrée à maintes reprises, et sur des distances toujours plus grandes. Le record était d'environ 144 kilomètres. Il vient d'être pulvérisé par Juan Yin, de l'université des sciences et des technologies de Hefei, en Chine.

Les expériences précédentes étaient limitées par la dispersion des ondes et la perte de cohérence dans les fibres optiques. Avec de telles méthodes, les physiciens ne pouvaient guère espérer faire mieux. En revanche, avec un satellite...

Il s'agit en l'occurrence du satellite *Quantum Experiments at Space Scale (QUESS)*, aussi nommé *Mozi*, placé en orbite en août 2016, à 500 kilomètres d'altitude. L'engin est équipé d'un dispositif qui envoie vers la Terre des flux de photons intriqués. Et malgré la fenêtre de tir très réduite (cinq minutes par nuit) cet état a bel et bien été mesuré au sol,

dans des stations distantes de... 1203 kilomètres. L'une était Delingha, dans le Nord du plateau tibétain, l'autre à l'observatoire Gaomeigu, à Lijiang. Ici, les photons circulent pour l'essentiel dans le vide, ils ne sont donc pas perturbés par le milieu qu'ils traversent.

L'intrication a été vérifiée grâce aux tests élaborés par le physicien John Stewart Bell qui a découvert des relations, des inégalités dites de Bell, reliant les mesures des photons. Quand les photons sont intriqués, ces inégalités sont violées, et c'est bien le cas ici, et qui plus est avec une bien meilleure certitude que dans le cas d'expérimentations terrestres.

Ces résultats sont un premier pas, immense, vers la constitution de réseaux de communication quantique intercontinentaux. L'idée est que l'information circule de façon ultrasécurisée : son interception ne passerait pas inaperçue.

L'équipe chinoise espère bientôt utiliser son satellite pour également tester l'influence de la gravité sur l'état quantique des photons. En outre, elle souhaite lancer un second satellite, plus performant, dans les deux prochaines années. La course aux réseaux quantiques bat son plein! ■

J. YIN ET AL., *SCIENCE*, VOL. 356, PP. 1140-1144, 2017

Un rayon lumineux relie le satellite chinois *Mozi* à la station tibétaine de *Delingha*.



Gluten et virus

L'intolérance au gluten était au cœur d'un entretien dans le *Hors-Série* n° 95 : « Intestin. L'organe qui révolutionne la médecine ». Sa recrudescence serait, était-il dit, la conséquence des dérives de notre alimentation. Pas seulement, notamment dans le cas de la maladie cœliaque, une maladie auto-immune qui rend le gluten dangereux pour l'organisme de 0,5 à 1% de la population. Bana Jabri, de l'université de Chicago, aux États-Unis, et ses collègues ont également mis en évidence une origine virale pour cette maladie. Ce serait plus précisément un rétrovirus qui agirait selon deux voies : l'inhibition de la formation de lymphocytes régulateurs qui facilite la tolérance et la production de lymphocytes T auxiliaires. En conséquence, l'organisme produit des anticorps contre le gluten. À quand un vaccin contre l'intolérance au gluten ?

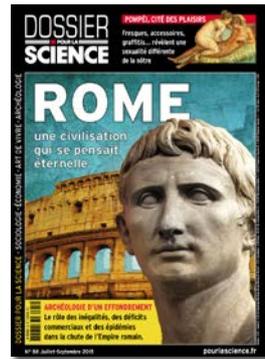
R. BOUZIAT ET AL., *SCIENCE*, VOL. 356, PP. 44-50, 2017

Les chiens lisent dans vos pensées

L'es chiens domestiques sont si habitués à vivre avec les humains qu'ils comprennent assez facilement les gestes de leurs maîtres. C'est une preuve d'intelligence comme en recensait le *Hors-Série* n° 94 : « Le cerveau a-t-il atteint ses limites ? ». Qu'en est-il du raisonnement chez nos amis canidés ? Peuvent-ils envisager le point de vue d'un autre ? En d'autres termes, ont-ils une théorie de l'esprit. Il semble que oui, à en croire les travaux de Ludwig Huber, de l'université de Vienne, en Autriche, et ses collègues. Les chiens qu'ils ont étudiés ont montré qu'ils reconnaissent dans 70% des cas les humains informés d'une récompense (de la nourriture) cachée dans une boîte de ceux qui en ignoraient l'existence et la cherchaient.

A. HUBER ET AL., *ANIMAL COGNITION*, VOL. 20, PP. 703-715, 2017

DÉCOUVREZ LES ARCHIVES DE **POUR LA SCIENCE**



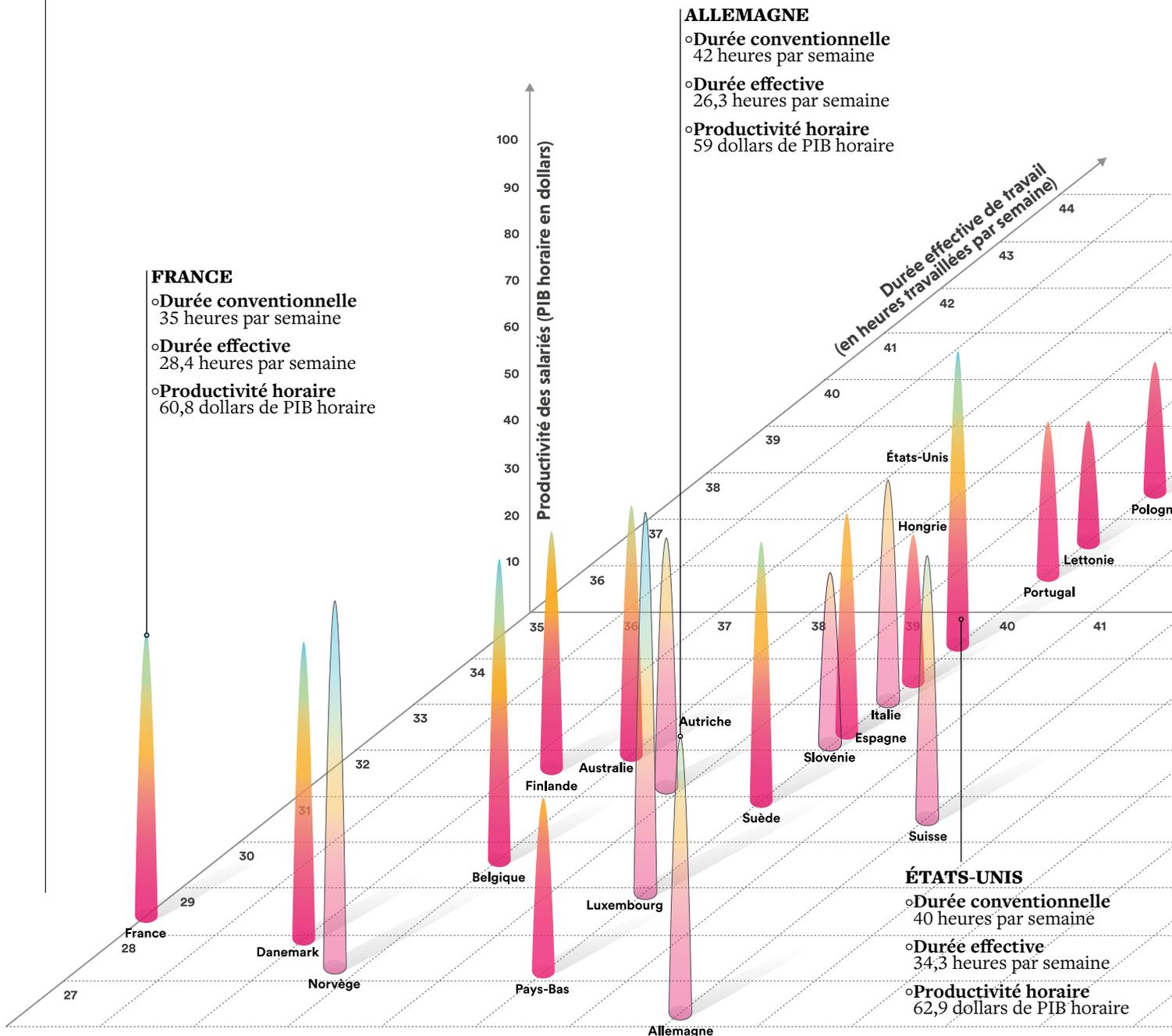
RETROUVEZ TOUS
LES NUMÉROS
DEPUIS 1996

COMPLÉTEZ
VOTRE COLLECTION
SUR www.pourlascience.fr



TRAVAILLER PLUS pour ne pas gagner plus

La durée légale du temps de travail influe-t-elle sur la production de richesses ? Réponse par la confrontation de trois indicateurs clés pour une trentaine de pays.



Depuis quelques semaines, la réforme du code du travail est au cœur de nombreux débats. Et elle va le rester jusqu'à l'automne! Dans les discussions, chaque partie prenante (patronat, syndicats, partis politiques...) joue sa partition et fait valoir, au passage, sa position quant à la durée du temps de travail. Le moment est donc opportun pour s'interroger sur les liens entre la richesse d'un pays et la durée légale du temps de travail dans ce même pays. C'est ce qu'a fait David Bihanic, maître de conférences à l'université ParisI-Panthéon-Sorbonne.

À partir des données relatives à 35 pays de l'OCDE, il a comparé la durée légale moyenne du temps de travail, la durée effective moyenne du temps de travail et la productivité horaire. Ces

informations (pour 29 pays) sont présentées dans le graphique ci-dessous, selon trois axes. Que constate-t-on? D'abord, la production de richesse ne découle en rien d'une augmentation du temps de travail. Dans le cas contraire, les pics devraient aller croissant de gauche à droite et de bas en haut: ce n'est pas le cas.

Détaillons. Les pays où l'on travaille le plus (Grèce, Mexique et Chili) ont un PIB horaire bien inférieur à celui des pays où on travaille le moins, notamment l'Allemagne, le Luxembourg, la Belgique, la Norvège et le Danemark. Dans ces derniers, le PIB horaire dépasse 60 dollars (le sommet des pics est bleu). Et c'est aussi le cas de la France où la durée légale du temps de travail est la plus basse, avec 35 heures par semaine.

Ces résultats sont insuffisants pour conclure que «moins on travaille, plus on est riche», mais ils apportent des éléments de réflexion mis à la disposition des partenaires sociaux. ■

GRÈCE

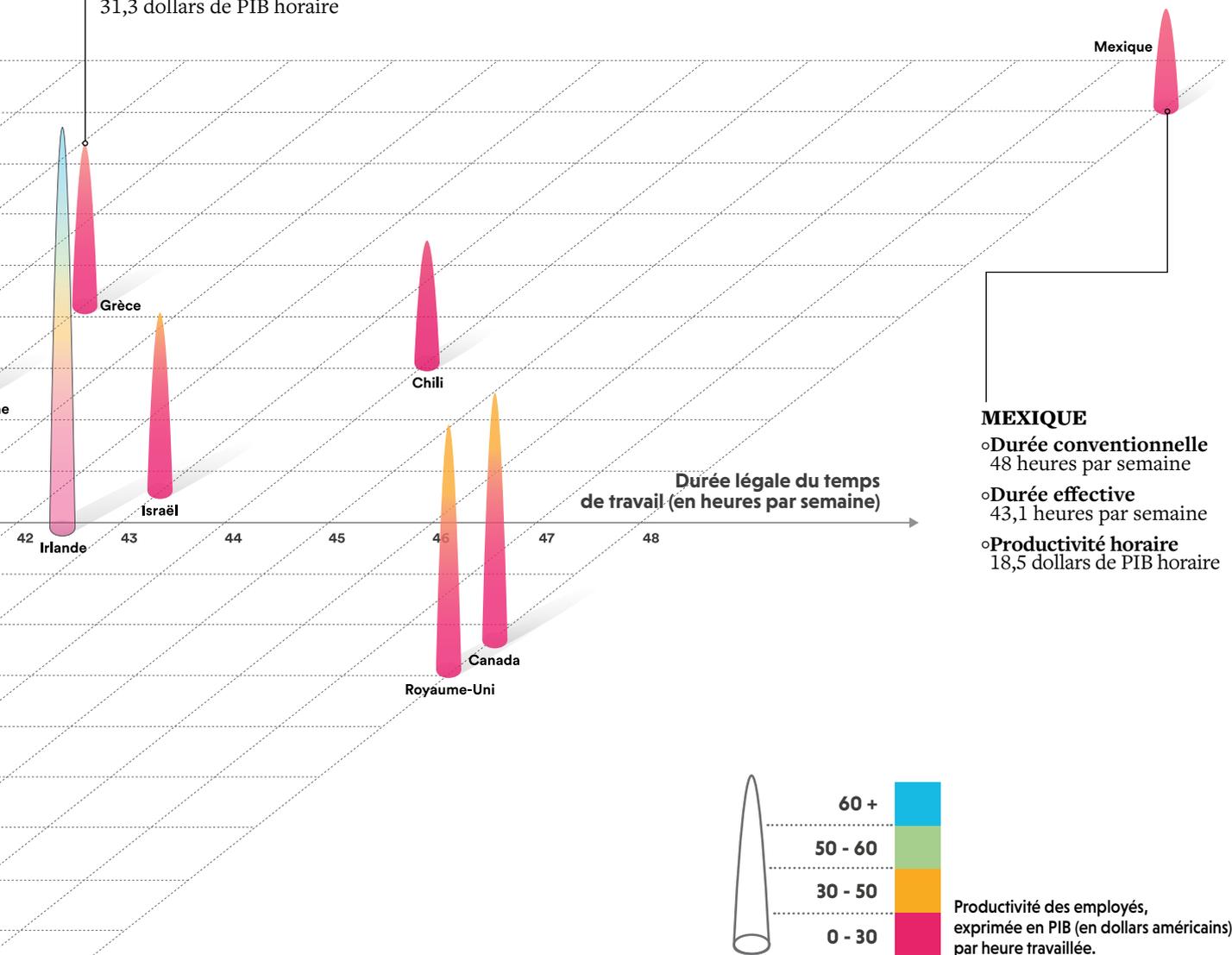
- Durée conventionnelle
40 heures par semaine
- Durée effective
39,2 heures par semaine
- Productivité horaire
31,3 dollars de PIB horaire

Retrouvez cette datavisualisation dans le n° 5 de la revue *Sciences du Design* publiée par les Presses universitaires de France:

www.sciences-du-design.org/05/

Site de la datavisualisation: bit.ly/Cone-Chart

Site de David Bihanic: www.davidbihanic.com



MEXIQUE

- Durée conventionnelle
48 heures par semaine
- Durée effective
43,1 heures par semaine
- Productivité horaire
18,5 dollars de PIB horaire

À LIRE



La vie secrète des arbres

PETER WOHLLEBEN

LES ARÈNES, 2017

272 PAGES, 20,90 EUROS

C'est un best-seller, et il le mérite. Écrit par un amoureux des arbres pour vous rendre amoureux des arbres. L'auteur sait de quoi il parle, lui qui a passé plus de vingt ans comme forestier dans la région de l'Eifel, dans l'Ouest de la Rhénanie, en Allemagne. Il dirige maintenant une forêt écologique. Pour changer notre regard sur le pauvre platane enfermé dans une grille sur un trottoir, il allie connaissances scientifiques récentes et nombreuses anecdotes. Il n'hésite pas à recourir à l'anthropomorphisme pour nous rapprocher de ces végétaux. Un gouffre de temporalité nous sépare: leur lenteur les rend incompréhensibles à nos yeux d'êtres humains toujours dans la précipitation. Mais si l'on pénètre dans leur sphère temporelle, alors les arbres deviennent des créatures sociales, courtoises, fidèles, ou parfois sans pitié, comme ce hêtre qui accapare la lumière et en prive le pauvre chêne. Ils communiquent *via* un « wood wide web » souterrain, s'allient, s'entraident, apprennent, se souviennent. Plus encore, chaque arbre a sa propre personnalité, et peut être prudent ou téméraire quand l'automne vient. Une leçon de vivre ensemble, pleine de poésie et d'empathie, où le respect de chacun s'impose.



Toujours l'informe...

Géométrie d'Albrecht Dürer

BERNARD CACHE

PPUR, 2016

496 PAGES, 71,50 EUROS

Le dessinateur et graveur allemand Albrecht Dürer était, c'est moins connu, un théoricien de la géométrie.

Initié aux mathématiques en Italie par Jacopo de' Barbari, il développa une nouvelle théorie de la perspective et réunit ses idées dans son traité *Instructions pour la mesure à la règle et au compas*. Aujourd'hui, Bernard Cache, architecte, nous invite dans son ouvrage, qui s'adresse aussi aux non-mathématiciens, à relire ce traité. On y découvre comment Albrecht Dürer s'est focalisé sur la variation de la forme pour tenter de domestiquer « l'informe », comment il a craint de se perdre dans les entrelacs des courbes et essayé de les dompter.

Dans son traité, l'artiste élabore des instruments mécaniques afin d'automatiser le tracé de courbes dans le plan et dans l'espace. Il s'agit en quelque sorte de maîtriser la spontanéité, le dessin à main levée.

Selon l'auteur, cet écrit est indispensable pour bien pénétrer les tableaux les plus connus, en particulier les premiers autoportraits. Ce livre rétablit une justice: faire réapparaître au grand jour, et rendre disponible, une géométrie si pratique et inventive et qui pourtant n'intéresse toujours que les historiens des mathématiques, et seulement eux.

À VISITER



LE NATURALIUM

Depuis le 23 mai 2017, le Muséum de Besançon a ouvert, au cœur de la Citadelle, son nouvel espace d'exposition permanente dédié à la biodiversité. En complétant les précédents espaces animaliers du Muséum (jardin zoologique, aquarium, insectarium et noctarium), cet espace se consacre plus particulièrement aux enjeux liés à la biodiversité. Qu'est-ce que la biodiversité? À quoi sert-elle? Quelles menaces pèsent sur elle? Comment la protéger? Que faire à l'échelle individuelle? Le Naturalium apporte des éléments de réponse de façon ludique en s'appuyant sur les riches collections patrimoniales du Muséum en zoologie, en botanique et en paléontologie. Des pièces phares seront exposées, notamment Boris, le Tigre de Sibérie, un cœlacanthe, un lynx spécialement naturalisé pour l'exposition. Si jamais cet été vous passez par le Doubs, précipitez-vous!

<http://www.citadelle.com>

À ÉCOUTER

TARDIGRADE

C'est un animal qui résiste à tout! Installé au sommet de l'Himalaya ou à des dizaines de milliers de mètres de profondeur. À des températures proches du zéro absolu ou à 150 °C. Placé dans une solution hypersaline ou privé d'oxygène. Exposé à des doses massives de radiations ou au vide spatial. À chaque fois, il s'en sort. Nicolas Martin, dans « La Méthode Scientifique », sur *France Culture*, s'est intéressé de près à cette étonnante espèce en compagnie d'Alain Couté, professeur émérite au Muséum national d'histoire naturelle, à Paris. Comment expliquer de telles capacités hors normes, sans équivalent dans le règne animal? Doit-on aller jusqu'à imaginer qu'il s'agit d'un organisme extraterrestre?

<http://bit.ly/LMS-Tardi>

À TÉLÉCHARGER

LE SHAZAM DES PLANTES

L'application Pl@ntNet est aux plantes ce que la célèbre application Shazam est aux morceaux de musique: un outil précieux d'identification. Conçue par plusieurs instituts de recherche (le Cirad, l'Inria, l'Inra et l'IRD) et le réseau de botanistes amateurs *Tela Botanica*, elle aide à reconnaître les espèces de plantes sauvages. Elle le fait grâce aux photos, prises par l'utilisateur, qui sont comparées aux images d'une base de données botanique: 264 439 images et 6220 espèces pour l'Europe de l'Ouest; 84 864 images et 1204 espèces pour l'océan Indien; 147 980 images et 2742 espèces pour l'Afrique du Nord, et enfin 928 espèces et 49584 images pour la Guyane française. Soit environ 10000 espèces répertoriées dans le monde sur les 400000 connues. Le taux d'identification correcte atteint les 74% et ne peut que s'améliorer, car l'application embarque des processus d'apprentissage qui augmentent, à mesure des photos prises, la précision de l'identification. Cet été, ne partez pas sans elle sur les chemins de vos vacances! En plus, vous ferez une bonne action, car les observations collectées et géolocalisées grâce à Pl@ntNet aident à cartographier la biodiversité végétale, et même à suivre la progression des espèces invasives.

Gratuit. Dans l'App Store:
<http://apple.co/zsfvuv>

À REGARDER

AU CŒUR DE LA TEMPÊTE

Pendant dix ans, le photographe américain Chad Cowan a parcouru plus de 160000 kilomètres pour traquer des centaines d'orages hyperviolents, dits supercellulaires, qu'il a enregistrés en haute définition. Ces cellules orageuses indépendantes peuvent s'installer durablement, car elles sont stabilisées entre le courant ascendant et les courants descendants au sein du nuage. Elles peuvent produire de la grosse grêle, des vents destructeurs et des pluies torrentielles et même, en fonction du vent, des tornades. De ces épisodes spectaculaires, Chad Cowan a retenu les moments les plus forts qu'il a réunis dans cette vidéo d'un peu plus de trois minutes. Prenez votre parapluie.

<https://vimeo.com/219046468>



À VISITER

LGV 1H25

À l'occasion du lancement de la ligne à grande vitesse entre Paris et la Bretagne, l'équipement culturel de Rennes Métropole Les Champs Libres consacre trois expositions aux thèmes du train et de la vitesse selon trois facettes: historique, artistique et scientifique.

Cet été, plusieurs villes se sont rapprochées de Paris par la magie des lignes à grande vitesse. Bordeaux et Rennes ne sont respectivement qu'à 2 heures et 1h25 de la capitale. Les Champs Libres ont décidé de célébrer l'événement en grand: tous les établissements que l'équipement regroupe se sont mis à l'heure du train et de la vitesse. Sans retard, parcourons-les!

D'abord, le musée de Bretagne propose de découvrir *Bretagne Express* et l'histoire du chemin de fer en Bretagne depuis l'arrivée du train en gare de Nantes en 1851 jusqu'à celle du TGV en gare de Rennes en 1989. Cette épopée est retracée par 500 œuvres et objets (maquettes, tableaux, photographies, dessins, affiches...).

Passons maintenant dans la salle Anita Conti... dont le mur est en partie détruit par une locomotive, comme le fut celui de la gare Montparnasse le 22 octobre 1895. C'est la première œuvre, ici de Jean-Michel Caillebotte, de l'exposition *Tous les trains sont des horloges*. Elle réunit aussi celles de Cécile Léna, Pierrick Sorin, Flop... Tous, inspirés par l'univers des trains, nous invitent à nous laisser bringuebaler, comme dans un vieux train corail, entre contemplation et vitesse, technologie et poésie.

Enfin, attardons-nous à l'espace des Sciences et à l'exposition *Grande vitesse* qu'il propose. Elle révèle que depuis sa naissance au Japon dans les années 1960, le déplacement ferroviaire à grande vitesse est toujours l'objet de recherches scientifiques, techniques et technologiques. Rappelons que le record du monde de vitesse sur rail est toujours détenu par un TGV qui a roulé à 574,8 kilomètres par heure il y a dix ans. L'exposition s'articule en quatre parties: «Le monde de la grande vitesse»; «Déplacer 400 tonnes à 320 kilomètres par heure»; «Tracer et construire une LGV»; «Circuler en toute sécurité».

Au sortir de là, le visiteur a beaucoup appris. Il a fait de la physique des matériaux, de la géologie, de la mécanique et s'est frotté aux concepts d'adhérence, d'aérodynamisme... Il a aussi aménagé un territoire avec les mains pour permettre le tracé d'une LGV, conduit un TGV à travers le temps... On ne regarde plus le train comme avant, surtout quand on connaît désormais l'étendue de la surface de contact entre un TGV et les rails: 50 centimètres carrés, soit l'équivalent d'un Post-it!

Pour finir, mentionnons les conférences-rencontres à la bibliothèque, qui prennent le contre-pied de l'ensemble, puisqu'elles incitent à... ralentir. L'unité de l'événement LGV1H25 est illustrée par cinq visuels inédits réalisés par l'auteur de bande dessinée François Schuiten. Ceux qui aiment prendront le train. Alors, en voiture, attention au départ... et rendez-vous dans 1h25 à Rennes. ■

Les Champs Libres, 10 cours des Alliés, 35000 Rennes. www.leschampslibres.fr/

Bretagne Express, jusqu'au 27 août 2017.

Tous les trains sont des horloges, jusqu'au 3 septembre 2017.

Grande vitesse, jusqu'au 7 janvier 2018.

Le caracal

caracole en tête

Comment préserver au mieux les espèces menacées? Une piste, parmi d'autres, consiste à estimer leur vulnérabilité face à des agents pathogènes. C'est ce qu'ont fait Sonja Heinrich, de l'institut Leibniz, à Berlin, et ses collègues pour quelques représentants de l'ordre des *Carnivora*.

Ils se sont plus précisément intéressés à l'efficacité du système immunitaire inné, la première ligne de défense de l'organisme, chez six espèces: le chacal à chabraque (*Canis mesomelas*), la hyène brune (*Hyaena brunnea*), le caracal (*Caracal caracal*), le guépard (*Acinonyx jubatus*), le léopard (*Panthera pardus*) et le lion (*Panthera leo*). Résultat?

D'abord, le sous-ordre des *Caniformia* (chacal, loup, ours, otarie...) est bien moins protégé que celui des *Feliformia* (félin, hyène, civette...). Ensuite, parmi ces derniers, le guépard et le caracal sont les mieux défendus. Les maladies ne sont donc pas les menaces les plus préoccupantes quant à l'avenir de ces espèces. ■

Cette photographie est extraite du blog *Best of Bestioles*: <http://bit.ly/PLS-BOB>.

S. HEINRICH *et al.*, Feliform carnivores have a distinguished constitutive innate immune response, *Biol. Open*, vol. 5(5), pp. 550-555, 2016.





Miroir et fesses lacérées

Les miroirs sont trompeurs. On se fait berner par l'image qu'ils renvoient, même quand il s'agit, dans un tableau de Velázquez, de la Venus qui a reçu des coups de couteau dans le séant.

LOÏC MANGIN

L

le 10 mars 1914, à la *National Gallery de Londres, vers midi*. Une jeune femme entre, parcourt les salles et se dirige vers le chef-d'œuvre dont s'enorgueillit le musée, *La Vénus au miroir*, de l'Espagnol Diego Velázquez. Soudain, elle sort un couteau et lacère la toile à sept reprises, notamment au niveau du postérieur de la femme représentée ! Emportée par les gardiens, elle s'écrie : « On peut remplacer des tableaux, mais pas des humains. Ils sont en train de tuer Madame Pankhurst. »

De fait, Emmeline Pankhurst et Mary Richardson – l'auteure de l'acte de vandalisme –, sont des sufragettes, c'est-à-dire des activistes luttant pour le droit de vote des femmes. Mary Richardson expliquera son geste : « J'ai essayé de détruire l'image de la plus belle femme de la mythologie pour protester contre le gouvernement, qui détruit [...] le plus beau personnage de l'histoire moderne. » Et c'est bien la déesse de la beauté (aujourd'hui restaurée) que l'on voit sur le tableau, allongée et lascive, face à un miroir. Mais que regarde-t-elle ?

Son visage répondez-vous ? Vous êtes comme 75 % des individus placés devant le tableau par l'équipe de Marco Bertamini, psychologue à l'université de Liverpool. Et comme eux, vous avez tort. Vous êtes victime de « l'effet Vénus », nom donné à cette illusion par

celui qui l'a étudiée en 2003. En effet, si les yeux du modèle dans son reflet vous regardent, c'est que, selon les lois de l'optique, l'individu vous regarde également ! C'est le cas dans de nombreux tableaux, du Titien à Otto Dix en passant par Rubens. Le cinéma et la photographie exploitent également le phénomène.

Depuis, Marco Bertamini a révélé que nous sommes victimes d'autres biais de perception quant aux miroirs. Le premier consiste à imaginer que l'on va nécessairement se voir dans un miroir avant d'arriver devant. Le deuxième se traduit par l'idée que notre visage – ou tout autre partie du corps – vu dans un miroir a la même taille que l'original. Ce n'est pas vrai, car dans les faits, il est deux fois plus petit. Enfin, troisième biais, on pense que l'image diminue à mesure que l'on s'éloigne du miroir, mais là encore, il n'en est rien. On devrait plus réfléchir face à son miroir !

Lors de son forfait, Mary Richardson s'était assurée d'être sans témoin, mais il y en avait un, Vénus qui la regardait dans son miroir, celui de la société d'alors. ■

M. Bertamini et al., *Perception*, vol. 32, pp. 593-599, 2003.

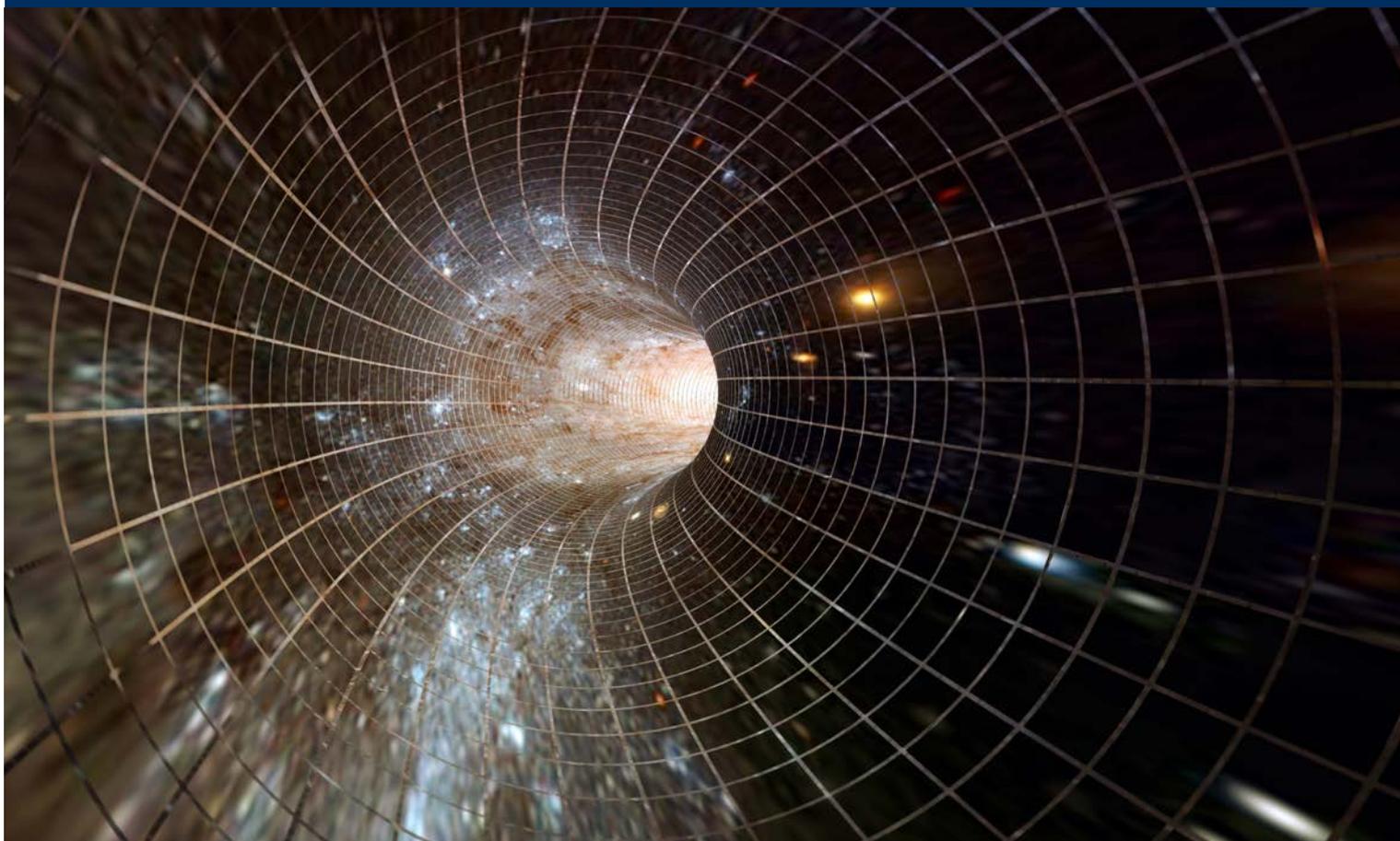




© Getty images / ullstein bild / Contributeur

PROCHAIN HORS-SÉRIE

en kiosque le 11 octobre 2017



Les premiers

INSTANTS DE L'UNIVERS

En une fraction de seconde, tout s'est joué. Peu après le Big Bang, l'Univers a subi une inflation tandis qu'apparaissaient les fluctuations de densité de matière ordinaire et de matière noire qui donneront naissance aux grandes structures de l'Univers. Tout organisera pendant 380 000 ans, jusqu'au lever de rideau, l'émission du fond diffus cosmologique. L'Univers devenait visible.

Dans quelle société souhaitons-nous vivre ?

Les algorithmes sont
probablement
le premier outil
à la mesure
de nos aspirations.

Cessons de les subir,
en cherchant
à les comprendre.

Serge Abiteboul et Gilles Dowek



Retrouvez toutes nos nouveautés sur notre site
www.editions-lepommier.fr



EXPO



VALERIAN ET LAURELINE

en mission pour la Cité

13 JUN 2017
14 JANVIER 2018

M PORTE DE LA VILLETTE

#ExpoValerian



JE MEZÈRES

ICI L'AFFICHE
AUGMENTÉE



AVEC LE SOUTIEN DE



EN COLLABORATION AVEC



EN PARTENARIAT AVEC

